Digitized by Google

10284

Digitized by Google

Palat. LV 26 1/12

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE SIR WALTER SCOTT.

TOME DIX-SEPTIÈME.

Digitized by Google

DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX.

Digitized by Google

CONTES
DE MON HÔTE,

RECUEILLIS ET MIS AU JOUR

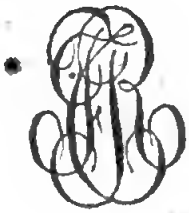
PAR JEDEDIAH CLEISHBOTHAM,

MAÎTRE D'ÉCOLE ET SACRISTAIN DE LA PAROISSE DE GANDER-CLEUGH.

« Écossais, prenez garde à vous!
« A vos manteaux s'il est des trous,
« Réparez-les avec adresse ;
« Car je vais vous censurer tous,
« Et veux faire gémir la presse. »
BURNS.

3e Série.

TOME SIXIÈME.



PARIS,
CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE, RUE DE SEINE, N° 12.

M DCCC XXII.

Digitized by Google

ÉPISODE

DES

GUERRES DE MONTROSE,

OU

L'OFFICIER DE FORTUNE.

Digitized by Google

Ahora bien, dixo el cura, traedme señor huésped, aqueses libros, que los quiero ver. Que me place, respondió el, y entrando, en su aposento, sacó dél una maletilla vieja cerrada con una cadenilla y abriéndola, halló en ella tres libros grandes y unos papeles de muy buena letra escritos de mano.

Don Quixote, parte primera, capitulo 32.

Allons, dit le curé, je vous prie de m'aller chercher ces livres; j'ai envie de les voir. — De tout mon cœur, répondit l'hôte; et il monta à sa chambre. Il rapporta une vieille valise, fermée par un cadenas, qu'il ouvrit, et il en tira trois gros volumes et quelques manuscrits en beaux caractères.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

Le sergent More M'Alpin a été, pendant qu'il vivoit parmi nous, un des plus honorables habitants de Gander-Cleugh. Personne le samedi soir ne songeoit à lui disputer le grand fauteuil de cuir au meilleur coin de la cheminée, dans la salle de l'auberge des *armes de Wallace;* et notre sacristain John Duirward n'auroit jamais souffert que quelqu'un usurpât le banc à gauche de la chaire, occupé par le sergent chaque dimanche. C'étoit là qu'il s'asseyoit avec son uniforme bleu des invalides, brossé avec soin. Deux médailles à la boutonnière et la manche que ne remplissoit plus son bras droit, attestoient ses nobles services. Ses traits hâlés, ses cheveux gris, contenus dans une queue effilée à l'ancienne mode, et la tête un peu inclinée à gauche pour mieux entendre le ministre, étoient encore des indices de sa profession et de ses infirmités. Près de lui étoit assise sa sœur Jeannette, petite vieille fort propre, avec une coiffe à la highlandaise et un plaid de *tartan*, attentive à tous les regards de son frère, qui pour elle étoit

le plus grand homme du monde, et pour qui elle cherchoit dans sa bible aux fermoirs d'argent les textes que le prédicateur citoit ou expliquoit.

Je crois que ce fut le respect qu'on avoit généralement à Gander-Cleugh, pour ce digne invalide, qui l'engagea à résider dans notre village; car ce n'étoit pas d'abord son intention.

Il s'étoit élevé au rang de sergent-major après avoir fait la guerre dans diverses parties du monde, et il passoit pour un des plus braves soldats de l'artillerie écossaise. Une balle qui lui cassa le bras dans la Péninsule, lui procura enfin une honorable retraite avec une gratification des fonds patriotiques et une pension de Chelsea. En outre, le sergent More M'Alpin, ayant été aussi prudent que brave, le butin et ses économies l'avoient rendu possesseur d'une certaine somme aux trois pour cent consolidés.

Il se retira avec l'intention de jouir de ses rentes dans le vallon agreste des Highlands, où, dans sa jeunesse, il avoit gardé les troupeaux, avant que le roulement du tambour lui eût fait porter son chapeau sur l'oreille pour suivre sa musique pendant quarante ans. D'après ses souvenirs, ce lieu retiré étoit bien supérieur en beauté aux plus riches paysages qu'il eût vus dans ses campagnes; la vallée heureuse de Rasselas

n'auroit même pu soutenir la comparaison. Il vint, — il revit ce lieu chéri. — Ce n'étoit qu'une stérile vallée entourée d'âpres rochers et traversée par un torrent. Bien plus! les feux de trente foyers avoient été éteints. — Il ne retrouva que quelques pierres de la cabane paternelle. — La langue qu'il parloit dans sa jeunesse y étoit presque oubliée. — L'ancienne race dont il se vantoit de descendre avoit cherché un refuge au delà de l'Atlantique. Un fermier du sud, trois pâtres en plaids gris, et trois chiens, habitoient seuls le vallon, qui jadis nourrissoit dans le contentement, sinon dans l'aisance, plus de deux cents habitants.

Le sergent More M'Alpin trouva néanmoins dans la maison du nouveau tenancier une source inattendue de plaisir et un objet capable d'occuper ses affections sociales. Sa sœur Jeannette heureusement étoit si persuadée que son frère reviendroit un jour, que, refusant d'accompagner sa famille dans son exil, elle avoit consenti, non sans soupirer de sa dégradation, à prendre du service chez l'intrus des basses terres, qui, quoiqu'un Saxon, disoit-elle, étoit un assez bon maître. Cette rencontre inattendue avec sa sœur fut une consolation pour More M'Alpin, quoiqu'il ne pût retenir ses larmes en entendant ra-

conter par la dernière habitante de la vallée l'histoire de l'expatriation de toute sa famille.

Jeannette raconta en détail les vaines offres que ces malheureux émigrants avoient faites de payer l'avance d'une rente qui les auroient réduits à la misère, mais ils auroient tout bravé pour vivre et mourir sur leur sol natal. Elle n'oublia pas les présages qui avoient précédé le départ de la race celtique et l'arrivée des étrangers. Pendant deux années antérieures à l'émigration, quand le vent de la nuit mugissoit dans le défilé de Ballachra, c'étoit sur l'air de *Ha til mi tulidh* (*Nous ne reviendrons plus*), chant d'adieu de ceux qui s'exilent de leur patrie. Les cris sinistres des pâtres étrangers et les aboiements de leurs chiens avoient souvent retenti dans les brouillards de la montagne avant leur arrivée. Un barde, le dernier de sa race, avoit consacré à l'expulsion des habitants du vallon un chant qui arracha des larmes aux vieux yeux de l'invalide, et dont la première stance peut être rendue ainsi :

« Malheur, malheur à toi, qui quittes ta patrie,
« Pour bannir de ces lieux nos femmes, nos enfans!
« Les monts altiers de la Calédonie
« Regretteront leurs premiers habitans. »

Ce qui ajoutoit au chagrin de More M'Alpin,

c'étoit que le chef qui avoit effectué ce changement étoit, selon la tradition et l'opinion générale, le représentant des chefs et des ancêtres de la famille bannie; et un des plus grands sujets d'orgueil du sergent avoit été jusqu'alors d'établir par les calculs généalogiques jusqu'à quel degré il étoit allié à ce personnage.

Je ne puis le maudire, dit-il en se promenant à grands pas dans la chambre quand Jeannette eut fini son récit. — Je ne le maudirai pas, il est le descendant et le représentant de mes pères; mais jamais homme mortel ne m'entendra prononcer son nom.

Il tint parole, car jusqu'à sa mort il s'abstint de nommer ce chef au cœur dur et égoïste.

Après avoir consacré un jour à de tristes souvenirs, le courage mâle qui avoit accompagné le sergent dans sa longue carrière de dangers fortifia son cœur contre ses cruels regrets. J'irai, dit-il, au Canada rejoindre ma famille qui a donné à une vallée transatlantique le nom de la vallée de ses pères. Jeannette retroussera ses jupons comme la femme d'un soldat. — Au diable la distance! c'est le saut d'une puce, comparée aux voyages et aux marches que j'ai faits pour de moindres intérêts.

Dans ce dessein il quitta les Highlands, et vint

avec sa sœur jusqu'à Gander-Cleugh pour se rendre à Glascow, où il vouloit s'embarquer. Mais l'hiver étoit survenu; et, réfléchissant qu'il feroit mieux d'attendre que la belle saison eût ouvert le Saint-Laurent, il s'établit parmi nous pendant le peu de mois qu'il comptoit séjourner dans la Grande-Bretagne. Comme je l'ai déjà dit, le respectable vieillard fut comblé d'égards et de témoignages de déférence par les personnes de tous les rangs; et quand le printemps revint, il fut si content de ses quartiers d'hiver, qu'il changea d'avis sur son voyage. Jeannette avoit peur de la mer; le sergent lui-même ressentit les infirmités de la vieillesse et les suites de ses longs services, beaucoup plus qu'il ne s'y étoit attendu; enfin il avoua au ministre et à mon digne chef M. Cleishbotham, qu'il valoit mieux rester avec des amis connus, que d'aller plus loin pour s'y trouver moins bien peut-être.

Il élut donc son domicile à Gander-Cleugh, à la grande satisfaction de tout ce village, où sa science militaire et ses commentaires savants sur les gazettes et les bulletins le rendirent un véritable oracle explicatif de toutes les guerres passées, présentes et à venir.

Il est vrai que le sergent avoit ses inconséquences. C'étoit un jacobite déclaré, opinion de

son père et de ses quatre oncles; mais il n'en étoit pas moins un ferme adhérent du roi Georges, au service duquel il avoit perdu trois frères et fait sa petite fortune; de sorte que vous risquiez également de lui déplaire en appelant le prince Charles le prétendant, ou en disant quelque chose qui pût blesser la dignité du roi Georges. En outre il est inutile de nier que, lorsque le jour de toucher ses dividendes arrivoit, le sergent étoit assez enclin à rester à l'auberge de Wallace plus avant dans la soirée qu'il ne convenoit à sa tempérance ou même à ses intérêts pécuniaires; car, dans ces occasions, ses compagnons de table flattoient quelquefois ses opinions en chantant des refrains jacobites, ou en buvant à la ruine de Buonaparte et à la santé du duc de Wellington; si bien que M'Alpin n'étoit pas seulement flatté de solder tout le compte, mais se laissoit aller encore jusqu'à prêter de petites sommes à ses amis intéressés. Après ces escapades, comme il les appeloit, il manquoit rarement de remercier Dieu et le duc d'York, qui avoient empêché qu'un vieux soldat se ruinât par sa folie aussi facilement que cela lui seroit arrivé dans son jeune temps.

Ce n'étoit pas dans ces occasions-là que je me mêlois à la société du sergent More M'Alpin; mais souvent, quand j'en avois le loisir, j'aimois

à aller lui tenir compagnie dans sa parade du matin et du soir : c'étoit ainsi qu'il appeloit sa promenade, à laquelle il étoit aussi exact chaque fois qu'il faisoit beau temps, que s'il avoit obéi à l'appel du tambour et des trompettes.

Sa promenade du matin avoit lieu sous les ormes du cimetière ; car la mort, disoit-il, avoit été sa voisine pendant un si grand nombre d'années, qu'il n'avoit aucun motif d'abandonner une vieille connoissance.

Son rendez-vous du soir étoit une petite esplanade sur le bord de la rivière, où l'on le voyoit souvent, les lunettes sur le nez, lisant les papiers publics à un cercle de politiques de village, expliquant les termes militaires, et venant au secours de l'intelligence de ses auditeurs par des figures tracées sur le sable avec sa canne. Dans d'autres occasions, il étoit entouré par un bataillon d'écoliers qu'il dressoit quelquefois à la manœuvre, et qu'il instruisoit quelquefois, ce qui plaisoit moins aux parents, dans l'art des feux d'artifice ; car, lors des réjouissances publiques, le sergent étoit le pyrotechniste du village de Gander-Cleugh (c'est, je crois, le terme de l'Encyclopédie).

C'étoit le matin que je me promenois le plus fréquemment avec l'invalide : encore aujourd'hui je puis à peine regarder le sentier ombragé par

les ormeaux, sans penser que je le vois s'avancer vers moi d'un pas mesuré avec sa canne, et prêt à me rendre le salut militaire.—Mais il est mort, et repose avec sa fidèle Jeannette, sous le troisième arbre, à l'extrémité occidentale du cimetière.

Le plaisir que je goûtois dans la conversation du sergent M'Alpin ne tenoit pas seulement aux nombreuses aventures de sa vie errante, mais encore au souvenir qu'il avoit conservé de plusieurs traditions des Highlands, telles que sa jeunesse les avoit apprises de ses parents, et dont il croyoit qu'on ne pouvoit contester l'authenticité sans hérésie.

Plusieurs de ces traditions avoient rapport aux guerres de Montrose, dans lesquelles quelques-uns des ancêtres du sergent s'étoient distingués. Quoique dans les commotions civiles les Highlandais aient acquis leur plus grande gloire, puisque ce fut la première fois qu'ils se montrèrent supérieurs ou du moins égaux en batailles rangées à leurs voisins des terres basses, cette époque a été moins célébrée parmi eux qu'on auroit pu s'y attendre, en considérant l'abondance de traditions qu'ils ont conservées sur des sujets moins intéressants. Ce fut donc avec le plus grand plaisir que j'empruntai à mon ami l'invalide quelques

particularités curieuses sur ce temps-là. On y trouvera le mélange de ce goût pour le merveilleux, qui appartient au temps et au narrateur, mais que je permets au lecteur de ne pas accueillir en toute confiance, pourvu qu'il veuille bien croire du moins les événements naturels de mon histoire fondés sur la vérité, comme dans ceux que j'ai eu l'honneur de soumettre à sa critique.

ÉPISODE

DES

GUERRES DE MONTROSE,

OU

L'OFFICIER DE FORTUNE.

CHAPITRE PREMIER.

« Le sabre en main, débitant sa leçon,
« Maint novateur se déclare orthodoxe;
« Et, reculant devant le droit canon,
« La vérité fait place au paradoxe. »

BUTLER.

C'EST à l'époque de la célèbre et sanglante guerre civile qui agita la Grande-Bretagne pendant le commencement du dix-septième siècle que commence notre histoire. L'Écosse n'avoit pas encore souffert de ces troubles, quoique ses habitants fussent divisés par les opinions politiques; un grand nombre d'entre eux, las de vivre sous la verge du parlement de ce royaume, et désapprouvant la démarche hardie que ce corps

avoit faite en envoyant une armée considérable au secours du parlement d'Angleterre, étoient déterminés à saisir la première occasion de se déclarer pour le roi, et de faire une diversion qui forceroit au moins de rappeler le général Leslie et son armée, si elle ne réussissoit pas à rétablir complétement en Écosse l'autorité royale. Ce plan avoit été principalement adopté par la noblesse du nord, qui s'étoit opiniâtrément refusée à entrer dans la ligue solennelle qu'on nomma *Covenant*, et par la plupart des chefs des clans highlandais convaincus que le maintien de leur puissance dépendoit de celui de l'autorité royale; d'ailleurs ces clans, qui avoient une aversion décidée pour les formes de la religion presbytérienne, étoient dans cet état à demi sauvage de société où la guerre est toujours la bien venue plutôt que la paix.

De ces diverses causes, on s'attendoit généralement à voir résulter de grandes commotions; et les déprédations que les montagnards écossais avoient commises de tout temps dans *les basses terres* commençoient à prendre une forme avouée, régulière, et sembloient faire partie d'un système militaire général.

Ceux qui étoient à la tête des affaires ne fermoient pas les yeux sur les dangers que la situation des esprits annonçoit, et ils faisoient, non

sans inquiétude, les préparatifs nécessaires pour y résister. Ils voyoient pourtant avec satisfaction qu'il ne s'étoit encore déclaré aucun chef porteur d'un nom assez imposant pour attirer sous ses bannières une armée de royalistes, ou même pour réunir en un seul corps ces bandes éparses, à qui l'amour du pillage, autant que l'opinion politique, inspiroit des mesures hostiles. On espéroit encore qu'en plaçant dans les basses terres un nombre de troupes suffisant pour garder les débouchés des montagnes, on contiendroit les chefs des montagnards; tandis que les forces des divers barons du nord qui s'étoient déclarés pour le Covenant, tels que le comte Mareschal et les grandes familles des Forbes, des Leslie, des Irvine et des Grant, pourroient balancer et tenir en bride non-seulement les Ogilvie et autres *Cavaliers* d'Angus et de Kincardine, mais encore la puissante famille des Gordons, dont l'autorité étoit aussi étendue que leur haine contre les presbytériens étoit violente.

Dans les montagnes de l'ouest, le parti dominant, c'est-à-dire celui des presbytériens, comptoit beaucoup d'ennemis; mais on regardoit les mécontents comme réprimés, et leurs chefs turbulents comme intimidés par l'influence supérieure du marquis d'Argyle, à qui le parlement d'Écosse accordoit la plus entière confiance, et

dont l'autorité, déjà exorbitante, avoit reçu de nouveaux accroissements par les concessions qu'on avoit arrachées au roi en sa faveur lors de la dernière pacification. On n'ignoroit pas que le marquis d'Argyle étoit plus recommandable par ses talents politiques que par son courage personnel, et qu'il étoit plus propre à conduire une intrigue parmi des courtisans qu'à maintenir l'ordre parmi des montagnards animés de dispositions hostiles; mais la force de son clan et l'esprit belliqueux des principaux seigneurs qui lui étoient subordonnés paroissoient compenser suffisamment ce qui pouvoit manquer au chef suprême. Les Campbells, nom que portoit cette tribu, avoient d'ailleurs tellement humilié déjà la plupart des clans de leur voisinage, qu'on supposoit que ceux-ci réfléchiroient long-temps avant de s'exposer au ressentiment d'eunemis si redoutables.

Le parlement d'Écosse, voyant ainsi son autorité bien établie sur l'ouest et le sud de ce royaume, qui en forment incontestablement la plus riche partie, étant maître absolu dans le comté de Fife, et ayant des amis puissants et nombreux même au nord du Forth et du Tay, ne regardoit pas le péril comme assez urgent pour changer la marche que sa politique s'étoit tracée. Il ne songea donc pas à rappeler l'armée

auxiliaire de vingt mille hommes qu'il avoit envoyée à ses frères du parlement d'Angleterre, dont le parti, devenu plus formidable par cet accroissement de forces, avoit réduit les royalistes à la défensive dans un moment où ils croyoient pouvoir compter sur un triomphe assuré.

Les causes qui avoient décidé le parlement d'Écosse, à cette époque, à prendre un intérêt si actif et si immédiat aux guerres civiles d'Angleterre sont détaillées dans nos historiens; mais il est bon de les rappeler ici en peu de mots. Il n'existoit aucun motif de plainte contre le roi. Loin de commettre quelque agression contre ses sujets d'Écosse, il avoit fidèlement exécuté toutes les conditions de la paix qui avoit été faite entre eux et lui; mais le parti dominant n'ignoroit pas que c'étoit la force des armes et l'influence du parlement d'Angleterre qui avoient arraché au roi Charles la signature de cette paix. Il est vrai que depuis ce monarque avoit visité la capitale de son ancien royaume; il avoit consenti à l'organisation de l'église presbytérienne; il avoit distribué des honneurs et des récompenses aux chefs qui s'étoient montrés le plus contraires à ses intérêts; mais on lui soupçonnoit l'intention de retirer des faveurs qu'il n'avoit accordées que malgré lui, dès que l'occasion s'en présenteroit. On voyoit avec inquiétude la puissance du parlement

d'Angleterre s'affoiblir, et l'on prévoyoit que si Charles triomphoit par la force des armes des insurgents anglais, il ne perdroit pas de temps pour faire tomber sur l'Écosse le châtiment qu'il pouvoit regarder comme mérité par ceux qui avoient donné l'exemple de prendre les armes contre lui.

Telles étoient les raisons politiques qui avoient déterminé l'envoi d'une armée auxiliaire en Angleterre, et on les avouoit dans le manifeste qui expliquoit les motifs d'après lesquels on avoit donné au parlement de ce royaume un secours si important. Le parlement d'Angleterre, y disoit-on, avoit déjà rendu des services à l'Écosse, et pouvoit lui en rendre encore, au lieu que le roi, quoiqu'il y eût établi la religion comme on le désiroit, n'avoit jamais agi de manière à faire croire à la sincérité de ses déclarations, ses promesses et sa conduite ne s'étant jamais trouvées d'accord ensemble. — Notre conscience, finissoit-on par dire, et Dieu, qui est au-dessus de notre conscience, nous forcent à déclarer que notre seul but est la gloire de la religion, la paix des deux royaumes et l'honneur du roi, en cherchant par des voies légales à abattre la puissance et à assurer la punition de ceux qui sont les perturbateurs d'Israël, les tisons de l'enfer, les Coré, les Dathan, les Balaam et les Doeg de notre siècle. Cet

acte de justice une fois accompli, nous sommes satisfaits. Ce n'est qu'après avoir vu échouer tous les autres moyens auxquels nous avions pu songer que nous nous sommes déterminés à envoyer une armée en Angleterre, mesure qui nous a paru devoir produire les heureux effets que notre piété s'en promet : mais il ne nous en restoit point d'autre; c'étoit l'unique et le dernier remède à tous les maux, *ultimum et unicum remedium.* —

Nous laissons aux casuistes le soin de décider si une partie contractante est excusable de rompre un traité solennel, sous prétexte qu'elle soupçonne que l'autre a le projet d'y contrevenir un jour si telle ou telle circonstance se présente, et nous allons parler de deux autres circonstances qui eurent au moins autant de poids sur l'esprit du parlement écossais et du peuple que tous les doutes qu'on pouvoit concevoir sur la sincérité du roi.

La première étoit l'état et la composition de l'armée écossaise, commandée par des nobles pauvres et mécontents, sous lesquels servoient des officiers qui étoient pour la plupart des soldats de fortune qui avoient fait les guerres d'Allemagne, y avoient perdu toute idée de principes politiques, et ne connoissoient même plus de patrie. Leur profession de foi mercenaire portoit

que le premier devoir du soldat étoit la fidélité au prince ou au gouvernement qui le prenoit à sa solde, sans s'inquiéter de la justice de la cause pour laquelle il portoit les armes, et sans songer aux relations qu'il pouvoit avoir avec le parti qui lui étoit opposé. C'est des hommes de cette trempe que Grotius dit avec une juste sévérité : — *Nullum vitæ genus est improbius quàm eorum qui, sine causæ respectu, mercede conducti, militant.* Ces guerriers mercenaires et les nobles indigens qui partageoient avec eux le commandement, et qui prenoient sans peine les mêmes opinions, n'avoient pas oublié les succès qu'ils avoient obtenus en Angleterre dans la courte invasion de 1641, et c'étoit une raison bien suffisante pour eux pour qu'ils désirassent d'y tenter une seconde fois la fortune. La paye avantageuse qu'ils avoient reçue en Angleterre, la licence dans laquelle ils avoient vécu, avoient fait une impression durable sur l'esprit de ces aventuriers, et l'espoir de retrouver les mêmes avantages ne leur permettoit d'écouter aucun des arguments qu'auroient pu leur opposer la politique, la morale et l'humanité.

Mais si l'appât des richesses de l'Angleterre étoit pour la soldatesque une tentation attrayante, une autre cause ne contribuoit pas moins à enflammer l'esprit de la nation en général. On avoit

tant discouru et tant écrit de part et d'autre sur les formes extérieures du gouvernement et de l'église, que cette matière étoit devenue, aux yeux de la multitude, beaucoup plus importante que la doctrine de l'évangile que professoient les deux partis. Les épiscopaux et les presbytériens les plus violens étoient devenus aussi ridicules dans leurs prétentions que les papistes, et ils admettoient à peine la possibilité du salut pour ceux qui ne partageoient pas leurs opinions religieuses. En vain l'on objectoit à ces fanatiques que si le divin auteur de notre religion avoit voulu qu'une forme particulière dans le gouvernement de l'église fût indispensable au salut, il nous l'auroit révélée avec la même précision que le culte de l'ancien testament; les deux partis n'en continuoient pas moins à se quereller avec la même fureur que si un précepte formel du Ciel leur eût imposé la loi de l'intolérance.

Laud, dans les jours de sa domination, avoit allumé l'incendie en voulant forcer les Écossais à adopter des cérémonies d'église contraires à leurs habitudes et à leurs opinions. Le succès avec lequel on lui avoit résisté et le triomphe de l'Église presbytérienne avoient contribué à rendre chères au peuple les formes de ce culte, et cette cause étoit devenue nationale. La ligue solennelle du Covenant s'étant répandue avec rapidité sur

toute la surface du royaume, les uns y étoient entrés par zèle, les autres comme forcés à la pointe de l'épée. Son principal objet étoit d'établir la doctrine et la discipline de l'Église presbytérienne, et d'anéantir ce que ce parti appeloit l'erreur et l'hérésie. Ayant réussi à allumer dans leur pays ce qu'ils nommoient le candelabre d'or, les Écossais, dans leur zèle ardent et furieux, vouloient en propager la lumière jusqu'en Angleterre. Or, ils croyoient que le meilleur moyen pour y réussir étoit de fournir au parlement de ce pays une armée écossaise. Les presbytériens formoient un parti nombreux et puissant dans le parlement d'Angleterre; ils dirigeoient alors l'opposition qui s'étoit déclarée contre le roi, tandis que les indépendants et les autres sectaires, qui s'emparèrent ensuite de l'autorité du glaive sous Cromwell, et qui renversèrent l'Église presbytérienne en Écosse et en Angleterre, étoient encore forcés de se couvrir des couleurs du parti dominant, dont l'opulence et le crédit les éclipsoient. La perspective de pouvoir établir dans ces deux royaumes une uniformité de culte et de discipline paroissoit donc aux Écossais aussi probable qu'ils pouvoient le désirer.

Le célèbre sir Henry Vane, l'un des commissaires qui avoient négocié la paix entre l'Écosse et l'Angleterre, vit combien cet appât auroit de force

sur les esprits des Écossais; et, quoiqu'il fût lui-même un indépendant exagéré, il trouva le moyen de satisfaire et de tromper en même temps le zèle ardent des presbytériens, en qualifiant l'obligation de réformer l'église d'Angleterre, de — changement qui devoit s'exécuter suivant la parole de Dieu et la pratique des églises réformées. — Trompés par la fougue même de leurs désirs, n'ayant aucun doute que l'établissement de leur culte ne fût de droit divin, et ne croyant pas que d'autres pussent en douter, les chefs du parlement et de l'église d'Écosse s'imaginèrent que de telles expressions ne pouvoient s'appliquer qu'au presbytérianisme, et ils ne furent détrompés que lorsque les autres sectaires, n'ayant plus besoin de leurs secours, leur apprirent que ces paroles pouvoient aussi bien s'entendre de toute autre forme de culte, que ceux qui étoient alors à la tête des affaires pouvoient regarder comme conforme *à la parole de Dieu et à la pratique des églises réformées.* Leur projet étoit de resserrer l'autorité royale dans des bornes plus étroites, mais non de l'anéantir; et ils ne furent pas moins surpris quand ils reconnurent que le dessein des sectaires anglais étoit de détruire entièrement la constitution monarchique de la Grande-Bretagne. Mais il étoit trop tard pour qu'ils réparassent le mal qu'ils avoient fait.

Google

Ils avoient agi à cet égard comme ces médecins imprudents qui, à force de remèdes, réduisent leur malade à un tel point d'épuisement qu'ils ne trouvent plus ensuite de cordial assez efficace pour lui rendre des forces.

Mais ces événements étoient encore cachés dans le sein de l'avenir. Le parlement écossais croyoit, à l'époque dont nous parlons, que ses liaisons avec celui d'Angleterre étoient fondés sur la justice, sur la prudence et sur la religion, et l'armée écossaise en Angleterre exécuta tout ce qu'on en attendoit. Ayant effectué sa jonction avec celles de Fairfax et de Manchester, elle mit les forces parlementaires en état d'assiéger la ville d'York et de livrer la bataille sanglante de Long-Marston-Moor, où la victoire fut si vivement disputée, et qui se termina par la défaite du prince Rupert et du marquis de Newcastle. Ce triomphe fut pourtant moins glorieux pour les auxiliaires écossais que leurs compatriotes l'auroient désiré. David Leslie, à la tête de leur cavalerie, combattit vaillamment, et partagea l'honneur de cette journée avec la brigade des indépendants de Cromwell; mais le vieux comte de Leven, général de la ligue du Covenant, fut repoussé bien loin du champ de bataille par la charge impétueuse du prince Rupert, et il en étoit déjà à trente milles, et en pleine fuite vers

Digitized by Google

l'Écosse, quand il apprit que l'armée dont il faisoit partie avoit remporté une victoire complète.

L'absence des troupes occupées à cette croisade pour l'établissement du presbytérianisme en Angleterre avoit considérablement diminué le pouvoir du parlement d'Écosse, et avoit occasioné parmi les royalistes l'agitation dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre.

CHAPITRE II.

« Une armure d'airain qui servit à son père
« Fut le premier berceau que lui choisit sa mère.
« Casques, cimiers, cuissards, brassards et gantelets,
« De ses plus jeunes ans furent les seuls jouets. »

Satires de Hall.

Ce fut vers la fin d'une soirée d'été à l'époque dont nous venons de parler, qu'un jeune homme de naissance, bien monté, bien armé, suivi de deux domestiques, dont l'un conduisoit en laisse un cheval de bagage, gravissoit lentement un de ces défilés escarpés par où l'on peut entrer des basses terres du comté de Perth dans le pays des montagnards. Depuis quelque temps il avoit côtoyé les bords d'un lac dont l'eau profonde réfléchissoit les rayons pourprés du soleil couchant. Le mauvais sentier qu'il suivoit, non sans peine, étoit en certains endroits ombragé par des bouleaux et des chênes qui paroissoient avoir vu plusieurs siècles, et dans d'autres par d'énormes rochers qui sembloient menacer de s'écrouler. Plus loin la colline qui formoit le bord septentrional de cette belle nappe d'eau s'élevant en rampe moins rapide, étoit couverte de bruyères

Digitized by Google

dont les fleurs brilloient d'un pourpre étincelant. Aujourd'hui ce paysage romantique n'offriroit que des charmes au voyageur; mais dans les temps de troubles et de dangers, celui qui voyage n'accorde que bien peu d'attention au site le plus pittoresque.

Le jeune homme, autant que le sentier le permettoit, se tenoit à côté d'un de ses domestiques, et sembloit s'entretenir familièrement avec lui, sans doute parce que les distinctions de rang s'oublient aisément parmi les hommes qui partagent les mêmes périls. Les dispositions des principaux chefs qui habitoient ce pays sauvage, et la probabilité qu'ils prendroient part aux convulsions politiques auxquelles on s'attendoit, étoit le sujet de la conversation.

Ils étoient encore sur le bord du lac, et le jeune homme montroit à ses domestiques l'endroit où la route qu'il comptoit suivre tournoit vers le nord en quittant les rives du lac, et montoit à droite par une ravine, quand ils aperçurent un cavalier qui suivoit aussi les rives du lac, mais en sens contraire, et qui s'avançoit vers eux. Les rayons du soleil, frappant sur son casque et sur son armure, faisoient voir qu'il étoit armé de pied en cap, et nos voyageurs avoient intérêt à ne pas le laisser passer sans le questionner.

—Il faut que nous sachions qui est cet homme, et où il va, dit le jeune seigneur; et, pressant le pas de son cheval, il marcha aussi vite que le permettoit le chemin qu'il suivoit. Ses deux domestiques en firent autant; et ils s'avancèrent ainsi jusqu'à l'endroit où le sentier, régnant le long du lac, étoit coupé par celui qu'ils devoient prendre ensuite, empêchant par-là que l'étranger pût les éviter en prenant cette dernière route.

L'inconnu avoit doublé le pas quand il avoit aperçu les trois cavaliers. Mais quand, après les avoir vus s'avancer rapidement, il les vit faire halte et former un front qui occupoit tout le sentier, il retint son cheval, et marcha d'un air qui annonçoit non pas de la crainte, mais de la circonspection, ce qui donna aux deux partis le temps de s'examiner. Son cheval paroissoit très-propre au service militaire, et le poids qu'il portoit ne sembloit pas le fatiguer; le cavalier lui-même se tenoit en selle de manière à prouver que ce siége lui étoit familier; il avoit sur la tête un casque étincelant, surmonté d'une touffe de plumes, et il étoit couvert d'une cuirasse assez épaisse par-devant pour être à l'épreuve de la balle. Il portoit cette arme défensive au-dessus d'un justaucorps de buffle, avec des gantelets d'acier qui lui montoient jusqu'au coude, et qui, comme le reste de son armure, étoient d'acier

brillant et bien poli. Au-devant de sa selle étoient suspendus des pistolets d'une taille peu ordinaire, ayant près de deux pieds de longueur, et dont le calibre étoit calculé pour des balles de vingt à la livre. Un ceinturon de buffle avec une large boucle d'argent soutenoit à son côté gauche un grand sabre garni d'une forte garde, et dont la lame, à deux tranchants, étoit propre à frapper d'estoc et de taille; à sa droite pendoit une dague d'environ dix-huit pouces. Un baudrier passant sur une épaule fixoit un mousquet sur son dos, et étoit croisé par une bandoulière à laquelle étoit suspendue une giberne contenant ses munitions. Enfin ses cuisses étoient couvertes de lames d'acier, nommées cuissarts, qui joignoient le haut de ses grosses bottes, ce qui complétoit à cette époque l'équipage d'un cavalier.

L'air de cet étranger étoit parfaitement assorti à tout cet attirail militaire. Il étoit de grande taille, et d'une force suffisante pour porter avec aisance le poids de toutes ses armes défensives et offensives; il paroissoit avoir quarante et quelques années, tout son extérieur annonçoit un vétéran qui avoit fait plus d'une campagne, et en avoit rapporté pour gage plus d'une cicatrice. A la distance d'environ soixante pas il s'arrêta, se leva sur ses étriers comme pour reconnoître quels étoient ceux qui sembloient vouloir lui

disputer le passage, et plaça son mousquet sous son bras droit pour être prêt à s'en servir si l'occasion l'exigeoit. A l'exception du nombre, il avoit un avantage bien marqué sur ceux qu'il examinoit.

Le chef de cette petite troupe étoit à la vérité bien monté. Il portoit un justaucorps de buffle richement brodé, qui étoit alors le petit uniforme militaire; mais ses domestiques n'étoient couverts que d'une espèce de gros feutre, qui n'auroit opposé qu'une bien foible résistance au tranchant d'un sabre manié par un homme vigoureux, et ils n'avoient d'autres armes qu'un sabre et des pistolets, sans lesquels, dans ces temps de troubles, on se hasardoit rarement à se mettre en route.

Quand ils se furent considérés environ une minute, celui de nos personnages que nous avons présenté le premier à nos lecteurs adressa à l'étranger la question qui étoit alors dans toutes les bouches en pareille circonstance. — Pour qui êtes-vous ?

— Dites-moi d'abord pour qui vous êtes, répondit le cavalier : c'est au parti le plus fort à s'exprimer le premier.

— Nous sommes pour Dieu et pour le roi Charles. Maintenant que vous savez de quel parti nous sommes, dites-nous quel est le vôtre.

—Je combats pour Dieu et pour mon étendard.

—Et quel est votre étendard, celui du roi ou celui du parlement? Êtes-vous Cavalier ou Tête-ronde?

—Par ma foi, Monsieur, je ne voudrois pas vous faire un mensonge, car c'est une chose qui ne convient guère à un soldat; mais, pour répondre à votre question avec vérité, il faudroit que je susse moi-même auquel des partis qui règnent en ce royaume je finirai par appartenir, et c'est sur quoi je n'ai pas encore pris une résolution définitive.

—J'aurois cru, dit le jeune homme, que, quand il s'agit de religion et de loyauté, il ne falloit à un gentilhomme, à tout homme d'honneur, qu'un seul instant pour choisir un parti.

—Si vous parlez ainsi pour élever des doutes sur ma naissance et sur mon honneur, je suis prêt à vous en donner des preuves en combattant moi seul contre vous trois; mais, si ce n'est qu'une forme de raisonnement de logique, science que j'ai étudiée dans ma jeunesse au collége de Mareschal à Aberdeen, je puis vous prouver *logicè* que ma détermination de différer pendant un certain temps à m'enrôler dans l'un ou l'autre de ces deux partis est fondée sur des principes qui conviennent non-seulement à un gentilhomme et à un homme d'honneur, mais à un

homme qui a du bon sens et de la prudence; qui a étudié les belles-lettres dans sa première jeunesse, et qui ensuite a fait la guerre sous les drapeaux du lion du Nord, de l'invincible Gustave, et d'autres illustres guerriers luthériens et calvinistes, papistes et arminiens.

Après avoir dit deux mots à l'un des deux hommes de sa suite : — Je serois charmé, Monsieur, lui dit le jeune homme, d'avoir avec vous une plus longue conversation sur un sujet si intéressant, et je me féliciterois si je pouvois vous déterminer à embrasser la cause que j'ai moi-même épousée. Je vais ce soir chez un ami qui ne demeure qu'à trois milles d'ici, si vous voulez m'y accompagner vous trouverez un bon gîte pour cette nuit, et vous serez parfaitement libre demain matin de continuer votre route, si vous ne vous trouvez pas disposé à vous joindre à nous.

— Et de qui recevrai-je la parole à cet égard? demanda le cavalier prudent. Un homme doit connoître quelle est sa garantie, sans quoi il peut tomber dans une embuscade.

— Je suis le comte de Menteith, répondit le jeune homme; et j'espère que ma parole d'honneur vous paroîtra une sûreté suffisante.

— Sans contredit, répliqua le cavalier. Ce nom ne m'est pas inconnu, et celui qui le porte ne peut manquer à sa promesse. En même temps il

rejeta son mousquet en arrière, fit le salut militaire au jeune comte, et continuant à parler en avançant vers lui : Je me flatte aussi, ajouta-t-il, que l'assurance que je vous donne que je serai pour votre seigneurie un *buen camarado*, en paix ou en guerre, tant que je serai avec elle, ne vous paroîtra pas à mépriser dans ces temps de troubles, où l'on dit avec raison que la tête d'un homme est plus en sûreté sous un casque d'airain que dans un palais de marbre.

— Je vous assure, Monsieur, qu'à en juger d'après les apparences je fais le plus grand cas de votre escorte ; mais je me flatte que nous n'aurons pas besoin de donner des preuves de valeur, car je vous conduis chez des amis où vous aurez bon gîte.

— Un bon gîte, milord, est toujours agréable, et l'on ne doit lui préférer qu'une bonne paye ou un bon butin, sans parler de l'honneur d'un soldat et des devoirs du service. Et pour vous dire la vérité, milord, votre offre obligeante vient d'autant plus à propos que je ne savois pas trop où je pourrois trouver un logement cette nuit tant pour moi que pour mon pauvre compagnon, ajouta-t-il en caressant le cou de son cheval.

— Puis-je vous demander à présent, dit lord Menteith, à qui j'ai l'avantage de servir de quartier-maître ?

— Cela est juste, milord, très-juste. Je me nomme Dalgetty — Dugald Dalgetty, le ritmeister Dugald Dalgetty de Drumthwacket, à votre service et à vos ordres. C'est un nom que vous pouvez avoir trouvé plus d'une fois dans le journal Gallo-Belgique, dans la gazette de Suède et dans le Mercure de Leipsick. Mon père, milord, ayant, je ne sais trop comment, réduit à rien un assez beau patrimoine, je n'eus pas de meilleur parti à prendre à l'âge de dix-huit ans que de porter dans les guerres d'Allemagne la science que j'avais acquise au collége de Mareschal à Aberdeen, ma noblesse et le nom de Drumthwacket, avec deux bras vigoureux et une couple de jambes qui n'étoient pas moins bonnes, pour tâcher d'y faire mon chemin comme soldat de fortune : et le fait est, milord, que mes bras et mes jambes m'ont été plus utiles que ma noblesse et ma science. Je m'y suis trouvé portant la pique comme soldat sous le vieux sir Ludovick Leslie, et j'y ai si bien appris les règles du service, milord, qu'il ne me seroit pas facile de les oublier. Croiriez-vous qu'il me fit monter une fois la garde devant la porte du palais huit heures consécutives, depuis midi jusqu'à huit heures du soir, armé de pied en cap, couvert de fer des pieds à la tête, par la gelée la plus serrée, quand la glace étoit dure comme de l'airain, et tout cela pour m'être arrêté

un instant pour dire un mot à mon hôtesse au lieu d'aller répondre à l'appel.

— Mais si vous avez été exposé au froid ce jour-là, vous avez sans doute vu aussi de chaudes journées?

— Sans contredit, milord. Ce n'est pas à moi qu'il convient d'en parler; mais celui qui a vu les journées de Leipsick et de Lutzen peut se vanter d'avoir vu des batailles rangées, et celui qui a été témoin de la prise de Francfort, de celle de Spanheim, de Nuremberg et de tant d'autres places, doit se connoître un peu en siéges et en assauts.

—Mais votre mérite et votre expérience, Monsieur, ont sûrement obtenu la promotion qui leur étoit due?

— Lentement, milord, diablement lentement; mais comme nos compatriotes, les pères de la guerre, qui avoient levé ces braves régiments écossais qui furent la terreur de l'Allemagne, tomboient les jours de bataille comme les mouches à la fin de l'automne, nous autres, qui étions comme leurs enfants, nous recueillîmes leur héritage. Je fus six ans premier soldat de ma compagnie, milord; trois ans speisade; enfin je fus nommé fahn-dragger, c'est-à-dire porte-enseigne, dans le régiment des chevaux noirs de la garde du roi, et je m'élevai ensuite aux grades de lieu-

tenant et de ritmeister sous cet invincible monarque, le boulevard de la foi protestante, le lion du Nord, la terreur de l'Autriche, Gustave-le-Victorieux.

— Si je vous comprends bien, capitaine.... car je crois que ce titre correspond à celui de ritmeister.....

— Précisément, répondit Dalgetty : c'est exactement le même grade, ritmeister signifiant littéralement chef de file.

— Je voulois vous faire observer, reprit le comte, que, si je vous comprends bien, il me semble que vous avez quitté le service de ce prince?

— Après sa mort, milord, après sa mort, et lorsqu'aucun lien ne m'y retenoit plus. Il y avoit dans son service des choses qu'un homme d'honneur a peine à digérer : quand ce n'eût été que la paye, qui n'étoit pas très-libérale, car celle d'un ritmeister n'étoit que d'environ soixante dollars par mois. Et cependant jamais l'invincible Gustave n'en paya plus du tiers, qu'on nous distribuoit tous les mois par forme de prêt, quoique, à bien considérer les choses, ce fût un emprunt que ce grand monarque faisoit des deux tiers, qui restoient dus à ses soldats. J'ai vu quelques régiments de la Hollande et du Holstein se révolter sur le champ de bataille et crier : *Gelt! Gelt!* ce qui marquoit leur désir de recevoir leur

paye avant de s'exposer aux coups comme nos braves Écossais, qui, comme vous le savez, milord, ont toujours préféré l'honneur à un gain sordide.

— Mais cet arriéré n'a-t-il pas été payé au soldat à une époque plus éloignée?

— Je puis dire, sur ma conscience, milord, que dans aucun temps, et de quelque manière qu'on pût s'y prendre, il fut impossible d'en recouvrer un seul kreutzer. Jamais je ne possédai vingt dollars pendant tout le temps que je servis l'invincible Gustave, si ce n'est après quelque victoire, lors du sac d'une ville, ou en faisant une sommation à quelque bourg ou à quelque village, occasions dans lesquelles un officier qui connoît les usages de la guerre manque rarement de faire quelque petit profit.

— Je commence à ne plus être étonné que vous ayez fini par quitter le service suédois; je le suis seulement que vous y soyez resté si longtemps.

— Ce qui m'y détermina, milord, ce fut que ce grand capitaine, cet illustre monarque, cet Achille des temps modernes, avoit une manière de gagner des batailles, de prendre des villes, de battre le pays et de lever des contributions, qui donnoit à son service des attraits irrésistibles pour tous les officiers entreprenants qui

suivent la noble profession des armes. Tel que vous me voyez ici, j'ai commandé la ville de Dunklespiel sur le Bas-Rhin, occupant le palais du landgrave, buvant ses meilleurs vins avec mes camarades, faisant des réquisitions, imposant des contributions, et ne manquant pas, en préparant ainsi le dîner de mon maître, de tremper mes doigts dans la sauce, comme doit le faire un bon cuisinier. Mais toute cette prospérité ne tarda pas à déchoir quand ce grand roi eut péri, frappé de trois balles, sur le champ de bataille de Lutzen; de sorte que, voyant que la fortune avoit changé de côté, que notre paye continuoit à ne consister qu'en prêts ou emprunts, comme je viens de vous le dire, et qu'on ne trouvoit plus ni réquisitions ni contributions, je rendis ma commission, et j'entrai au service de l'Autriche sous Wallenstein, dans le régiment irlandais de Walter Butler.

— Et puis-je vous demander, dit lord Menteith, qui sembloit prendre intérêt au récit des aventures de ce sodat de fortune, si vous eûtes à vous applaudir de ce changement de maître?

—Pas trop, répondit le capitaine; je ne puis pas dire que l'empereur payât beaucoup mieux que le grand Gustave. Pour de bons coups, nous n'en manquions pas : j'étois souvent obligé de me battre la tête contre mes anciennes connoissances,

les plumes suédoises, par quoi vous devez entendre des pieux à double pointe, garnis de fer à chaque bout, et plantés devant les piquiers pour empêcher la charge de la cavalerie; lesquelles plumes suédoises, quoiqu'elles produisent un effet agréable à l'œil, ressemblant aux petits arbrisseaux d'une forêt, tandis que les piques redoutables rangées en bataille par derrière en semblent les pins et les chênes, ne sont pourtant pas si douces à caresser que le plumage d'un oison. Quoi qu'il en soit, en dépit des coups à recevoir et de la paye à attendre, un officier peut se trouver passablement à son aise au service impérial, parce qu'on n'y regarde pas d'aussi près qu'en Suède à mille petits détails minutieux; de sorte que, pourvu qu'il fasse son devoir sur le champ de bataille, du diable si Wallenstein, Pappenheim ou le vieux Tilly, écoutent le bourgeois ou le paysan qui se plaignent d'avoir été rasés de trop près. Ainsi un cavalier expérimenté, qui sait comment il faut s'y prendre, comme dit le proverbe écossais, — pour lier la tête de la truie à la queue du marcassin, — peut se faire tenir compte par le pays de la paye qu'il ne reçoit pas de l'empereur.

— Ce qu'il ne manquoit sans doute pas de faire, sans oublier les intérêts?

— Bien certainement, milord, répondit gra-

vement Dalgetty. Il seroit aussi honteux pour un officier de ne pas savoir se faire rendre justice, que de se voir demander raison des moindres bagatelles.

—Et, je vous prie, Monsieur, quel motif vous détermina à quitter un service si profitable?

—Je vais vous le dire. Le major de notre régiment étoit un officier irlandais nommé O'Quilligan. Un soir j'eus une querelle avec lui relativement au mérite et à la prééminence de nos nations respectives. Le lendemain il lui plut de me donner l'ordre la pointe de sa canne en l'air, au lieu de la tenir baissée, comme c'est l'usage de tout officier commandant qui sait vivre, quand il s'adresse à son égal en rang, quoiqu'il puisse être son inférieur en grade militaire. Il en résulta un duel dans lequel nous fûmes blessés tous deux. Walter Butler, notre *Oberst*, ou colonel, en fut informé; il nous punit, mais il ne nous infligea pas le même châtiment; et il me réserva le plus sévère, parce que le major étoit son concitoyen. Je ne pus digérer une telle partialité, je donnai ma démission et j'entrai au service de l'Espagne.

—J'espère que vous n'eûtes qu'à vous applaudir de ce changement, dit lord Menteith.

—De bonne foi, je n'eus guère à m'en plaindre. La paye étoit assez régulière, les fonds en étant faits par de riches Flamands et Wallons des Pays-

Bas. Nos quartiers d'hiver étoient excellents: le pain de froment de la Flandre valoit beaucoup mieux que le pain de seigle de Suède, et le vin du Rhin couloit avec plus d'abondance dans notre camp que la bière de Rostock dans celui de Gustave. Du reste nous n'avions pas de service à faire, et nous pouvions même nous dispenser du peu qu'on exigeoit de nous. C'étoit une excellente retraite pour un cavalier un peu fatigué de la vie active des camps, qui avoit acheté au prix de son sang autant d'honneur qu'il en pouvoit désirer, et qui vouloit vivre à l'aise et faire bonne chère?

— Et puis-je vous demander, capitaine, pourquoi, vous trouvant, comme je le suppose, dans une pareille situation, vous quittâtes aussi le service de l'Espagne.

— Il faut faire attention, milord, que l'Espagnol est toujours bouffi d'importance, gonflé de son prétendu mérite, et qu'il n'accorde pas une attention convenable aux officiers étrangers qui veulent bien servir sous ses drapeaux. Vous conviendrez qu'il est bien dur pour un brave officier d'être toujours mis de côté, et de se voir marcher sur le corps par tous les *señors* blancs-becs du régiment, qui, s'il s'étoit agi de monter à l'assaut ou de descendre dans une tranchée, auroient bien volontiers cédé leur place à un cavalier écossais. D'ailleurs, milord, je n'étois pas sans quelques

scrupules de conscience du côté de la religion.

— Je n'aurois pas cru, capitaine, qu'un vieux soldat, qui avoit si souvent changé de service, pût être si scrupuleux à cet égard.

— Ce n'est pas que je le sois, milord, s'écria le capitaine ; je pense que c'est à l'aumônier du régiment à s'occuper de ces sortes d'affaires; c'est son devoir d'y songer pour moi comme pour tout brave cavalier, et il ne fait en cela, à mon avis, que gagner sa paye et ses honoraires. Mais ceci étoit un cas particulier, ce que je puis appeler, milord, *casus improvisus*, et je n'avois pas un chapelain de ma religion dont je pusse prendre les avis. On vouloit bien fermer les yeux sur ce que j'étois protestant, parce que j'étois toujours prêt à agir, et que j'avois plus d'expérience que tous les *dons* du régiment mis ensemble ; mais quand j'étois en garnison on prétendoit me faire aller à la messe avec mes camarades : or, milord, comme franc Écossais, comme élevé au collége de Mareschal à Aberdeen, j'étois tenu de regarder la messe comme un acte d'hérésie, de papisme, d'idolâtrie, que je ne devois pas sanctionner par ma présence. Il est vrai que je consultai sur cette question un de mes dignes concitoyens, un père *Faisides* du couvent écossais de Wurtzbourg.

— Et vous obtîntes sans doute de ce révérend religieux une décision qui fixa vos doutes?

— Sa décision fut aussi claire qu'elle pouvoit

l'être, si l'on considère que nous avions bu six flacons de vin du Rhin et une bouteille de kirschwaser. Le père Fatsides me signifia que, s'agissant d'un hérétique comme moi, il importoit peu, autant qu'il en pouvoit juger, que j'allasse à la messe ou non, attendu que je n'en irois pas moins à tous les diables, vu mon impénitence finale et mon obstination dans une hérésie damnable. Cette réponse me découragea, et je m'adressai à un ministre hollandais de l'église réformée, qui me dit qu'il pensoit que je pouvois légalement aller à la messe, puisque le prophète avoit permis à Naaman, homme d'honneur, et officier distingué au service du roi de Syrie, de suivre son maître dans le temple de Rimmon, faux dieu ou idole, et d'incliner la tête tandis que le roi s'appuyoit sur son bras. Mais cette décision ne me satisfit pas encore, parce que je trouvois une grande différence entre un roi de Syrie qui avoit été sacré, et un colonel espagnol que j'aurois fait voler en l'air comme une plume en soufflant sur lui, et aussi parce que ce qu'on exigeoit de moi ne m'étoit prescrit par aucune des règles du service militaire. D'ailleurs aucune considération secondaire ne pouvoit m'arrêter, et la paye que je recevois n'étoit pas assez forte pour apaiser les murmures de ma conscience.

— Et que devîntes-vous alors?

— J'essayai le service de Prusse et celui de Russie; mais ni l'un ni l'autre ne m'ayant convenu, j'y restai très-peu de temps, et j'entrai à celui de leurs hautes puissances les états de Hollande.

— Et ce dernier service vous convint-il mieux?

— Oh! milord, s'écria le capitaine avec enthousiasme, on ne voit là ni prêts, ni emprunts, ni arriéré; tout est payé comptant, et balancé comme le compte d'un banquier; les quartiers d'hiver y sont bons, les vivres d'excellente qualité : mais, milord, c'est un peuple pointilleux, scrupuleux, et qui ne passe pas la moindre peccadille; de manière que si l'on fait quelque plainte contre un soldat, si un paysan a la tête cassée, si les pots d'un cabaretier sont brisés, si une coquine parle assez haut pour qu'on l'entende, on vous conduit un homme d'honneur non pas devant une cour martiale, qui seule est juge compétent pour prononcer sur sa conduite, mais devant un misérable bourgmestre, un vil marchand, qui le menacera de la prison et de la corde, comme si c'étoit un de ses concitoyens sans énergie. Ainsi, ne pouvant me résoudre à vivre plus long-temps parmi ces ingrats plébéiens qui, quoique incapables de se défendre eux-mêmes, ne veulent accorder au noble officier étranger qui entre à leur service rien au delà de sa paye, ce qui, pour

un homme d'honneur, ne peut entrer en comparaison avec une licence libérale honorablement soutenue, je fis mes adieux aux *Mynheers*. Ayant appris alors, à ma grande satisfaction, qu'il y auroit probablement quelque chose à faire cet été dans ce pays, dans ma chère patrie, j'y suis venu, comme on dit, comme un mendiant à une noce, afin de faire profiter mes concitoyens de l'expérience que j'ai acquise dans les pays étrangers. Tel est, milord, l'abrégé de mon histoire; car, vous parler de mes faits d'armes sur le champ de bataille, dans les assauts et lors des prises de villes et de citadelles, cela nous meneroit trop loin, et ce récit, d'ailleurs, seroit mieux placé dans une autre bouche que la mienne.

CHAPITRE III.

« C'est à l'homme d'état à se creuser la tête
« Pour pouvoir distinguer l'injuste de l'honnête.
« Je ne sais discuter que le sabre à la main,
« Et ne veux m'en servir que pour gagner mon pain.
« Pourquoi tant raisonner ? Je suis, comme les Suisses,
« Pour quiconque voudra mieux payer mes services. »

DONNE.

Le chemin devint alors si étroit et si tortueux que l'impossibilité d'y marcher deux de front interrompit la conversation de nos voyageurs. Lord Meinteith, ayant arrêté son cheval, parla un moment à ses domestiques, tandis que le capitaine, formant alors l'avant-garde, continuoit à s'avancer. Après avoir suivi pendant un quart de mille un sentier raboteux et escarpé, ils se trouvèrent dans une belle vallée traversée par un ruisseau qu'on voyoit descendre d'une montagne peu éloignée, et s'étant réunis sur ses rives, ils purent reprendre leur entretien.

— J'aurois cru, dit lord Menteith à Dalgetty, qu'un officier comme vous, qui a si long-temps et si honorablement servi le vaillant roi de Suède, et qui a conçu un si juste mépris pour ces vils trafiquants de Hollande, n'auroit point hésité à

donner la préférence à la cause du roi Charles sur celle de ces misérables Têtes Rondes, de ces fanatiques, révoltés contre son autorité légitime.

— Vous avez raison, milord, répondit le capitaine, et *cœteris paribus*, je serois assez porté à voir les choses sous le même point de vue. Mais, milord, il y a un proverbe écossais qui dit que — de belles paroles ne mettent pas de beurre sous les navets. — J'en ai appris assez, depuis que je suis arrivé dans ce pays, pour m'être convaincu que dans ce moment de divisions intestines un homme d'honneur peut embrasser le parti qui lui convient le mieux sans avoir de reproches à se faire. Votre mot d'ordre est loyauté, milord; liberté est celui des presbytériens. Vive le roi! crie le cavalier; vive le parlement! crie la tête ronde. Montrose pour toujours! est le cri des Donalds; Argyle et Leven! est celui des Campbells. Soutenez les prélats, dit un évêque; combattez pour les prêtres, dit un ministre. Tout cela est fort bon, excellent : quelle est la meilleure des deux causes? je n'en sais rien; mais ce dont je suis bien certain, c'est que j'ai versé mon sang bien des fois pour des causes dix fois pires que la plus mauvaise des deux.

— Mais puisque les prétentions des deux partis vous paroissent si égales, capitaine, vous plairoit-il de m'informer des motifs qui pourront influer sur votre détermination?

— Deux considérations toutes simples, milord. D'abord, de quel côté pourrai-je obtenir le grade le plus honorable; ensuite, ce qui en est un corollaire évident, quel parti récompensera mes services le plus libéralement? Et pour vous parler franchement, milord, mon opinion sur ces deux points penche en ce moment du côté du parlement.

— Pourriez-vous me faire connoître sur quoi est fondée votre opinion? Peut-être pourrai-je la combattre par d'autres raisons non moins puissantes.

— Vous verrez que je ne suis pas sourd à de bonnes raisons, milord, quand elles s'adressent à mon honneur et à mon intérêt. Voici donc, milord, une espèce d'armée de montagnards, assemblée ou prête à s'assembler dans ce pays sauvage. Vous savez quel est leur caractère : je ne leur refuse ni la force du corps ni le courage de l'âme; je conviens qu'ils se battent assez bien à leur manière, qui est aussi différente des usages et de la discipline de la guerre que l'étoit jadis celle des Scythes, et que l'est encore aujourd'hui celle des sauvages du nord de l'Amérique. Ils n'ont pas même un fifre, pas un tambour pour battre le réveil, l'alarme, la générale, la charge ou la retraite; et les airs barbares de leurs maudites cornemuses, qu'ils prétendent comprendre, sont inintelligibles pour les oreilles d'un cavalier

habitué à faire la guerre parmi des nations civilisées. Ainsi donc, si j'entreprenois de discipliner cette armée de soldats sans culottes, il me seroit impossible de m'en faire entendre ; et quand ils m'entendroient, comment pourrois-je me faire obéir par une bande de demi-sauvages, habitués par instinct au respect et à la soumission pour les chefs de leur clan, mais qui n'accorderoient ni l'un ni l'autre à l'officier soudoyé qui les commanderoit. Si je leur apprenois à se ranger en bataille en extrayant la racine carrée, c'est-à-dire en formant votre bataillon carré d'un nombre d'hommes égal de front et de profondeur, correspondant à la racine carrée du nombre total de vos soldats, qu'obtiendrois-je d'eux pour leur communiquer ce précieux secret de tactique militaire? Peut-être un coup de poignard dans mon pourpoint, pour avoir placé au front ou à l'arrière-garde quelque Mac-Alister, quelque Mac-More, ou n'importe quel Mac à qui il plairoit d'être au premier rang. — « Jetez des perles aux pourceaux, dit l'Écriture, ils se retourneront contre vous et vous déchireront. » —

— Je crois, Anderson, dit lord Menteith à un de ses domestiques qui le suivoit de très-près, que vous pouvez mieux que personne assurer le capitaine que nous aurons besoin d'officiers expérimentés pour des troupes qui seront plus dis-

posées à profiter de leurs instructions qu'il ne paroît le croire.

— Avec la permission de votre honneur, dit Anderson en ôtant avec respect son bonnet militaire, je ferai observer que lorsque nous aurons été rejoints par l'infanterie irlandaise que nous attendons, et qui doit déjà être débarquée depuis plusieurs jours, il nous faudra d'habiles officiers pour discipliner nos recrues.

— Et j'aimerois assez, dit Dalgetty, j'aimerois infiniment à être employé à ce service. Les Irlandais sont de braves gens, très-braves, dis-je. Je ne demande pas de meilleurs soldats dans une armée. Lors de la prise de Francfort-sur-l'Oder, je me souviens d'avoir vu une brigade irlandaise charger à l'épée et à la pique jusqu'à ce qu'elle eût fait lâcher le pied aux brigades suédoises bleues et jaunes, dont on faisoit autant de cas que d'aucune de celles qui avoient combattu sous l'immortel Gustave. Et quoique le brave Hepburn, le vaillant Lumsdale, l'intrépide Monroe, avec d'autres cavaliers et moi, nous nous fussions fait jour ailleurs à la pointe de la pique, si nous avions trouvé partout la même résistance nous nous en serions retournés avec beaucoup de perte et peu de profit. Tous ces braves Irlandais furent passés au fil de l'épée, comme c'est l'usage en pareil cas, mais ils ne s'en sont pas moins cou-

verts d'une gloire immortelle. Aussi j'ai toujours aimé et honoré les soldats de cette nation, après ceux de la mienne, bien entendu.

— Je crois, dit Menteith, que je puis vous promettre un grade dans un des corps irlandais, si vous êtes disposé à embrasser la cause royale.

— Fort bien; mais il reste ma seconde et ma plus grande difficulté : car, quoique je regarde comme une bassesse indigne d'un soldat de n'avoir en vue et à la bouche que de l'argent et toujours de l'argent, comme ces vils coquins les lansquenets d'Allemagne dont je vous ai déjà parlé; quoique je sois prêt à soutenir, l'épée à la main, que l'honneur doit passer avant la paye, cependant, *e contrario*, la paye d'un soldat étant l'équivalent des services qu'il s'engage à rendre, un homme sage et prudent doit réfléchir sur la récompense qu'il a droit d'attendre pour ses services, et savoir sur quels fonds il en sera payé. Or, d'après tout ce que j'ai vu et entendu, il me paroît que le parlement tient les cordons de la bourse. Nous pouvons maintenir les montagnards en belle humeur en leur permettant de voler des bestiaux suivant leur coutume; et quant aux Irlandais, vous et vos nobles associés, milord, vous pouvez, suivant l'usage de pareilles guerres, les payer aussi peu que vous le voudrez, quand vous le voudrez : mais ce n'est pas ainsi qu'on

peut traiter avec un cavalier comme moi, qui doit entretenir ses chevaux, ses domestiques, ses armes, son équipage, et qui ne peut ni ne veut, dans aucun cas, faire la guerre à ses dépens.

Anderson, le domestique qui avoit déjà parlé, s'approchant alors et s'adressant à son maître, lui dit d'un air de respect : — Je crois, milord, qu'avec la permission de votre seigneurie je puis répondre à la seconde objection du capitaine. Il désire savoir quels sont nos moyens pour solder nos troupes; mais il me semble que nous n'avons pas moins de ressources que l'armée du Covenant : elle taxe le pays à son gré, elle pille les biens des amis du roi. Mais si nous étions une fois dans les basses terres, à la tête de nos montagnards et de nos Irlandais, et le sabre à la main, nous trouverions plus d'un traître dont les richesses mal acquises rempliroient nos coffres et satisferoient nos soldats. D'ailleurs les confiscations pleuvront comme la grêle; et, en faisant des donations sur les biens de ses ennemis aux braves officiers qui auront joint ses étendards, le roi récompensera ceux-ci et punira en même temps les autres. En un mot, celui qui embrassera le parti des Têtes rondes pourra toucher peut-être une misérable paye; mais celui qui servira sous nos drapeaux courra la chance de devenir chevalier, lord, comte, si la fortune le favorise.

— Avez-vous jamais servi, camarade? lui demanda le capitaine.

— Un peu, Monsieur, dans nos troubles intérieurs.

— Mais jamais en Allemagne, jamais dans les Pays-Bas?

— Oh non, Monsieur! répondit Anderson.

— Je vous proteste, milord, dit Dalgetty à lord Menteith, que votre domestique a des idées justes, raisonnables et naturelles sur le service militaire. Peut-être s'y trouve-t-il un peu de légèreté; il me rappelle l'homme qui veut vendre la peau de l'ours avant de se mettre en chasse. Au surplus je réfléchirai sur cette affaire.

— Faites-le, capitaine, dit lord Menteith; vous aurez toute la nuit pour y réfléchir, car nous voilà près de la demeure de mon ami, où je me flatte que vous serez reçu suivant toutes les lois de l'hospitalité.

— Et c'est ce dont je ne serai nullement fâché, répondit le capitaine; car depuis la pointe du jour je n'ai pris d'autre nourriture qu'un morceau de pain d'avoine que j'ai partagé avec mon cheval, de sorte que j'ai été obligé de resserrer mon ceinturon par exténuation, de crainte qu'il ne tombât par suite du poids qu'il supporte, et de la faim qui m'a creusé les entrailles.

CHAPITRE IV.

« Un jour, n'importe quand, quelques bons compagnons
« Prirent leur rendez-vous dans un de nos vallons;
« Jamais on n'avoit vu, descendant des montagnes,
« De plus hardis coquins inonder nos campagnes;
« Qui les auroit connus n'en disconviendroit pas. »

MESTON.

Nos voyageurs étoient alors au pied d'une montagne couverte d'une forêt d'antiques pins d'Écosse, dont les cimes étendant leurs rameaux stériles du côté du couchant, étoient encore frappées des derniers rayons du soleil. Au centre de ce bois s'élevoient les tours, ou pour mieux dire les cheminées d'une maison décorée du nom de château.

Suivant l'usage du temps quelques bâtiments étroits, se croisant et se coupant les uns les autres, formoient le principal corps de logis. On y avoit ajouté, dans les angles, de petites tours qui ressembloient beaucoup à des poivrières [1],

[1] A des poivrières anglaises, bien entendu; car il faut savoir qu'en Angleterre le poivre se sert dans de petites bouteilles de forme ronde et oblongue, couvertes d'un dessus en argent percé de petits trous par où s'échappe grain à grain la précieuse denrée. (*Note du Traducteur.*)

Google

et qui avoient valu à Darlinvarach le titre de château. On y trouvoit aussi tous les bâtiments nécessaires à une exploitation rurale, et le tout étoit entouré d'un mur de terre très-peu élevé.

A mesure qu'ils approchoient, nos voyageurs reconnoissoient divers travaux qu'on avoit faits récemment pour ajouter à la force de la place, précaution probablement prise à cause du peu de sécurité qui régnoit dans ces temps de troubles. On avoit percé dans le mur de clôture et dans différentes parties des bâtiments des meurtrières pour le service de la mousqueterie. Toutes les fenêtres étoient garnies de gros barreaux de fer croisés comme les grilles d'une prison. La porte de la cour étoit fermée, et ce ne fut qu'après qu'on eût fait décliner le nom des hôtes qui arrivoient qu'un des deux battants fut ouvert avec précaution par deux robustes montagnards armés de toutes pièces, qui, comme Bitias et Pandarus dans l'Énéide, sembloient prêts à en défendre l'entrée contre tout ennemi qui tenteroit d'y pénétrer.

En entrant dans la cour, ils y remarquèrent encore d'autres préparatifs de défense; des échafauds avoient été établis le long des murailles pour faciliter l'usage des armes à feu; et un de ces petits canons nommés fauconneaux avoit

été placé sur la plate-forme de chacune des tourelles.

Des domestiques portant le costume, les uns des montagnards, les autres des habitants des basses terres, sortirent à l'instant de la maison, et s'avancèrent vers les étrangers, soit pour prendre leurs chevaux et les mener à l'écurie, soit pour conduire les nouveaux venus en présence de leur maître. Mais le capitaine Dalgetty refusa de confier à qui que ce fût le soin de son cheval.

— J'ai pour usage, mes amis, de prendre soin moi-même de Gustave (car c'est le nom que je lui ai donné d'après mon invincible maître). Nous sommes de vieux amis, des compagnons de voyage; et, comme j'ai souvent besoin du service de ses jambes, il est juste que je lui prête celui de mes bras quand il lui est nécessaire. — Et sans autre apologie il prit avec son coursier le chemin de l'écurie.

Ni lord Menteith ni ses deux domestiques n'eurent les mêmes égards pour leurs montures, et, les abandonnant aux domestiques, ils entrèrent dans la maison. Sous la voûte d'un grand vestibule obscur, étoit un énorme tonneau de bière, devant lequel étoient placés deux ou trois gobelets de bois, au service, à ce qu'il paroissoit, de quiconque voudroit en faire usage. Lord Men-

teith en prit un, tourna le robinet, emplit sa tasse, la vida sans cérémonie, et la passa ensuite à Anderson, qui suivit l'exemple de son maître, mais qui commença d'abord par rincer sa coupe avec quelques gouttes de bière qu'il jeta ensuite.

Que diable a-t-il donc? s'écria Donald, vieux montagnard qui étoit depuis bien long-temps au service de la famille; est-ce qu'il ne peut pas boire après son maître sans rincer sa tasse et sans perdre ainsi notre bière? Qu'il s'en aille au diable!

—J'ai été élevé en France, répondit Anderson, et dans ce pays personne ne boit dans la même coupe après un autre, si ce n'est après une jolie femme.

—Au diable cette délicatesse! répliqua Donald: si la bière est bonne, qu'importe que la barbe d'un autre y ait touché avant la vôtre.

Le compagnon d'Anderson but sans observer le cérémonial qui avoit donné lieu à la boutade de Donald, et tous deux suivirent leur maître dans une grande salle voûtée qui servoit en même temps de salle à manger et de salon de compagnie. Cette pièce étoit éclairée par un grand feu de bois qui brûloit dans une énorme cheminée au bout de l'appartement, et utile même au cœur de l'été, attendu l'humidité qui y régnoit. Vingt ou trente boucliers, autant de claymores, des couteaux de chasse, des fusils, des piques, des haches,

des arcs, des casques, des cottes d'armes et des armures de toute espèce garnissoient les murailles auxquelles elles étoient suspendues confusément, et auroient fourni de l'amusement pour un mois aux membres d'une société moderne d'antiquaires. Mais à l'époque dont nous parlons les yeux étoient trop familiarisés avec ces objets pour qu'ils y fissent la moindre attention.

Sur une grande table de bois de chêne, grossièrement façonnée, le vieux Donald, après avoir placé, du côté de la cheminée, du lait, du beurre, du fromage de lait de chèvre, un pot de bière et un flacon d'usquebaugh, invita lord Menteith à se rafraîchir en attendant le dîner. Un autre domestique faisoit les mêmes préparatifs à l'autre bout de la table pour les deux serviteurs du jeune comte; car à cette époque les domestiques mangeoient à la table de leurs maîtres, quel que pût être le rang de ceux-ci, et la distinction entre eux paroissoit suffisamment marquée par le côté de la table qu'ils occupoient. Pendant ce temps lord Menteith s'étoit approché du feu, et s'étoit placé sous le manteau de la cheminée, tandis que ses deux domestiques étoient à une distance respectueuse.

—Anderson, dit le comte, que pensez-vous de notre compagnon de voyage?

—Je crois que c'est un homme qui ne manque

ni d'expérience ni de bravoure. Je voudrois que nous eussions une vingtaine d'officiers semblables pour les mettre à la tête de nos recrues d'Irlande.

—Je ne pense pas tout-à-fait comme vous, Anderson; je regarde ce drôle comme une de ces sangsues qui, s'étant gorgées de sang en pays étranger, viennent maintenant pour s'engraisser de celui de leurs concitoyens. Ces soldats mercenaires sont une honte pour la profession des armes. C'est grâce à eux que le nom écossais est déshonoré dans toute l'Europe, qu'on nous considère comme des gens qui n'ont ni honneur ni principes, qui ne songent qu'à la paye qu'ils reçoivent, qui sont toujours prêts à changer de parti suivant que leur intérêt l'exige, et dont la soif pour le pillage est insatiable. C'est à cet esprit que nous devons en partie ces dissensions intestines qui nous font tourner nos armes contre notre propre sein. Je ne sais si, en écoutant l'histoire de ce gladiateur dont le bras est à vendre, je n'avois pas autant de peine à réprimer le mépris qu'il m'inspiroit qu'à ne pas rire de son impudence.

—Vous m'excuserez, milord, répondit Anderson, si, dans les circonstances présentes, je vous recommande de cacher au moins une partie de cette généreuse indignation. Nous ne pouvons malheureusement venir à bout de notre glorieuse

entreprise sans prendre des coopérateurs qui agissent d'après des motifs moins relevés que les nôtres. Nous avons besoin du secours de gens semblables à notre ami le capitaine.

— Je continuerai donc à dissimuler autant qu'il me sera possible, et cependant je voudrois du fond du cœur qu'il fût à tous les diables.

— N'oubliez pourtant pas, milord, que, pour guérir la blessure faite par un scorpion, il faut en écraser un autre sur la plaie... Mais chut! on pourroit nous entendre.

On vit alors entrer dans la salle un montagnard armé de toutes pièces, que son air de fierté et la plume qui décoroit son bonnet annonçoient pour être d'un rang supérieur. Il s'avança lentement vers la table.

— Comment vous portez-vous, Allan? lui demanda lord Menteith.

Allan ne lui fit aucune réponse.

— Il ne faut pas lui parler à présent, dit le vieux Donald à demi-voix.

Le montagnard s'approcha du feu, se laissa tomber sur un banc, fixa les yeux sur le foyer, et parut enseveli dans de profondes réflexions. Ses yeux noirs, ses traits sauvages, son air d'enthousiasme, annonçoient un homme qui, profondément occupé de l'objet de ses méditations, n'accordoit que peu d'attention aux objets exté-

rieurs. Son air austère et sombre, qui étoit peut-être le résultat d'une vie solitaire et ascétique, auroit pu, dans un habitant des basses terres, être attribué au fanatisme religieux; mais les montagnards à cette époque étoient rarement attaqués de cette maladie de l'âme, si commune alors dans toute la Grande-Bretagne. Ils avoient pourtant des superstitions qui leur étoient particulières, et qui, couvrant souvent leur esprit d'un épais brouillard, produisoient sur eux le même effet que le puritanisme sur leurs voisins.

—Il ne faut pas, répéta Donald à lord Menteith à voix basse, que votre honneur parle en ce moment à Allan; le nuage est sur son esprit.

Le comte lui fit un signe de tête annonçant qu'il le comprenoit, et ne fit plus attention au montagnard.

Tout à coup celui-ci se leva; et se tournant vers Donald: —N'ai-je pas dit qu'il viendroit quatre personnes? pourquoi n'en vois-je que trois?

—Vous l'avez dit, Allan, répondit le vieux domestique, et vous ne vous êtes pas trompé. Le quatrième est arrivé; il est à l'écurie, couvert de fer des pieds à la tête, comme une écrevisse de son écaille. Lui préparerai-je une chaise près de lord Menteith, ou à l'autre bout de la table avec ces braves gens?

Le comte répondit lui-même à cette demande en lui faisant signe de le placer près de lui.

— Et le voici justement qui vient, ajouta Donald en voyant Dalgetty entrer dans la chambre. J'espère, Messieurs, que vous prendrez un morceau de pain et de fromage pour vous mettre en appétit, comme nous le disons dans nos vallons, en attendant que le dîner soit prêt, et que le Tiernach [1] revienne de la montagne avec ses amis du midi. Alors vous pourrez juger si Donald sait apprêter un plat de venaison.

Cependant le capitaine, étant entré dans la salle, s'approcha de lord Menteith, et s'appuya sur le dos de la chaise qui lui avoit été préparée près de celle destinée au comte. Anderson et son compagnon, à l'autre bout de la table, attendoient avec respect qu'on leur permît de s'asseoir, et trois ou quatre domestiques, sous les ordres du majordome Donald, étoient debout, prêts à servir les étrangers.

Au milieu de ces préparatifs, Allan se leva une seconde fois, et, prenant une lampe qu'on avoit placée sur la table, l'approcha du visage de Dalgetty, et considéra tous ses traits avec la plus grande attention.

— Sur mon honneur, dit le capitaine en se-

[1] Titre donné aux chefs de clan chez les montagnards écossais.

couant la tête d'un air à demi mécontent quand Allan eut fini son examen, je réponds que ce gaillard et moi nous nous reconnoîtrons si jamais nous nous revoyons une seconde fois.

Cependant Allan s'avança vers l'autre bout de la table, et ayant, à l'aide de sa lampe, soumis au même examen Anderson et son compagnon, resta un moment comme enseveli dans ses réflexions; puis, se frappant le front, il prit Anderson par le bras avant que celui-ci pût lui opposer aucune résistance, le conduisit vers le haut bout de la table, ou plutôt l'y traîna, et lui fit signe de s'asseoir sur la chaise préparée pour Dalgetty; saisissant alors celui-ci par le bras sans plus de cérémonie, il le poussa brusquement vers l'extrémité inférieure de la salle.

Le capitaine, irrité de cette conduite, avoit voulu résister; mais quoiqu'il fût lui-même vigoureux, sa force n'étoit pas comparable à celle du géant montagnard, qui le lança en quelque sorte avec tant de violence qu'il tomba sur le carreau, et fit retentir toute la salle du bruit de son armure. Dès qu'il se fût relevé, son premier mouvement fut de tirer son sabre et de courir contre Allan, qui, les bras croisés sur sa poitrine, sembloit attendre son attaque avec une indifférence dédaigneuse. Les montagnards qui étoient présents saisirent parmi les armes suspendues le long

de la muraille la première qui leur tomba sous la main, et lord Meinteith se précipita au devant du capitaine pour l'arrêter.

— Il est fou, lui dit-il à demi voix, complètement fou, et vous ne le seriez pas moins si vous vous querelliez avec lui.

— Si vous m'assurez, lui répondit Dalgetty, qu'il n'est pas *mentis compos*, ce que son air et sa conduite semblent prouver, l'affaire en finira là; car un fou ne peut ni faire une insulte ni en donner satisfaction. Mais, sur mon âme, il est heureux pour lui que je n'aie pas eu deux bouteilles de vin du Rhin dans la tête et mes pistolets à ma ceinture. C'est pourtant dommage qu'il ait l'esprit dérangé, car il semble avoir une grande force de corps; il seroit en état de manier la pique, le *morgenstern* [1] et toute autre arme que ce puisse être.

[1] C'étoit une sorte de massue dont on se servoit au commencement du seizième siècle pour la défense des brèches et des murailles. Quand les Allemands insultèrent des soldats écossais, alors assiégés dans Stralsund, en disant qu'ils avoient appris qu'il leur arrivoit du Danemarck un vaisseau chargé de pipes, — un de nos soldats, dit le colonel Robert Monro, leur montra de dessus les murailles un morgenstern fait d'un gros bâton cerclé en fer, comme le manche d'une hallebarde, et armé par le bout d'une grosse boule garnie de pointes de fer, en leur disant : — Voici une des pipes avec lesquelles nous vous fendrons le crâne quand vous monterez à l'assaut. —

La paix étant ainsi rétablie, on se mit à table, et le capitaine reprit la place qui lui avoit d'abord été destinée. Allan, retiré sur le banc près du feu, sembloit absorbé dans de profondes réflexions, et ne songea plus à rien changer à cet arrangement. Lord Menteith, voulant écarter le souvenir de ce qui venoit de se passer, se hâta de chercher quelque sujet de conversation; et s'adressant au vieux montagnard, — Ainsi donc, Donald, lui dit-il, le laird est dans les montagnes avec quelques amis?

—Oui, votre honneur, oui, il est dans les montagnes avec deux cavaliers saxons, c'est-à-dire avec sir Miles Musgrave et Christophe Hall, qui viennent tous deux du Cumraik, comme je crois qu'on appelle ce pays [1].

— Hall et Musgrave! dit Menteith en jetant un coup d'œil à Anderson; précisément les hommes que nous désirions voir.

— Quant à moi, reprit Donald, je voudrois ne les avoir jamais vus; car ils ne viennent ici que pour la ruine de la maison.

— Que dites-vous donc, Donald? Vous n'avez pas coutume d'être si chiche de votre bœuf et de votre bière. Tout Anglais qu'ils sont, ils ne vous

[1] Les montagnards écossais appeloient *Cumraik* le comté de Cumberland. (*Note du Traducteur.*)

mangeront pas tous les bestiaux qui paissent sur vos collines.

— Du diable si je m'inquiète de ce qu'ils mangeront! ils avaleroient tout ce que nous possédons que nous ne mourrions pas encore de faim : nous avons ici de braves montagnards qui ne nous laisseroient manquer de rien tant qu'il se trouvera une vache ou un mouton dans les basses terres. Ce n'est pas cela, votre honneur; c'est bien autre chose, ma foi, ni plus ni moins qu'une gageure.

— Une gageure! répéta lord Menteith d'un ton de surprise.

— Oui, sur ma foi, dit Donald qui n'avoit pas moins d'envie de conter ses nouvelles que lord Menteith de les apprendre. Mais, comme votre honneur est un ami de la maison, et que d'ici à une heure vous ne l'apprendrez que de reste, autant vaut que je vous le dise d'avance. Vous saurez donc que la dernière fois que le laird alla en Angleterre, ce qui lui arrive plus souvent que ses amis ne le voudroient, il dînoit un jour chez ce sir Miles Musgrave, où il y avoit sur la table six chandeliers qu'on dit deux fois plus grands que ceux qui sont dans l'église de Dumblane, et ils n'étoient ni de fer ni de cuivre, votre honneur, mais de bel et bon argent massif; si bien qu'ils commencèrent à goguenarder et à dire au laird que

dans son pauvre pays on ne trouveroit point de pareilles richesses. La moutarde monta au nez du laird; il voulut soutenir l'honneur de son pays, et jura en bon écossais que rien que dans son château il y avoit plus de chandeliers, et des chandeliers plus précieux qu'on n'en avoit jamais vu dans une salle du Cumraik.

— C'étoit un beau mouvement de patriotisme, dit lord Menteith.

— Sans doute, votre honneur. Mais le laird auroit mieux fait de se mordre la langue et de fermer la bouche; car il faut que vous sachiez que si vous dites à un Saxon quelque chose qui soit tant soit peu extraordinaire, crac! une gageure est au bout aussi vite qu'un maréchal attache un fer au pied d'un cheval. Il falloit donc que le laird se rétractât, ou qu'il acceptât une gageure de deux cents marcs d'argent; et c'est ce qu'il fit, car il auroit été honteux pour lui de reculer devant des Saxons : mais à présent comment faire? C'est là l'embarras, et je crois que c'est ce qui fait que le laird tarde si long-temps à revenir.

— Ma foi, Donald, dit lord Menteith, d'après ce que je connois de l'argenterie de la famille, je crains fort que votre maître ne perde la gageure.

— Vous le craignez! vous pouvez bien en faire un serment; mais trouvera-t-il l'argent pour la

payer? Il fouilleroit dans vingt bourses que cela ne lui suffiroit pas. Je lui avois conseillé de descendre dans le puits de la tour les deux Saxons et leurs domestiques, et de les y laisser jusqu'à ce qu'ils annulassent la gageure de bonne volonté; mais il ne veut pas en entendre parler.

Allan se leva tout à coup, s'avança vers la table, et interrompit la conversation en disant à Donald d'une voix de tonnerre : — Comment osez-vous donner à mon frère un conseil si déshonorant? Comment osez-vous dire qu'il perdra cette gageure ou toute autre qu'il lui plaira de faire?

— Bien certainement, Allan M'Aulay, répondit le vieux domestique, ce n'est pas au fils de mon père qu'il appartient de contredire le fils du vôtre. Je ne demande pas mieux que le laird gagne sa gageure, mais tout ce que je sais, c'est que du diable s'il y a dans la maison un chandelier ou quelque chose qui y ressemble, si ce n'est les deux vieilles branches de fer qui sont là à la cheminée depuis le temps du laird Kenneth, et les deux bougeoirs d'étain que votre père a fait faire il y a près de trente ans par Willie Winkie le chaudronnier. Quant à l'argenterie, du diable si j'en ai jamais vu une autre pièce dans la maison que la vieille tasse de feu votre mère, encore y manque-t-il l'anse et le couvercle.

— Paix, vieillard! dit Allan d'un air de fierté;

et vous, Messieurs, si vous avez fini de vous rafraîchir, passez dans un autre appartement, afin que je puisse préparer celui-ci pour la réception de nos hôtes du sud.

— Allons, allons! dit Donald à lord Menteith en le tirant par la manche, et jetant un coup d'œil sur Allan; je vous ai dit que son heure est venue, et il ne faut pas le contrarier.

Lord Menteith se leva de table à l'instant : le capitaine en fit autant, et le vieux Donald les conduisit dans une salle voisine, tandis que les deux domestiques du comte suivirent à la cuisine les autres montagnards.

A peine lord Menteith et son compagnon étoient-ils entrés dans l'appartement où on les avoit conduits, que le maître de la maison, Angus M'Aulay, y arriva avec ses deux amis. Les démonstrations de joie furent réciproques et générales, car le comte connoissoit parfaitement les deux Anglais, et le capitaine Dalgetty, présenté par lord Menteith, fut parfaitement accueilli par le laird; mais, après que l'enthousiasme du premier moment se fut calmé, le comte ne put s'empêcher de remarquer que le front de son ami montagnard étoit couvert d'un nuage.

— Vous avez sans doute appris, dit Christophe Hall, que tous nos beaux projets dans le Cumberland sont à-vau-l'eau; nos milices n'ont

pas voulu entrer en Écosse, et les partisans du Covenant dans les comtés du midi ont l'oreille trop fine pour qu'on puisse y parler : de sorte que, sachant qu'il y aura ici de la besogne, Musgrave et moi, plutôt que de rester chez nous les bras croisés, nous sommes venus pour faire la campagne avec vous.

— Je me flatte que vous arrivez avec des troupes, des armes, des munitions et surtout de l'argent, dit lord Menteith en souriant.

— Rien qu'une quarantaine d'hommes que nous avons laissés au village voisin, répondit sir Miles Musgrave, et ce n'est pas sans peine que nous les avons déterminés à nous suivre jusque-là.

— Quant à l'argent, dit son compagnon, nous n'en sommes pas très-chargés, mais nous espérons toucher une petite somme de notre cher hôte.

Le rouge monta au visage du laird ; et, tirant à part lord Menteith, il lui dit qu'il étoit presque honteux d'avoir à lui faire part d'une folle gageure qu'il avoit faite : il alloit entrer dans plus de détails, quand le comte, retenant à peine un sourire, lui dit : je sais cela, Donald m'a tout appris.

— Que le diable emporte le vieux bavard ! s'écria Mac-Aulay : il s'agiroit de la vie d'un

homme, qu'il ne pourroit se taire; mais je sais, milord, que cette affaire ne sera pas pour vous un sujet de plaisanterie. Je compte sur votre secours, comme ami de notre famille, pour m'aider dans cette circonstance, et me prêter une bonne partie de la somme dont j'ai besoin; car, pour ne vous rien déguiser, j'aimerois mieux prendre partie pour ces chiennes de Têtes rondes que de me trouver en face de ces deux Saxons sans les avoir payés; et dans tous les cas je n'en serai pas quitte à bon marché, car il m'en coûtera mon argent pour faire rire à mes dépens.

— Vous pouvez bien croire, cousin, dit lord Menteith, que, dans un moment comme celui-ci, je n'ai pas plus d'argent qu'il ne m'en faut; soyez pourtant bien assuré que je m'efforcerai de vous aider autant qu'il me sera possible, par égard pour notre parenté, pour notre voisinage, pour notre amitié.

— Je vous remercie, je vous remercie mille fois, dit Angus Mac-Aulay en lui serrant la main; au surplus, cet argent sera employé pour le service du roi: qu'importe donc qu'il sorte de leur poche, de la vôtre ou de la mienne? Nous sommes tous les enfants d'un même père, à ce qu'il me semble; mais il faut que vous m'aidiez à sortir d'embarras, sans quoi, comme je vous le disois, je pars à l'instant pour joindre l'armée

du Covenant : je ne puis supporter l'idée de m'asseoir au haut bout de ma table pour y être regardé comme un fanfaron ou un mendiant, quand Dieu sait que je n'ai eu d'autre dessein que de soutenir l'honneur de mon pays.

A peine finissoit-il de parler que Donald entra. Bien loin d'avoir l'air triste et sombre qu'auroit dû lui inspirer l'idée de la gageure que son maître alloit avoir à payer, sa figure étoit épanouie, et il sembloit triompher. — Messieurs, dit-il, le dîner est servi ; et, ajouta-t-il en élevant la voix avec emphase, *les chandeliers sont en place.*

— Que diable veut-il dire? dit Musgrave en regardant son compagnon.

Les yeux du lord Menteith faisoient aussi cette question au même instant à Mac-Aulay, qui n'y répondit qu'en secouant la tête d'un air d'abattement.

Une querelle de politesse sur la préséance les retarda quelques instants. Lord Menteith, attendu qu'il se trouvoit dans son pays, chez des amis et presque dans sa famille, insista pour céder la place à laquelle son rang lui donnoit droit. Les deux Anglais entrèrent donc les premiers dans la salle du festin, où un spectacle inattendu les surprit. La grande table de chêne étoit couverte de viandes de toute espèce ; des chaises étoient placées tout autour pour les con-

vives, et derrière chaque siége se tenoit debout un montagnard de haute stature, complétement armé et équipé, à la mode du pays, tenant de la main droite un sabre nu, la pointe baissée vers la terre, et de la gauche une torche de sapin allumée et jetant une lueur resplendissante. Ce bois, qui croît dans les marais, est si plein de térébenthine que, lorsqu'il est sec et fendu, les montagnards s'en servent souvent en guise de chandelles. Ce spectacle imprévu et tout nouveau devenoit encore plus imposant à la clarté rougeâtre que répandoient les torches, et qui faisoit ressortir la physionomie sauvage, le costume bizarre et les armes étincelantes des montagnards.

Avant que les deux étrangers fussent revenus de leur surprise, Allan Mac-Aulay s'avança vers eux, et leur désignant de la main les porteurs de torches, leur dit d'un ton grave et silencieux :

—Vous voyez, Messieurs, les chandeliers de la maison de mon frère, ceux qui conviennent à notre antique famille; aucun de ces hommes ne connoît d'autre loi que les ordres de son chef; oseriez-vous leur comparer l'or le plus précieux qu'on puisse tirer d'une mine? Qu'en dites-vous, Messieurs, votre gageure est-elle gagnée ou perdue?

— Perdue, perdue, s'écria gaîment sir Miles Musgrave; mes chandeliers d'argent ont été fondus, ils sont en ce moment à cheval dans le

village voisin, et je voudrois que les drôles que j'ai enrôlés avec le prix qu'ils ont produit valussent la moitié de ce que valent ces braves gens. Vous allez être payé à l'instant, ajouta-t-il en s'adressant à Mac-Aulay : ce paiement fera une brèche aux finances de Hall et aux miennes, mais il faut acquitter ses dettes d'honneur.

— Que la malédiction de mon père tombe sur son fils, s'écria Allan, s'il reçoit de vous un seul denier ! Il suffit que vous reconnoissiez que vous n'avez pas le droit de rien exiger de lui.

Lord Menteith se déclara du même avis. Mac-Aulay dit que toute cette affaire étoit une folie dont on ne devoit pas s'occuper plus long-temps ; et les deux Anglais, après avoir insisté quelques instants par politesse, se laissèrent persuader de garder leur argent, et consentirent à regarder la chose comme une plaisanterie.

— Maintenant, Allan, dit Mac-Aulay, faites retirer vos chandeliers. A présent que ces Messieurs les ont vus, ils aimeront probablement mieux dîner à la lueur de nos lampes que de se laisser enfumer comme des jambons.

Allan fit un signe, et les chandeliers vivants, levant leur sabre et l'appuyant sur leurs épaules, se retirèrent en bon ordre et laissèrent les convives s'occuper de la besogne qui les rassembloit.

CHAPITRE V.

« Farouche et téméraire,
« Il faisoit devant lui trembler son propre père;
« Amoureux des dangers, il alloit dans les bois
« Attaquer le lion, le réduire aux abois.
« Dans son cœur indompté depuis sa tendre enfance,
« Il méditoit déjà des actes de vengeance. »

SPENCER.

QUOIQUE le bon appétit des Anglais fût alors passé en proverbe en Écosse, le capitaine Dalgetty laissa bien loin derrière lui, par sa prodigieuse voracité, ceux qui se trouvoient en ce moment au château de Darlinvarach, malgré l'attaque assez vive qu'il avoit d'abord dirigée contre les rafraîchissements servis lors de son arrivée. Il ne dit pas un seul mot pendant le dîner, et ce ne fut que lorsqu'on commença à desservir, qu'il expliqua à la compagnie, qui admiroit ses prouesses, pourquoi il mangeoit si vite et si long-temps.

— J'ai pris la première habitude, dit-il, au collége de Mareschal à Aberdeen, lorsque j'y occupois une place à la table des boursiers; car à moins de remuer les mâchoires aussi vivement qu'une paire de castagnettes, vous risquiez de n'avoir pas un morceau à mettre sous la dent.

Quant à la quantité des mets, cette honorable compagnie ne peut ignorer qu'il est du devoir d'un commandant de place d'y faire entrer, quand l'occasion s'en présente, autant de vivres et de munitions que ses magasins peuvent en contenir, afin de se mettre en garde contre le danger d'un siége ou d'un blocus. D'après ce principe, Messieurs, quand un soldat trouve abondance de bonne provende, il fait sagement de s'avitailler au moins pour trois jours, afin de se précautionner contre une disette future.

Le laird s'écria que ce raisonnement étoit on ne peut pas plus juste, et recommanda au vétéran d'ajouter aux provisions substantielles dont il s'étoit déjà muni une bouteille de vin et quelques verres d'eau-de-vie, proposition que le capitaine se garda bien de rejeter.

Lorsque l'on eut desservi, et que les domestiques se furent retirés, à l'exception du page ou Henchman du laird, qui resta derrière sa chaise pour recevoir les ordres des convives, faire venir ce qui pourroit leur manquer, en un mot servir de cordon de sonnette, la conversation tomba sur la politique et sur la situation intérieure du pays. Lord Menteith demanda si l'on pouvoit espérer qu'un grand nombre de clans se joignissent aux amis du roi.

—Il faut d'abord savoir qui lèvera la bannière,

dit Angus; c'est de là que tout dépend: car vous savez, milord, que nous autres montagnards nous ne nous soumettons pas aisément à un chef choisi parmi nous, et que le premier qui se présente ne nous convient pas toujours. Il est vrai qu'on assure que Colkitto, c'est-à-dire le jeune Colkitto, ou Alaster Mac-Donald, a débarqué d'Irlande à la tête d'un corps de troupes du comté d'Antrim, et qu'il est déjà arrivé à Ardnamurchan : il devroit être ici à présent, mais je suppose qu'il s'occupe à piller le pays en passant.

— Eh bien ! dit lord Menteith, Colkitto ne pourra-t-il pas être votre chef ?

— Colkitto ! s'écria Allan Mac-Aulay, d'un air de mépris. Qui parle de Colkitto ? Il n'existe qu'un homme que nous puissions reconnoître pour chef, et cet homme est Montrose.

— Mais vous oubliez, Monsieur, dit sir Miles Musgrave, qu'on n'a pas entendu parler de Montrose depuis que nous avons échoué dans nôtre projet d'insurrection dans le Cumberland. On prétend même qu'il est retourné à Oxford pour prendre de nouveaux ordres du roi.

— A Oxford ! dit Allan avec un sourire dédaigneux : je pourrois vous dire où il est en ce moment; mais on le saura avant peu.

— Sur mon honneur, Allan, dit lord Menteith, vous êtes aujourd'hui dans un accès d'humeur

sombre : mais je sais pourquoi, ajouta-t-il en souriant, c'est que vous n'avez pas vu Annette Lyle de la journée.

— Qui dites-vous que je n'ai pas vu ? demanda Allan d'un ton brusque.

— Annette Lyle, l'aimable reine du chant et des ménestrels.

— Plût à Dieu que je ne la revisse jamais, à condition que la même sentence fût prononcée contre vous !

— Et pourquoi contre moi ? demanda le comte d'un air d'indifférence.

— Parce qu'il est écrit sur votre front que vous causerez votre ruine réciproque. Et, se levant alors de table, il sortit de l'appartement.

— Y a-t-il long-temps qu'il est dans cette humeur ? demanda lord Meinteith à Mac-Aulay.

— Environ trois jours, répondit celui-ci : l'accès est presque passé ; il sera mieux demain. Mais allons, Messieurs, ne laissez pas les tasses vides. Je vous propose la santé du roi, la santé du roi Charles ; et puisse la Tête ronde qui refuse d'y boire s'en aller au diable par la route de Grass-Market (1).

— Les tasses furent remplies et vidées à l'instant, et l'on porta d'autres santés, toutes inspirées par

(1) Place des exécutions à Édimbourg.

l'esprit de parti. Le capitaine Dalgetty n'en oublia pas une, mais il crut à propos de faire une protestation.

—Messieurs les Cavaliers, dit-il, je bois toutes ces santés avec plaisir, d'abord par respect pour cette honorable compagnie et par égard pour l'hospitalité que j'y reçois, et ensuite parce que je pense qu'il est inutile d'être rigoriste *inter pocula;* mais je proteste que, conformément au traité que j'ai conclu avec cet honorable lord, je serai le maître, malgré cet acte de complaisance, de prendre parti demain pour le Covenant, si tel est mon bon plaisir.

Mac-Aulay et les deux Anglais froncèrent le sourcil en entendant cette déclaration, qui auroit pu avoir des suites désagréables, si lord Menteith, prenant la parole, n'eût raconté la manière dont il avoit rencontré Dalgetty et ce qui s'étoit passé entre eux. —J'espère pourtant, ajouta-t-il, que nous parviendrons à attacher le capitaine au service de notre parti.

— Et dans le cas contraire, dit Mac-Aulay, je proteste, comme dit le capitaine, que rien de ce qui s'est passé ce soir, ni mon pain et mon sel qu'il a mangés, ni mon eau-de-vie, mon vin et mon usquebaugh qu'il a bus ne m'empêcheront de lui fendre la tête jusqu'aux épaules

— Vous y serez le bienvenu, dit le capitaine,

pourvu que mon sabre puisse la défendre, comme il l'a fait dans de plus grands dangers que ceux que j'aurai à courir avec vous.

L'intervention de lord Menteith empêcha que la querelle n'allât plus loin, et la concorde s'étant rétablie, non sans difficuté, on la cimenta par de nouvelles libations. Le comte fut le premier à se lever de table, et, prétextant la fatigue du voyage, il demanda à se retirer plus tôt que ce n'étoit la coutume au château. Le capitaine en fit autant, quoique avec quelque regret; car, parmi les habitudes qu'il avoit contractées dans les Pays-Bas, il comptoit celle de pouvoir boire une quantité prodigieuse de bière, de vin et de liqueurs spiritueuses, sans s'en trouver incommodé.

Mac-Aulay conduisit lui-même ses hôtes dans une sorte de dortoir en forme de galerie. Il s'y trouvoit un lit à quatre colonnes, garni de rideaux de *tartan*, et le mur, dans toute sa longueur, offroit une suite de lits formés par des planches jointes ensemble en forme de caisse, dont trois, remplis de bruyère fraîche, et garnis de draps et de couvertures, avoient été préparés pour le capitaine et les deux domestiques du comte.

— Je n'ai pas besoin de vous instruire de nos usages, dit Mac-Aulay à lord Menteith, après l'avoir tiré à part. Je n'aurois pas dû faire cou-

cher vos domestiques dans votre chambre, mais je n'ai pas voulu vous laisser seul avec ce pandour allemand que personne ne connoît. Sur ma foi, milord, dans le temps où nous vivons, tel qui se couche avec le gosier sain et entier peut l'avoir le lendemain matin échancré et béant comme une huître.

— Je vous remercie, lui dit lord Menteith, vous avez arrangé les choses précisément comme je le désirois. Ce n'est pas que je croie avoir la moindre violence à craindre du capitaine Dalgetty; mais Anderson a toute ma confiance, c'est un garçon solide, et j'aime à l'avoir toujours près de moi.

— Je n'ai pas remarqué cet Anderson, dit Mac-Aulay. L'avez-vous pris à votre service en Angleterre?

— Oui, répondit le comte: au surplus vous le verrez demain; en attendant, je vous souhaite une bonne nuit.

Mac-Aulay lui serra la main, et se tourna vers le capitaine pour lui faire le compliment d'usage en le quittant. Mais celui-ci avoit trouvé sur une table un pot d'eau-de-vie qui attiroit toute son attention; et le laird, ne voulant pas le troubler dans cette occupation si louable, se retira sans cérémonie.

Les deux domestiques de lord Menteith arri-

vèrent à l'instant où Mac-Aulay venoit de se retirer. Le vaillant capitaine, un peu surchargé de bonne chère, éprouva quelque difficulté pour détacher les agrafes de son armure, et adressa à Anderson les paroles suivantes, entrecoupées de quelques hoquets.

— Anderson, mon bon ami, vous pouvez lire dans l'Écriture que celui qui ôte son armure ne doit pas se glorifier autant que celui qui la met. Je ne crois pas que ce soit le véritable mot d'ordre. Mais la vérité est qu'il faudra que je dorme dans ma cuirasse, comme l'ont fait tant d'honnêtes gens qui ne se sont jamais réveillés; à moins que vous ne puissiez me desserrer cette boucle.

— Détachez son armure, Sibbald, dit Anderson à l'autre domestique.

— De par saint André, s'écria le capitaine en regardant lord Menteith d'un air de surprise, voilà un plaisant drôle! Un gaillard qui porte la livrée, et qui gagne peut-être quatre livres par an, se croit trop grand seigneur pour servir le ritmeister Dugald-Dalgetty de Drumthwacket, qui a fait ses humanités au collége de Mareschal à Aberdeen, et qui a servi presque tous les princes de l'Europe!

— Capitaine, dit le comte, qui sembloit toujours destiné à jouer le rôle de pacificateur, il

faut que vous sachiez qu'il est convenu qu'Anderson ne doit servir que moi. Mais j'aiderai moi-même Sibbald avec plaisir à détacher votre armure.

— Non, milord, s'écria Dalgetty, je ne souffrirai pas que vous preniez cette peine; et cependant il n'y auroit pas de mal à ce que vous apprissiez comment on peut mettre et ôter une bonne armure. La mienne me va comme un gant. Je puis y entrer et en sortir avec la plus grande aisance. Seulement ce soir, quoique je ne sois pas *ebrius*, je me trouve, suivant la phrase classique, *vinoque ciboque gravatus*.

Pendant ce temps Sibbald l'avoit débarrassé de ses armes, et il étoit devant le feu à réfléchir, avec une gravité d'ivrogne, sur les divers événements de la soirée. Le caractère d'Allan Mac-Aulay étoit ce qui l'occupoit le plus. Il n'est pourtant pas maladroit, dit-il : remplacer six chandeliers d'argent par douze grands gaillards sans culottes, c'est une bonne ruse de guerre, un excellent tour de passe-passe! Et avec cela être fou : j'ai besoin d'y réfléchir encore, milord; et, malgré l'honneur qu'il a d'être parent de votre seigneurie, il faut que j'examine si une canne peut réparer suffisamment l'insulte qu'il m'a faite, ou si je dois lui proposer le sabre ou le pistolet comme à une personne raisonnable.

Digitized by Google

— Quoiqu'il soit un peu tard, répondit lord Menteith, si vous voulez écouter une assez longue histoire, je vous ferai voir que les circonstances de la naissance d'Allan suffisent seules pour expliquer son caractère singulier; et vous conviendrez que vous ne devez exiger de lui aucune espèce de satisfaction.

— Une longue histoire, milord, est, après une bouteille d'eau-de-vie, la meilleure chose du monde pour procurer un excellent sommeil; et si votre seigneurie veut prendre la peine de raconter celle dont il s'agit, me voici prêt à vous écouter avec patience et attention.

— Anderson, dit lord Menteith, et vous aussi, Sibbald, approchez-vous et asseyez-vous près du feu. Il n'est pas inutile que vous appreniez à connoître Allan, afin que vous sachiez comment vous comporter à son égard dans les différentes relations que vous aurez nécessairement avec lui.

S'étant ainsi assuré d'un auditoire, lord Menteith s'assit sur le bout de son lit, en face de la cheminée, aux deux coins de laquelle ses domestiques s'étoient établis, tandis que le capitaine, ayant essuyé un reste d'eau-de-vie dont ses moustaches étoient encore mouillées, et ayant récité le premier verset du psaume luthérien, *Alle guter geister loben den herrn*, s'enfonça dans un des lits qui étoient préparés, et écouta le comte dans un

état de béatitude parfaite, à demi endormi, à demi éveillé.

— Le père des deux frères Angus et Allan Mac-Aulay, dit lord Menteith, étoit un homme de considération, d'une naissance distinguée, chef d'un des clans des montagnards, et avoit épousé une femme d'une famille honorable, s'il m'est permis de parler ainsi, puisqu'elle étoit ma parente. Le frère de son épouse, jeune homme brave et entreprenant, obtint du roi Jacques VI la conservation des forêts royales dans une étendue de terrain assez considérable tout autour de son château, et dans l'exercice de ses fonctions il eut le malheur d'avoir des querelles avec quelques-uns de nos maraudeurs ou caterans highlandais, dont je présume, capitaine, que vous avez entendu parler.

— Bien certainement, dit le capitaine, faisant un effort pour répondre. Avant que je quittasse le collége de Mareschal à Aberdeen, Dugald-Garr et Farquharson faisoient déjà le diable dans le Garioch et du côté de Dee; et les Grants et les Camerons mettoient au pillage les terres des Morays et des Gordons. Depuis ce temps, j'ai vu les Cravates en Pannonie, les Pandours en Transilvanie, les Cosaques sur les frontières de Pologne, des brigands et des bandits dans tous les pays de l'Europe : vous devez donc croire que je

puis me faire une idée assez distincte de ce que sont vos montagnards sans culottes.

—Le clan avec lequel l'oncle maternel des Mac-Aulay étoit en querelle, continua lord Menteith, formoit une petite troupe de bandits surnommés les enfants des brouillards parce qu'ils étoient sans toit et sans asile, et errant continuellement dans les montagnes et les vallons. C'est une race féroce et hardie qui a toutes les passions irritables et sauvages qu'on trouve chez des hommes qui n'ont jamais connu les lois répressives de la civilisation. Ils épièrent toutes les démarches du malheureux conservateur des forêts, le surprirent un soir à la chasse sans aucune suite, et le massacrèrent avec tous les raffinements de la cruauté. Lui ayant ensuite coupé la tête ils résolurent, par bravade, de la porter au château de son beau-frère. Le laird étoit absent quand ils s'y présentèrent, et son épouse effrayée, n'osant leur refuser la porte, leur fit servir des rafraîchissements.

La dame étant sortie un instant pendant qu'ils étoient à table, ils prirent la tête de son frère qu'ils avoient apportée enveloppée dans un plaid, la placèrent sur la table, lui mirent un morceau de pain, en lui disant de manger sur cette table qui avoit servi à tant de bons repas; ce fut le premier objet qu'aperçut sa malheureuse sœur

quand elle ouvrit la porte pour rentrer. Elle poussa un cri horrible, s'enfuit avec la rapidité d'une flèche et disparut au milieu des bois.

Les brigands, satisfaits de leur affreux triomphe, se retirèrent sans commettre d'autres excès, et dès que les domestiques furent revenus de leur première alarme ils cherchèrent de tous côtés leur infortunée maîtresse, mais sans réussir à la trouver. Son mari étant revenu le lendemain, fit de nouvelles recherches avec le plus grand soin, mit en campagne tous ses vassaux, et ne fut pas plus heureux. On crut généralement que, dans le premier moment de terreur et de désespoir, elle s'étoit jetée du haut des rochers dans un lac profond qui n'étoit qu'à environ un mille du château. Cette perte étoit d'autant plus déplorable qu'elle étoit alors enceinte de quelques mois; elle avoit donné le jour à Angus deux ans auparavant. Mais je vous fatigue, capitaine; vous me paroissez avoir envie de dormir.

— Nullement, répondit-il, nullement. J'entends beaucoup mieux quand j'ai les yeux fermés. C'est une habitude que j'ai prise lorsque j'étois en sentinelle.

— Et je réponds, dit tout bas lord Mentheit à Anderson, que la hallebarde du sergent faisant sa ronde les lui a fait ouvrir plus d'une fois.

Mais se trouvant probablement en humeur de raconter, le jeune comte n'en continua pas moins son histoire en adressant la parole à Anderson, sans s'inquiéter si le capitaine veilloit ou dormoit.

— Tous les chefs du pays jurèrent de tirer vengeance de ce forfait abominable. Ils prirent les armes ainsi que le frère et les parents du malheureux qui avoit été assassiné, et traitèrent, je crois, les enfants des brouillards avec autant de barbarie que ceux-ci en avoient montré. Dix-sept têtes, trophées sanglants de vengeance, se distribuèrent entre les alliés et furent attachées au-dessus de leurs portes pour servir de pâture aux corbeaux. Le reste de ce clan se dispersa, et chercha sa sûreté parmi des rochers inaccessibles dans une contrée plus éloignée.

— Demi-tour à droite, contre-marche et en place, s'écria Dalgetty. Ce que je dis, ajouta-t-il, n'est que pour vous prouver que je vous écoute. Continuez, je ne perds pas un seul mot.

— C'est l'usage en été, continua lord Menteith, de laisser les vaches paître en liberté dans les vallons, et soir et matin les filles du village s'y rendent pour les traire. Quelques mois après le funeste événement dont je viens de parler, les servantes de cette famille, s'occupant de cette besogne, aperçurent à quelque distance, sur la lisière du bois, une figure pâle et maigre qui sem-

bloit épier leurs mouvements. C'étoit une femme à demi nue dont les traits leur parurent avoir beaucoup de ressemblance avec ceux de leur maîtresse. La plupart furent saisies d'épouvante, et crurent que c'étoit son spectre qui leur apparoissoit : quelques-unes plus hardies s'avancèrent vers elle pour la voir de près ; mais dès qu'elle les vit s'approcher elle s'enfonça dans le plus épais du bois, où l'on n'osa la suivre.

Le mari, informé de cette apparition, ne douta pas que ce ne fût sa malheureuse femme, et il prit si bien ses mesures que dès le lendemain il la découvrit et s'en empara ; mais elle avoit entièrement perdu la raison. Jamais elle ne put rendre compte comment elle avoit vécu pendant quatre mois qu'avoit duré son absence. Il est probable qu'elle avoit fait sa nourriture de racines et de fruits sauvages, et peut-être du lait des vaches, dont elle pouvoit approcher pendant la nuit sans être vue de personne ; mais le vulgaire supposa qu'elle avoit été nourrie par les fées ou de toute autre manière miraculeuse.

Environ un mois après son retour chez son mari, elle donna le jour à un second fils, qui fut nommé Allan. Non-seulement cet enfant ne paroissoit avoir aucunement souffert des maux physiques que sa mère avoit eus nécessairement à supporter, mais il annonçoit une force et une

santé peu communes. Sa malheureuse mère, après ses couches, recouvra la raison en partie, mais jamais la santé et la gaîté. La vue d'Allan pouvoit seule lui procurer un sentiment de plaisir; elle ne le quittoit pas un instant, et elle lui communiqua sans doute dès sa plus tendre enfance une partie de ces idées superstitieuses dont son caractère sombre et atrabilaire le rendoit naturellement susceptible. Il avoit environ dix-sept ans quand elle mourut. Elle voulut, à ses derniers moments, avoir un entretien secret avec lui, et il y a tout lieu de croire que c'étoit pour lui recommander la vengeance contre les enfants des brouillards, injonction à laquelle il n'obéit que trop fidèlement par la suite.

Depuis ce moment, les habitudes d'Allan Mac-Aulay changèrent entièrement. Il avoit jusque-là été le compagnon fidèle de sa mère, écoutant ses rêves, lui répétant les siens, et son imagination, naturellement un peu dérangée sans doute par les circonstances qui précédèrent sa naissance, le nourrissoit de toutes les étranges et terribles superstitions des montagnards auxquelles sa mère s'étoit livrée avec passion depuis la mort de son frère. Par ce genre de vie, l'enfant avoit pris un air timide et distrait, il aimoit à rêver dans les retraites les plus profondes des bois. Il tressailloit et prenoit la fuite quand un

enfant de son âge vouloit approcher de lui. Quoique je fusse plus jeune que lui de quelques années, mon père m'ayant une fois amené ici, je me souviens qu'il rejeta fièrement toutes mes avances, et qu'il me fut impossible de l'engager à prendre part à aucun des jeux si naturels à l'enfance. Il agissoit de même avec son frère. Son père se plaignit au mien plus d'une fois du caractère sombre et atrabilaire de son fils; il sentoit que la compagnie habituelle de sa mère contribuoit à entretenir en lui ces dispositions; mais il ne pouvoit se résoudre à la priver du seul plaisir qui lui restoit, et qui sembloit avoir calmé en partie la cruelle maladie dont elle avoit été attaquée.

Mais, comme je vous le disois tout à l'heure, après la mort de sa mère, il sembla changer tout à coup. Il est vrai qu'il resta sérieux et pensif comme auparavant; il étoit distrait, souvent rêveur et silencieux, mais quelquefois aussi il recherchoit la compagnie de la jeunesse de son clan, qu'il avoit évitée jusqu'alors. Il prenoit part à tous ses exercices, et sa force extraordinaire, son adresse peu commune le rendirent bientôt supérieur même aux jeunes gens d'un âge plus avancé que le sien. Il commença sinon à se faire aimer, du moins à se faire craindre par ceux qui l'avoient méprisé jusque-là, et au lieu de regarder Allan

comme un enfant efféminé, foible d'esprit, ses compagnons se plaignirent qu'à la lutte, et dans tous les jeux qui avoient pour objet de développer la force du corps, il oublioit souvent qu'il ne s'agissoit que d'un amusement, et y apportoit une ardeur qui les faisoit dégénérer en véritables querelles.

— Mais je parle à des oreilles qui ne m'écoutent pas, dit lord Menteith en interrompant son récit, car le capitaine, par le bruit sonore de sa respiration, prouvoit sans réplique qu'il étoit dans les bras de l'oubli.

— Si vous voulez parler des oreilles de ce ronfleur, dit Anderson, elles sont en effet fermées pour tout ce que vous pourriez dire. Cependant ce lieu ne pouvant être favorable à des entretiens plus secrets, veuillez bien en faveur de Sibbald et de moi achever une histoire qui m'intéresse vivement.

— Vous saurez donc, poursuivit lord Menteith, que la force et l'activité d'Allan continuèrent à augmenter ainsi jusqu'à sa quinzième année. Son caractère devint alors tout-à-fait indépendant; il ne pouvoit souffrir aucune espèce de contrainte, et ce nouveau changement causa de nouvelles alarmes à son père. Souvent il passoit les jours et les nuits dans les bois, sous prétexte d'aller à la chasse, et cependant il n'en rapportoit pas tou-

jours du gibier. Son père en étoit d'autant plus inquiet que plusieurs enfants des brouillards avoient reparu dans les environs, et l'on n'avoit pas jugé prudent de les irriter en les attaquant de nouveau. Le risque que couroit Allan, dans ses excursions, de rencontrer ces brigands, étoit une source perpétuelle d'appréhension.

Il se préparoit cependant une crise qui ne se fit pas attendre long-temps. Un jour que j'étois au château, j'étois rentré vers le soir après avoir inutilement cherché Allan dans les bois des environs, où il s'étoit rendu avant le lever du soleil. La nuit étoit obscure et orageuse. Son père, véritablement inquiet, parloit d'envoyer à sa recherche un détachement de montagnards, quand tout à coup, tandis que nous finissions de souper, la porte s'ouvrit, et Allan entra d'un air radieux, fier et content de lui-même. Son caractère intraitable et l'égarement accidentel de son esprit avoient tant d'influence sur son père, qu'il n'osa lui donner aucune marque de mécontentement. Il se borna à lui dire que je n'avois été que quelques heures dans les bois où j'avois tué un daim superbe, et que probablement il n'en rapportoit rien, lui qui y avoit passé toute la journée.

— En êtes-vous bien sûr? lui demanda Allan d'un air de fierté. J'ai ici quelque chose qui vous prouvera le contraire.

Nous remarquâmes alors que ses mains et ses habits étoient ensanglantés; et nous attendions avec impatience le résultat de cette annonce mystérieuse, quand, ouvrant le coin de son plaid, il fit rouler sur la table la tête d'un homme encore toute sanglante et nouvellement séparée du corps, en disant: — Trouvez-moi un daim qui vaille celui-là! — A sa barbe et à ses cheveux roux un peu blanchis par l'âge et à ses traits bien connus, quoique changés par la pâleur de la mort, Angus, son père et quelques amis qui étoient présents, la reconnurent pour celle du chef des enfants des brouillards, brigand redoutable par sa force, son courage et sa férocité, qui avoit pris la part la plus active au meurtre de l'infortuné conservateur des forêts, et qui avoit eu l'adresse d'échapper au massacre de la plus grande partie de ses compagnons. Nous fûmes tous, comme vous pouvez le penser, frappés de surprise; mais Allan refusa de satisfaire notre curiosité, et ne voulut nous donner aucuns détails sur ce combat. Il nous fut pourtant facile de juger qu'il n'avoit tué son ennemi qu'après une vigoureuse résistance; car nous nous aperçûmes qu'il avoit reçu plusieurs blessures, quoique aucune ne fût dangereuse.

On prit toutes les mesures possibles pour le mettre à l'abri de la vengeance de ces bandits;

mais ni ses blessures, ni les ordres positifs de son père, ni même la fermeture de la porte de sa chambre ne purent l'empêcher d'aller chercher encore les gens dont il devoit redouter l'animosité. Tous les jours il trouvoit quelque nouveau moyen pour se soustraire à la surveillance de son père, et plus d'une fois il sortit du château, au milieu de la nuit, par la fenêtre de sa chambre. Il rapporta encore plusieurs têtes des enfants des brouillards; et les brigands, malgré leur férocité, finirent par être épouvantés de l'audace et de la haine invétérée avec laquelle Allan les cherchoit dans leurs retraites les plus cachées. Comme il avoit toujours l'avantage dans toutes les rencontres, ces hommes superstitieux finirent par en conclure qu'il possédoit un charme qui le rendoit invincible, ou que sa vie étoit protégée par quelque puissance surnaturelle. Ils disoient que ni le sabre, ni le fusil, ni le poignard ne pouvoient rien contre lui. Enfin les choses en vinrent au point que le son de sa voix ou le bruit de son cor auroit suffi pour mettre en fuite une demi-douzaine de ces bandits.

Cependant ils avoient repris le cours de leurs déprédations; ils les exerçoient principalement contre les Mac-Aulay, leurs parents et leurs amis, à qui ils faisoient tout le mal dont ils étoient capables; de sorte qu'il fallut faire contre ce clan

une nouvelle croisade, à laquelle je pris une part active. Nous nous emparâmes de tous les défilés, et, les ayant ainsi eu quelque sorte enfermés, nous les attaquâmes le fer à la main, sans faire aucun quartier: tout fut mis à feu et à sang; les vieillards, les femmes et les enfants n'échappèrent même pas à cette terrible vengeance, et cette tribu fut presque entièrement exterminée.

Une petite fille qui regardoit en souriant le glaive nu d'Allan, fut épargnée à mon instante prière. Il l'amena dans le château de son père, où elle fut élevée sous le nom d'Annette Lyle, et jamais plus charmante fée n'a dansé dans une prairie, au clair de la lune. Il se passa quelque temps avant qu'Allan pût souffrir sa vue; mais un beau jour il s'imagina, peut-être d'après ses traits, qu'elle n'étoit pas issue du sang odieux de ses ennemis, et qu'elle étoit devenue leur captive dans son enfance dans quelqu'une de leurs excursions; circonstance qui n'est pas impossible, mais qu'il croit aussi fermement que l'Évangile. Depuis ce temps il l'a prise en affection; il l'écoute avec ravissement quand elle pince de la harpe, et il est certain qu'elle a tant de talent sur cet instrument, qu'il n'existe personne dans le pays qui puisse lui disputer la palme. Dans les accès de sombre misanthropie auxquels Allan est souvent sujet, le son de la harpe d'Annette suffit

pour l'en retirer, et il ressemble en cela à l'ancien monarque célèbre parmi les Juifs. Le caractère de cette jeune fille est si aimable, il y a tant d'attraits dans son innocence et dans sa gaieté, qu'elle est regardée ici plutôt comme la sœur du maître du château que comme l'objet de sa bienfaisance. Il est certain qu'il est impossible de la voir sans prendre à elle le plus tendre intérêt, tant elle a d'ingénuité, de douceur et de vivacité.

— Prenez garde, milord, dit Anderson en souriant, de tels éloges ne sont pas sans danger. D'après le portrait que vous faites d'Allan Mac-Aulay, ce seroit un rival avec lequel on pourroit courir quelque risque.

— Bon! bon! dit lord Menteith en riant et en rougissant en même temps, l'amour est une passion dont le cœur d'Allan n'est pas susceptible; et quant à moi, ajouta-t-il d'un air plus grave, la naissance inconnue d'Annette Lyle ne me permettant jamais d'avoir sur elle des projets honorables, son innocence et sa vertu m'empêcheront toujours d'en former d'autres.

— C'est parler d'une manière digne de vous, milord. Mais j'espère que vous continuerez cette histoire intéressante.

— Elle est presque achevée : tout ce que j'ai à y ajouter c'est que la force et le courage d'Allan, son caractère énergique et absolu, l'opinion

généralement reçue que, dans ses accès d'humeur sombre, il est inspiré par des êtres surnaturels et qu'il peut prédire l'avenir, font que son clan lui accorde plus de déférence et de respect qu'à son frère même, qui, quoique plein d'honneur et de bravoure, n'a pas les qualités qu'il lui faudroit pour obtenir, dans l'esprit de ses vassaux, la supériorité sur lui.

— Un tel caractère, dit Anderson, ne peut manquer de produire beaucoup d'effet sur des hommes ignorants et superstitieux comme les montagnards. Il faut nous assurer sa bonne volonté à tout prix. Sa bravoure d'une part, sa seconde vue de l'autre....

— Paix! dit lord Menteith à demi-voix, voici notre hibou qui s'éveille.

— Ne parlez-vous pas de seconde vue, de *deuteroscopia?* dit Dalgetty. Je me souviens que le major Monro me disoit un jour que Murdoch Mackenzie, soldat de son régiment, et bon soldat, ma foi! avoit prédit que Donald Tough, son sergent, seroit tué dans une sortie au siége de Francfort, et que le major lui-même y seroit blessé, ce qui ne manqua pas d'arriver.

— J'ai souvent entendu parler de ce don de seconde vue, dit Anderson, mais j'ai toujours pensé que ceux qui s'en prétendent doués sont des fanatiques ou des imposteurs.

— Je crois qu'Allan Mac-Aulay n'est ni l'un ni l'autre, dit lord Menteith. Il a montré en bien des occasions trop de bon sens et d'adresse, comme vous en avez eu une preuve ce soir, pour pouvoir passer pour fanatique; et il a trop d'honneur et de franchise pour jamais jouer le rôle d'imposteur.

Ainsi donc vous croyez à ses inspirations surnaturelles?

— Pas du tout, répondit le jeune comte; mais je crois qu'il se persuade à lui-même que ses prédictions, qui ne sont que le résultat du jugement et de la réflexion, sont des impressions surnaturelles produites sur son esprit, de même que certains fanatiques finissent par croire que les rêves de leur imagination sont des inspirations divines. Au surplus, Anderson, je désire que cette explication vous satisfasse, car je n'en ai pas de meilleure à vous donner, et je crois qu'après une journée si fatigante il est bon que nous pensions à prendre un peu de repos.

CHAPITRE VI.

« L'avenir vient toujours précédé de son ombre. »
CAMPBELL.

LORD Menteith se leva le lendemain de très-bonne heure. Le capitaine étoit déjà debout, et il s'occupoit dans un coin de la chambre à frotter toutes les pièces de son armure avec un morceau de peau de chamois pour les rendre plus brillantes, fredonnant en même temps la vieille chanson qu'on avoit faite en l'honneur de Gustave-Adolphe :

« Entendez-vous l'airain mugir ?
« Braves soldats, prenez les armes, etc. »

Après avoir causé un instant avec Anderson, le comte s'avança vers Dalgetty. — Capitaine, lui dit-il, le moment est arrivé où il faut que nous devenions compagnons d'armes ou que nous nous séparions.

— Pas avant d'avoir déjeuné, j'espère ? dit Dalgetty.

— Je croyois que vous aviez ravitaillé la place au moins pour trois jours.

— Oh! il y a encore des magasins réservés pour le bœuf et les gâteaux d'avoine; et je ne manque jamais l'occasion de renouveler mes provisions.

— Mais songez aussi qu'un général prudent ne souffre pas qu'un corps neutre reste dans son camp plus long-temps qu'il n'est absolument nécessaire. Il faut donc que nous sachions précisément quelles sont vos intentions, après quoi vous aurez un sauf-conduit pour vous retirer honorablement en paix, ou vous serez le bien venu à rester avec nous.

— Vous avez raison, dit le capitaine, et cela étant de toute justice, je ne chercherai pas à retarder la capitulation en feignant de parlementer, comme le fit avec beaucoup d'adresse sir James Ramsay au siége d'Hannau, en l'an de grâce 1636. Je conviendrai donc franchement que si votre paye me convient autant que votre compagnie et votre provende, je suis prêt à m'enrôler sous vos drapeaux.

— Nous ne pouvons assurer qu'une paye modique quant à présent, dit lord Menteith, attendu que nous ne possédons d'autres fonds que ceux qui ont été versés dans la caisse commune par chacun de nous en proportion de ses moyens. Je n'oserois donc, capitaine, vous promettre, avec le grade de major et adjudant, plus d'un demi-dollar par jour.

— Au diable les demis et les quarts! s'écria le capitaine; je n'aime pas à faire les choses à demi. Je vous jure que je ne suis pas plus disposé au partage d'un dollar que la bonne femme du jugement de Salomon ne l'étoit à celui de son enfant.

— La comparaison n'est pas juste, capitaine; car je suis convaincu que vous aimeriez mieux partager le dollar avec votre compétiteur que de le lui abandonner tout entier. Cependant, puisque les divisions ne vous plaisent pas, je puis vous promettre que le second demi-dollar s'accumulera à votre profit, et vous sera payé à la fin de la campagne.

— Ah! encore de l'arriéré! s'écria Dalgetty. En Espagne, en Autriche, en Suède, c'est partout la même chanson : toujours des promesses, jamais d'effets. Vivent les mynheers! ils ne sont ni officiers ni soldats, mais ils paient avec une régularité!... Et cependant, milord, si je pouvois croire que mon domaine héréditaire de Drumthwacket, ce domaine qui devoit naturellement m'appartenir, fût entre les mains d'un de ces coquins du Covenant, dont on pourroit faire un traître si nos armes avoient du succès, j'ai tant d'affection pour cette propriété que je n'hésiterois pas à faire la campagne avec vous.

— Me permettez-vous de vous demander, capi-

taine, dit Sibbald, si le domaine dont vous parlez est celui qui est situé à cinq milles au sud d'Aberdeen, et qui porte le même nom ?

— Précisément.

— Eh bien ! je puis vous informer qu'il a été récemment acheté par Élie Strachan, le rebelle le plus déterminé qu'on puisse trouver dans les rangs des Têtes rondes.

— Le voleur! s'écria Dalgetty avec emportement. Comment diable a-t-il osé acheter un domaine qui étoit dans ma famille depuis plus de quatre cents ans ! *Cynthius aurem vellet*, comme nous le disions au collége d'Aberdeen, ce qui veut dire que je le traînerai par les oreilles hors de la maison de mon père. Ainsi, milord, je suis à vous, corps et âme, sabre et mousquet, jusqu'à ce que la mort nous sépare, ou jusqu'à la fin de la campagne, quoi qu'il puisse arriver.

— Et moi, dit le comte, je mets le sceau au marché en comptant un mois de paye d'avance.

— C'est plus qu'il n'étoit nécessaire, dit Dalgetty en ayant soin d'empocher l'argent. Maintenant il faut que je descende à l'écurie pour mettre en état ma selle, mes harnois et mes armes, voir si Gustave a eu son déjeuner, et l'avertir que nous venons de prendre du service.

— Vous voilà assuré de votre admirable recrue, dit lord Menteith à Anderson lorsque le

capitaine fut parti. Je crains qu'il ne nous fasse pas grand honneur.

—C'est un homme comme il nous en faut dans le moment actuel, répondit Anderson. Sans de pareilles gens nous ne pouvons réussir dans notre entreprise.

—Descendons, dit le comte, et voyons s'il nous arrive du monde, car j'entends du bruit dans le château.

Ils trouvèrent Angus et Allan dans la salle où ils avoient dîné la veille. Le premier leur fit les compliments d'usage avec cordialité, tandis que son frère, assis sur le même banc qu'il avoit occupé le soir précédent, ne faisoit attention à personne, et gardoit un sombre silence. Les domestiques du comte l'avoient suivi, et se tenoient respectueusement à l'écart.

Le vieux Donald entra presque au même instant, et s'adressant à son maître : — Vich-Alister More, lui dit-il, vient d'envoyer dire qu'il arrivera bien certainement dans la soirée.

—Avec combien de monde?

—Vingt-cinq ou trente hommes, sa suite ordinaire.

—Faites jeter de la paille fraîche dans le fournil.

Un autre domestique entra au même instant, et annonça que sir Hector Mac-Léan alloit arriver avec une suite nombreuse.

— Mettez-les dans la grande grange, dit le laird; ils seront loin de la brasserie, où nous avons placé les Mac-Donalds qui sont arrivés ce matin: ces deux clans ne s'aiment pas, et il pourroit survenir quelque querelle entre eux.

Donald revint alors, la figure considérablement allongée: — Du diable si toutes les montagnes ne sont pas en marche! dit-il: voilà Évan d'Hu de Lochiel qui sera ici dans une heure avec je ne sais combien de soldats.

— Dans la grande grange, avec les Mac-Léans, répondit le chef.

Pendant plusieurs heures on annonça ainsi successivement l'arrivée d'un grand nombre de chefs avec une suite plus ou moins nombreuse, mais dont le moindre auroit cru déroger à sa dignité s'il n'avoit été accompagné de dix à douze hommes. Chaque fois qu'on annonçoit une nouvelle troupe, Angus désignoit un endroit pour les placer. L'étable, l'écurie, le grenier à foin, les hangars reçurent ainsi tour à tour des habitants. Mais enfin l'arrivée de Mac-Dougal de Lorn, à la tête de soixante hommes, quand il ne restoit plus une seule pièce vacante dans la maison, le mit dans un grand embarras.

— Il tiendroit cent hommes de plus dans la grange, dit le vieux Donald, s'ils vouloient se coucher les uns dessous et les autres en travers; mais

ce seroient des disputes sans fin à qui seroit par-dessus, et l'on pourroit bien jouer des couteaux.

— Que signifie tout cela! s'écria Allan d'un ton brusque, en se levant tout à coup, suivant son usage. Les montagnards d'aujourd'hui ont ils le sang moins rouge, la chair plus délicate que ne l'avoient leurs pères! Défoncez un tonneau d'usquebaugh, et avec cela que la terre soit leur lit, leur plaid leurs couvertures, et le firmament leurs rideaux. Qu'il en vienne encore mille, deux mille, et ils ne manqueront pas de place.

— Allan a raison, dit Angus; et s'approchant de sir Miles Musgrave : — Mon frère, lui dit-il à l'oreille, a souvent un vrai délire, et cependant il semble quelquefois avoir plus de bon sens qu'aucun de nous. Examinez-le en ce moment.

— Oui, dit Allan en roulant de côté et d'autre des yeux égarés, autant vaut qu'ils commencent comme ils doivent finir. Plus d'un homme couchera cette nuit sur la terre, qui, lorsque le vent d'hiver soufflera, en sera couvert à son tour, et ne se plaindra plus du froid.

— Ne parlez pas ainsi, mon frère, lui dit Angus; cela ne porte pas bonheur.

— Et quel est le bonheur que vous espérez? dit Allan, dont les yeux sembloient prêts à sortir de leur orbite. Et au même instant il tomba entre

les bras d'Angus et de Donald ; saisi d'une violente convulsion. On l'assit sur un banc; et, dès qu'il revint à lui, son frère, qui savoit quelle impression ses discours faisoient toujours sur l'esprit des montagnards, lui dit : — Pour l'amour de Dieu, mon frère, ne dites rien qui puisse nous décourager !

— Est-ce moi qui vous décourage ? s'écria-t-il en se levant de nouveau. Que chacun combatte aussi courageusement que moi, et que chacun se soumette comme moi à sa destinée. Il faut que ce qui doit arriver arrive ; mais nous entendrons encore plus d'un chant de victoire avant l'heure du massacre ou de l'échafaud.

— Quel massacre ? quel échafaud ? s'écrièrent plusieurs voix ; car il existoit à peine un montagnard qui ne le regardât comme doué du don de seconde vue.

— Paix ! répondit Allan. Vous ne le saurez que trop tôt. Vos questions me fatiguent ; et, appuyant la main sur son front et le coude sur son genou, il tomba dans une profonde rêverie.

—Dites à Annette Lyle de venir avec sa harpe, dit Angus à Donald ; et vous, Messieurs, si un déjeuner de montagnards ne vous effraie point, je vous invite à me suivre.

Toute la compagnie se rendit alors avec lui dans une salle voisine, à l'exception de lord

Menteith, qui s'arrêta dans l'embrasure d'une croisée, et d'Allan, qui ne changea pas de position. Quelques instants après Annette Lyle arriva avec sa harpe, et elle ressembloit bien, suivant la description qu'en avoit faite le comte, à la plus charmante fée qui eût jamais dansé dans une prairie au clair de la lune : sa taille peu élevée lui donnoit un air d'extrême jeunesse; et, quoiqu'elle eût alors près de dix-huit ans, on auroit pu croire qu'elle n'en avoit que quatorze; sa figure, ses mains et ses pieds étoient dans une si parfaite harmonie avec sa taille légère, que Titania n'auroit pu choisir une mortelle plus digne de la représenter. Ses cheveux blonds et bouclés ajoutoient à l'éclat de son teint et à l'expression aimable et naïve de ses traits. La charmante Annette, quoique orpheline, sembloit la plus gaie et la plus heureuse des filles, et inspiroit l'intérêt le plus pur à tous ceux qui la voyoient. Il étoit impossible de trouver un être plus universellement aimé; elle étoit au milieu des habitants à demi sauvages du château, ainsi que le disoit Allan dans ses moments de verve poétique, comme un rayon de soleil sur une mer couverte de nuages; et elle communiquoit aux autres l'enjouement qui faisoit le fond de son caractère.

Annette, telle que nous venons de la décrire, entroit dans l'appartement en souriant, quand

lord Menteith en la saluant fit naître sur ses joues des roses plus vermeilles.

— Bonjour, milord, lui dit-elle en lui offrant la main; il y a long-temps qu'on ne vous avoit vu, et je crains bien que pour cette fois votre voyage n'ait pas été entrepris dans des vues pacifiques.

— Si mon arrivée est un signal de guerre, dit le comte, elle ne doit pas du moins empêcher l'harmonie de régner en ces lieux : voilà mon cousin Allan qui a besoin du secours de votre voix et de votre harpe.

— Il a bien droit à tout ce que je puis faire pour lui; et vous aussi, milord, vous avez pris intérêt à mes jours, et ma vie doit être consacrée à mes protecteurs.

En parlant ainsi, elle s'assit sur un banc à quelque distance d'Allan, et se mit à chanter une ancienne mélodie gallique dont nous allons donner à nos lecteurs une traduction faite par notre ami M. Seumdur Macpherson, et qu'ils peuvent regarder comme aussi fidèle que celles des poésies d'Ossian par l'illustre Écossais qui porte le même nom.

LA NUIT.

« Noirs oiseaux de sinistre augure,
« Cessez de troubler par vos cris
« Le seul repos que la nature
« Accorde à nos sens assoupis :

« Fuyez sur la tour féodale
« Que noircit la rouille des temps,
« De l'alouette matinale
« La voix a réjoui nos champs.

« Fuyez dans vos sombres repaires,
« Loups cruels, terreur des troupeaux;
« Déjà les timides agneaux
« En bêlant réveillent leurs mères :
« Craignez que le bras du pasteur
« Ne soit fatal à votre rage;
« Le cor sonore du chasseur
« A retenti dans le village.

« De la lune le diadème
« Déjà pâlit sur l'horizon,
« Et bientôt l'aurore elle-même
« Va montrer son premier rayon.
« Renonce à ton flambeau perfide,
« De nos marais méchant lutin,
« Toi qui du pèlerin timide
« Égarois le pas incertain.

« Dissipez-vous sombres présages,
« Spectres ennemis du sommeil;
« Fuyez, semblables aux nuages,
« Au retour brillant du soleil.
« Monstre hideux [1] dont la présence
« Accable le cœur attristé,
« Du jour reconnois l'influence
« Qui nous rend la sérénité. »

A mesure qu'Annette chantoit, Allan sembloit recouvrer sa présence d'esprit et donner plus d'attention aux objets qui l'entouroient; les plis dont son front étoit profondément sillonné s'ef-

[1] Le cauchemar.

facèrent, et tous ses traits, qui étoient comme contractés par une agonie intérieure, reprirent un calme plus naturel : il leva la tête ; et, quoique l'expression de son visage fût encore mélancolique, il n'avoit plus rien de farouche : sans être doués de beauté, ses traits étoient mâles et pleins de noblesse ; un léger espace séparoit ses sourcils noirs et épais, qui avoient été jusqu'alors rapprochés l'un de l'autre ; ses yeux n'étoient plus égarés ni étincelants, et leur regard étoit en même temps ferme et tranquille.

— Dieu soit loué! dit-il après avoir gardé le silence quelques instants, lorsque Annette eut cessé de chanter ; mon âme n'est plus obscurcie, le brouillard qui couvroit mon esprit s'est dissipé.

— Cousin Allan, dit lord Menteith en s'avançant vers lui, vous pouvez rendre grâces à Annette Lyle et au ciel de cet heureux changement.

— Mon noble cousin Menteith, lui dit Allan en lui prenant la main avec une affection respectueuse, vous connoissez depuis si long-temps mon malheureux état, que je n'ai pas besoin de vous faire mes excuses pour ne pas vous avoir exprimé plus tôt le plaisir que j'éprouve en vous voyant dans ce château.

—Nous sommes de trop vieilles connoissances, Allan, et de trop bons amis pour être sur le cérémonial. Mais vous aurez ici aujourd'hui la moi-

tié des chefs montagnards, et vous savez qu'avec eux il ne faut pas négliger l'étiquette. Que donnerez-vous à la petite Annette pour vous avoir mis en état de paroître convenablement devant Évan d'Hu, Mac-Dougal, et je ne sais combien d'autres chefs.

— Ce qu'il me donnera? dit Annette en souriant; rien de moins j'espère que le plus beau ruban qu'il pourra trouver à la foire de Doune.

— A la foire de Doune, Annette! dit Allan d'un air triste. Il y aura bien du sang de répandu d'ici à cette époque; peut-être ne la verrai-je jamais. Mais vous me rappelez ce que j'ai dessein de faire depuis long-temps.

Après avoir ainsi parlé, il sortit de l'appartement.

— A en juger par la manière dont il parle, ma chère Annette, dit lord Menteith, je crois qu'il ne faut pas vous éloigner, et que vous ferez bien de voir si votre harpe est d'accord.

—J'espère que nous n'en aurons pas besoin, répondit Annette d'un ton qui annonçoit qu'elle n'étoit pas sans inquiétude. L'accès dont il sort a été fort long, et il n'est pas à croire qu'il se renouvelle si promptement. Qu'il est triste de voir un homme naturellement aimant et généreux attaqué d'une maladie si cruelle!

Elle parloit ainsi à voix basse, de crainte

qu'Allan ne revînt tout à coup et ne l'entendît. Lord Menteith s'étoit approché d'elle, et s'étoit penché pour mieux l'écouter. Il étoit encore dans cette situation quand Allan parut à la porte. Annette et le comte eurent l'air interdit, reculèrent involontairement de quelques pas, comme s'ils eussent craint de lui donner à penser qu'ils étoient en conférence secrète. Allan s'aperçut de leur trouble, il s'arrêta tout à coup : ses sourcils se froncèrent, ses yeux roulèrent dans leur orbite; mais ce paroxisme ne dura qu'un instant : il passa la main sur son front comme pour en effacer toute trace d'émotion, et s'approcha d'Annette, tenant en main un petit coffre en bois de chêne, dont le dessus étoit un ouvrage de marqueterie très-bien travaillé.

— Cousin Menteith, dit-il au comte, je vous prends à témoin que je donne à Annette Lyle cette cassette et tout ce qu'elle contient : ce sont quelques ornements qui appartenoient à ma pauvre mère, de peu de valeur, comme vous pouvez le croire; l'épouse d'un chef montagnard a bien rarement des joyaux précieux.

— Mais ces bijoux, dit Annette en repoussant la cassette avec douceur et timidité, appartiennent à la famille Allan; je ne puis ni ne dois...

— Ils n'appartiennent qu'à moi, Annette, dit-il

avec fierté en l'interrompant : c'est un don que ma malheureuse mère m'a fait sur son lit de mort. C'est tout ce qui m'appartient au monde avec mon plaid et ma claymore : prenez-les donc ; ils n'ont aucune valeur pour moi, conservez-les pour l'amour de moi, si le sort de la guerre ne me permet pas de vous revoir.

A ces mots il ouvrit la boîte, et la présenta de nouveau à Annette. — Si ces bijoux ont quelque valeur, lui dit-il, ils pourront vous être utiles quand ce château aura été détruit par le fer et le feu, et que vous vous trouverez sans asile ; mais conservez une bague en souvenir d'Allan, qui a fait, pour mériter votre affection, sinon tout ce qu'il auroit voulu, au moins tout ce qui lui a été possible.

— Je n'accepterai de vous qu'une bague, Allan, dit Annette en s'efforçant en vain de retenir ses larmes, je n'en accepterai qu'une seule, comme une marque de votre amitié pour moi. Ne me pressez pas davantage de recevoir un présent d'une telle valeur : je n'y puis consentir, Allan ; en vérité je ne le puis...

— Eh bien, faites donc votre choix : votre délicatesse est peut-être bien placée ; le reste prendra une forme sous laquelle il pourra vous devenir utile.

— Ne pensez pas à cela, dit Annette en choi-

sissant dans la boîte la bague qui lui parut la moins précieuse : gardez ces bijoux pour votre épouse, pour celle de votre frère. Mais, juste Ciel! s'écria-t-elle en s'interrompant, quelle bague ai-je donc choisie!

Allan se hâta de la regarder, une sombre appréhension peinte dans ses yeux : c'étoit une bague portant une petite plaque en émail représentant une tête de mort placée sur deux poignards croisés. Dès qu'il l'eut aperçue, il poussa un gémissement si profond qu'Annette épouvantée laissa tomber la bague, qui roula sur le plancher : Menteith la lui rendit.

— Je prends Dieu à témoin, milord, s'écria Allan, que c'est votre main, et non pas la mienne, qui lui a rendu ce don de mauvais augure. C'est la bague de deuil que portoit ma mère en mémoire de son frère assassiné.

— Je ne crains pas les augures, dit Annette un sourire sur les lèvres, tandis que ses yeux étoient baignés de larmes. Rien de ce qu'elle tient de ses protecteurs (c'étoit ainsi qu'elle nommoit toujours Allan et lord Menteith) ne peut porter malheur à la pauvre orpheline.

Mettant la bague à son doigt en finissant ces paroles, elle prit sa harpe, et chanta sur un air gai les deux couplets suivants d'une chanson qui étoit à la mode à la cour de Charles, et qui nous

est parvenue avec d'autres monuments du goût hyperbolique de cette époque.

« Bien fou qui consultera
« Les astres de l'empyrée :
« Le vrai sage ne lira
« Que dans les yeux de Nérée.

« Ah ! souffrons que l'avenir
« Reste couvert d'un nuage ;
« Car ce seroit pour souffrir
« Qu'on en sauroit davantage. »

— Elle a raison, Allan, dit lord Menteith; et ces couplets valent mieux que tout ce que nous pourrions gagner à la connoissance des choses futures.

— Elle a tort, milord, dit Allan d'un air sombre, elle le reconnoîtra; mais vous, qui traitez avec tant de légèreté les avis que je vous ai donnés plusieurs fois, vous ne vivrez peut-être pas assez pour en être témoin. Ne riez pas d'un air si dédaigneux, ajouta-t-il, ou plutôt riez aussi fort et aussi long-temps que vous le pourrez, car l'instant où vous ne pourrez plus rire n'est pas éloigné.

— Je m'inquiète peu de vos visions, Allan. Quelque courte que puisse être ma carrière, l'œil d'un montagnard, malgré sa seconde vue, ne peut en apercevoir la fin.

— Pour l'amour du Ciel, dit Annette, ne le

contrariez pas; vous connoissez sa situation, vous savez qu'il ne peut endurer...

— Ne craignez rien, Annette, dit Allan, mon esprit est calme et tranquille. Quant à vous, cousin Menteith, mon amitié vous a cherché partout dans l'avenir. J'ai vu des champs de bataille jonchés de cadavres en aussi grand nombre que les grolles qui couvrent ces vieux arbres. — Il montroit du doigt un bouquet d'arbres qui servoit de repaire à une foule de ces corbeaux qu'on appelle aussi freux. — Je vous y ai cherché, répéta-t-il, mais je ne vous ai pas trouvé. J'ai vu des foules de captifs blessés, désarmés, sans défense, entraînés dans des cachots et dans des citadelles; vous n'étiez point parmi eux. J'ai vu des tribunaux iniques condamner à être fusillés des hommes qu'ils nommoient des rebelles, j'ai vu partir les éclairs qui lançoient contre eux le feu de la mort; mais vous n'étiez point encore là. J'en ai vu d'autres conduits sur des échafauds, j'ai vu la hache sanglante faire tomber successivement leur tête; mais je n'ai pas reconnu la vôtre.

— C'est donc le gibet qui m'est réservé, dit lord Menteith : j'aurois désiré qu'on m'épargnât la corde pour l'honneur de mon nom et de ma famille.

Il prononça ces mots d'un ton de plaisanterie,

mais non sans désirer involontairement de recevoir une réponse : car le désir de connoître l'avenir exerce souvent quelque influence même sur l'esprit de ceux qui n'admettent pas la possibilité de semblables prédictions.

— Le genre de votre mort, milord, ne sera une tache ni pour votre nom ni pour votre famille. J'ai vu, à trois fois différentes, un montagnard vous plonger son poignard dans le sein.

— Je voudrois bien que vous m'en fissiez le portrait, je lui épargnerois la peine d'accomplir votre prophétie, si son plaid n'est pas à l'épreuve du sabre ou de la balle.

— Vous ne feriez peut-être qu'avancer votre destin ; au surplus je ne puis vous donner les détails que vous désirez, car dans aucune de ces visions il n'a eu le visage tourné vers moi.

— Soit ! laissons donc cette affaire dans l'incertitude où votre augure la place ; cela ne m'empêchera pas de dîner gaiement aujourd'hui au milieu des montagnards armés de poignards.

— Cela peut être ; il peut se faire aussi que vous ayez raison de jouir des moments qui vous restent, tandis qu'ils sont empoisonnés pour moi par de funestes présages. Mais, je vous le répète, ajouta-t-il en mettant la main sur son poignard, voilà l'instrument qui doit vous donner la mort.

— En attendant, dit lord Menteith, vous avez flétri toutes les roses des joues de notre pauvre Annette. Changeons donc de discours, mon cher Allan, ou plutôt occupons-nous d'affaires que nous entendons tous deux également bien, et allons voir où en sont nos préparatifs de guerre.

Ils allèrent rejoindre Angus, avec lequel ils trouvèrent plusieurs chefs montagnards, les deux Anglais et le capitaine Dalgetty; dans la discussion qui eut lieu sur les mesures militaires qu'il convenoit de prendre, Allan montra une force d'esprit, une clarté de raisonnement, une précision de pensée qui le plaçoient dans un jour tout différent de celui sous lequel on l'a vu figurer jusqu'ici.

CHAPITRE VII.

« Le signal des combats vient de se faire entendre ;
« Les chefs sont assemblés, Morsy, Ranald, Albin,
« Tous en habit guerrier, le claymore à la main. »
Par Campbell Lochiel.

Quiconque auroit passé cette matinée au château de Darnlinvarach y auroit vu une assemblée de chefs aussi affairés que pleins de bravoure.

Les différents chefs, arrivant tour à tour avec leur suite, qui, quoique plus ou moins nombreuse, n'étoit pourtant guère que le cortége qui les accompagnoit ordinairement dans les occasions d'apparat, et qui formoit leur garde du corps, saluèrent le laird du château et se saluèrent les uns les autres avec une affection cordiale ou avec une réserve hautaine, conformément aux relations d'amitié qui existoient entre leurs clans respectifs, ou aux querelles qu'ils avoient pu avoir les uns avec les autres. Chaque chef, quelque mince que fût son importance, sembloit disposé à exiger des autres la déférence due à un prince souverain indépendant, tandis que les plus puissants étoient forcés par la politique d'accorder quelque chose aux prétentions des autres, afin

d'en rallier sous leur étendard le plus grand nombre possible en cas de besoin. Cette assemblée de chefs ressembloit assez à ces anciennes diètes de l'empire germanique, où le moindre *frey-graf* qui possédoit un castel perché sur un rocher stérile, entouré de quelques centaines d'acres de terre, prétendoit au rang et aux honneurs de prince souverain, et au droit de siéger parmi les dignitaires de l'empire.

La suite de chaque chef avoit été logée aussi bien que les circonstances et les localités le permettoient; mais chacun d'eux avoit conservé son page qui le suivoit comme son ombre, prêt à exécuter tous les ordres qui pourroient lui être donnés.

L'extérieur du château offroit une scène singulière. Les montagnards, venus d'îles, de vallées et de montagnes différentes, se regardoient d'une certaine distance avec un air de curiosité, de jalousie inquiète ou de malveillance décidée. Mais la classe la plus étourdissante de cette assemblée, au moins pour une oreille qui n'y étoit pas habituée, c'étoit celle des joueurs de cornemuse qui faisoient assaut de talents. Ces ménestrels guerriers, dont chacun avoit la plus haute opinion de la supériorité de sa tribu et de l'importance de sa profession, jouèrent d'abord leurs différents pibrocs chacun à la tête de leur clan. Enfin, de

même que des coqs, animés de l'ardeur des combats, sont attirés l'un vers l'autre quand ils s'entendent chanter, nos musiciens, secouant leurs plaids et leurs tartans comme ces oiseaux hérissent leurs plumes, commencèrent à s'approcher les uns des autres de manière à donner à leurs confrères un échantillon de leur savoir-faire. S'avançant toujours de plus en plus, et semblant se défier mutuellement, chacun jouoit de toutes ses forces son air favori sur son instrument, d'où il résultoit un tel charivari, que si un musicien italien eût été enterré à dix milles de distance, il seroit ressuscité d'entre les morts pour fuir le bruit de cette musique barbare.

Cependant les chefs s'étoient assemblés dans la grande salle du château. Parmi eux se trouvoient les personnages les plus importants du pays des montagnards, attirés quelques-uns par leur zèle pour la cause royale, le plus grand nombre par leur haine contre le marquis d'Argyle, qui, depuis l'influence qu'il avoit obtenue dans l'état, vouloit exercer une sorte de suprématie sur les chefs ses voisins. Ce politique, doué de grands talents et jouissant d'une puissance considérable, avoit aussi des défauts qui le rendoient odieux aux autres chefs montagnards. La dévotion dont il faisoit profession étoit d'un caractère sombre et fanatique; son ambition paroissoit insatiable, et les

chefs inférieurs l'accusoient de n'être ni généreux ni libéral. Il faut ajouter à cela que, quoique montagnard et issu d'une famille où la valeur étoit héréditaire et où elle s'est conservée depuis ce temps, Gillepsie Grumach (nom qu'il portoit dans son pays, où les titres sont inconnus) étoit soupçonné d'être plus habile politique que vaillant guerrier. Lui et son clan étoient surtout l'objet de la haine des Mac-Donalds et des Mac-Leans, les deux tribus les plus puissantes après la sienne, qui, quoique divisées par d'anciennes querelles, étoient réunies par leur aversion contre les Campbell, autrement nommés les enfants de Diarmid.

Les chefs réunis en congrès restèrent quelque temps en silence, attendant que quelqu'un expliquât les motifs de l'assemblée. Enfin, personne ne prenant la parole, un des plus distingués d'entre eux ouvrit la diète en disant : — Nous avons été convoqués ici, M'Aulay, pour délibérer sur les affaires du roi et sur celles de l'état; nous désirions savoir qui va nous expliquer l'objet de nos délibérations.

Les talents oratoires n'étant pas le côté le plus brillant d'Angus M'Aulay, il pria lord Menteith de répondre, et le jeune comte y ayant consenti, s'expliqua avec autant de dignité que de modestie.

— J'aurois désiré, Messieurs, dit-il, que ce que

j'ai à vous dire vous fût adressé par une personne plus connue dans vos cantons et y jouissant d'une réputation solidement établie. Mais puisque je me trouve chargé de porter la parole, j'ai à annoncer aux chefs assemblés que ceux qui désirent secouer le joug déshonorant dont le fanatisme s'efforce de charger leurs têtes, n'ont pas un instant à perdre. Les presbytériens, ou Têtes rondes, réunis autour de leur Covenant, après avoir fait deux fois la guerre à leur souverain et en avoir extorqué toutes les concessions raisonnables ou injustes qu'il leur a plu d'exiger, après avoir vu leurs chefs comblés de faveurs et de dignités, après avoir publiquement déclaré, lorsque le roi ayant fait un voyage en Écosse étoit sur le point de repartir pour l'Angleterre, qu'il s'en retournoit *roi satisfait d'un peuple satisfait;* sans aucun motif de plaintes, sans autre prétexte que des doutes et des soupçons déshonorants pour le roi, et qui n'ont pas en eux-mêmes le moindre fondement, ont envoyé en Angleterre une armée nombreuse au secours de ses sujets rebelles, querelle qui est aussi étrangère à l'Écosse que les guerres d'Allemagne. Il est heureux pourtant que l'ardeur avec laquelle on s'est porté à cet acte de trahison ait aveuglé les chefs, qui ont usurpé le gouvernement de notre patrie, sur les dangers auxquels elle les exposoit. L'armée qu'ils ont envoyée en

Angleterre, sous les ordres du vieux comte de Leven, est composée de ces vieilles troupes levées dans les deux dernières guerres et qui faisoient la force de l'armée écossaise...

Le capitaine Dalgetty, se levant en ce moment, alloit l'interrompre pour dire qu'il étoit à sa connoissance personnelle qu'un grand nombre de vétérans, formés dans les guerres d'Allemagne, se trouvoient dans l'armée de Leven. Mais Allan, qui se trouvoit près de lui, le tirant rudement par le bras, le força à se rasseoir, et se mettant le doigt sur les lèvres, lui fit entendre, non sans quelque difficulté, qu'il devoit garder le silence. Le capitaine jeta sur lui un regard de mépris et d'indignation, qui ne troubla nullement la gravité du montagnard, et lord Menteith continua en ces termes :

— L'instant est donc favorable. Les bons et loyaux Écossais peuvent prouver maintenant que les reproches qu'on a eus à faire récemment à leur patrie ne tombent que sur un petit nombre de séditieux et d'hommes turbulents, dont l'ambition et l'égoïsme ont voulu profiter du fanatisme qui, de la chaire de cinq cents énergumènes, s'est répandu comme un torrent sur l'Écosse. J'ai reçu des lettres du marquis de Huntly dans le nord, et je les montrerai séparément à chacun de vous. Ce noble seigneur, aussi

loyal que puissant, est déterminé à faire usage de tous ses moyens pour faire triompher la cause royale, et le comte de Seaforth est prêt à se ranger sous les mêmes étendards. J'ai des nouvelles semblables du comte d'Airly et des O'Gilvies du comté d'Angus, et je ne doute pas qu'ils ne montent bientôt à cheval avec les Hay, les Leith, les Burnets et d'autres gentilshommes loyaux qui formeront un corps plus que suffisant pour tenir en respect les Têtes rondes du Nord, à qui ils ont déjà donné des preuves de leur valeur en les mettant en déroute dans la fameuse rencontre connue sous le nom de trot de Turiff. Au sud du Forth et du Tay, le roi compte un grand nombre d'amis qui, mécontents des taxes et des serments qu'on leur impose, et des levées qu'on en exige, n'attendent qu'un signal pour réprimer avec les armes à la main la tyrannie du parlement et l'insolence inquisitoriale des ministres presbytériens. Douglas, Traquair, Roxburgh, Hume, tous dévoués à la cause royale, contre-balanceront dans le sud le crédit des partisans du Covenant, et deux hommes distingués par leur rang et leur naissance, présents en cette assemblée, et venus tout exprès du nord de l'Angleterre, vous répondront du zèle des comtés de Cumberland, de Westmoreland, et de Northumberland. Que peuvent opposer les Têtes rondes aux efforts de tant

de gentilshommes aussi vaillants que généreux? de misérables recrues, quelques ouvriers, quelques paysans. Parmi les chefs montagnards, quels sont ceux qui embrasseront la cause des presbytériens? On ne m'en citera qu'un seul, aussi connu qu'il est odieux. Mais peut-il exister un homme qui, en jetant les yeux autour de cette salle, et en reconnoissant la puissance, la bravoure et la loyauté des chefs qui y sont assemblés, puisse douter un instant que les forces dont peut disposer Gillepsie Grumach ne soient promptement anéanties? Je dois vous dire aussi qu'on s'est assuré de l'argent et des munitions nécessaires pour l'armée qu'il s'agit de former, et que des officiers du premier mérite, ayant acquis dans les guerres étrangères une expérience consommée, et dont l'un est en ce moment devant vos yeux, se sont chargés de discipliner les nouvelles recrues qu'il pourra être nécessaire de lever.

Ici Dalgetty se redressa et tourna les yeux tout autour de la salle, semblant dire par son attitude et ses regards : Voyez, Messieurs, le voici!

—Un corps de troupes auxiliaires d'Irlande, continua lord Menteith, envoyé d'Ulster par le comte d'Antrim, a effectué son débarquement, et s'est emparé du château de Mingarry avec le secours du clan de Mac-Ronald; en dépit de tous

les efforts d'Argyle, ce corps est en ce moment en marche pour se rendre à Darnlinvarach. Il ne me reste plus, Messieurs, qu'à engager les nobles chefs qui m'entendent à oublier toutes les considérations secondaires, à réunir leurs efforts pour la cause commune, à donner dans leurs clans respectifs le signal des combats, et à rassembler toutes leurs forces avec une célérité qui ne laisse à nos ennemis ni les moyens de faire des préparatifs contre nous, ni le temps de revenir de la terreur que leur inspirera le premier son de la cornemuse guerrière. Quant à moi, quoique ni ma puissance ni mes richesses ne me mettent au premier rang de la noblesse d'Écosse, je sens ce que je dois à la dignité d'une ancienne et honorable maison, et je dévoue ma vie et ma fortune au succès de la cause que j'embrasse. Que chacun en fasse autant, et nous mériterons les remercîments de notre roi et la reconnoissance de la postérité.

Les applaudissements réitérés qui suivirent ce discours prouvèrent au comte que l'opinion générale étoit d'accord avec la sienne. Cependant aucun chef ne prenoit la parole, et ils se regardoient les uns les autres, comme s'il fût resté quelque point important à régler. Chacun d'eux causoit à voix basse avec ses voisins : enfin un d'entre eux, respectable par ses cheveux blancs,

quoiqu'il ne fût qu'un chef de second rang, se leva, et répondit en ces termes à lord Menteith :

— Thane de Menteith, dit-il, vous avez bien parlé; il n'est aucun d'entre nous dans le cœur duquel les mêmes sentiments ne brûlent comme une flamme inextinguible. Mais ce n'est pas la force seule qui gagne les batailles : la tête du général enfante la victoire aussi bien que le bras du soldat. Qui donc levera la bannière autour de laquelle vous nous invitez à nous rallier? Croit-on que nous risquerons la vie de nos enfants, que nous hasarderons la fleur de nos concitoyens, sans savoir sous les ordres de qui ils combattront? Ce seroit conduire à la boucherie ceux que les lois divines et humaines nous ordonnent de protéger. Où est la commission du roi en vertu de laquelle ses fidèles sujets sont appelés aux armes? Quelque simples et quelque grossiers qu'on nous suppose, nous connoissons des lois de la guerre comme celles de notre pays, et nous ne nous porterons à aucune démarche qui puisse troubler la paix générale, sans les ordres exprès du roi, et sans avoir un chef qui soit digne de nous commander.

— Et où trouveriez-vous ce chef, s'écria un autre montagnard, si ce n'est le représentant des Lords des îles, dont la famille a toujours joui du

droit de commander tous nos clans réunis? et quel est celui qui a droit à ce titre, si ce n'est Vich-Alister More?

— Je conviens, dit un autre chef avec véhémence, que le représentant des lords des îles auroit droit de nous commander; mais je nie que Vich-Alister More soit ce représentant. S'il prétend à être regardé comme tel, qu'il me prouve d'abord que son sang est plus rouge que le mien.

— C'est une chose bien facile, répondit Vich-Alister More, en portant la main sur sa claymore.

— Lord Menteith se précipita entre eux, et les conjura de ne pas oublier que les intérêts de l'Écosse, la liberté de leur pays, la cause de leur roi devoient passer avant toutes les querelles sur leur rang et leur noblesse respective. Plusieurs chefs, qui ne se soucioient d'être sous les ordres d'aucun des deux concurrents, joignirent leurs efforts aux siens; mais personne ne s'expliqua avec plus d'énergie que le célèbre Évan d'Hu.

— J'arrive des bords de mes lacs, dit-il, comme le torrent qui descend des montagnes. Il ne remonte pas vers sa source, et je ne prétends point faire un pas rétrograde. Ce n'est point en nous occupant de nos propres prétentions que nous servirons notre patrie et notre roi. Ma voix sera pour le général que le roi aura nommé, et qui possédera sans doute les qualités nécessaires

pour être digne de commander à des hommes comme nous. Il faut qu'il soit d'une haute naissance, ou nous nous dégraderions en servant sous ses ordres; il doit être sage et expérimenté, ou la sûreté de nos concitoyens seroit en danger; il faut qu'il soit le plus brave des braves pour que nous lui soyons attachés, et qu'il joigne la fermeté à la prudence pour maintenir l'union parmi nous. Menteith, pouvez-vous nous dire où nous trouverons un pareil général?

— Il ne faut pas l'aller chercher bien loin, s'écria Allan Mac-Aulay; il est devant vos yeux, le voici, ajouta-t-il en frappant sur l'épaule d'Anderson, qui étoit debout derrière lord Menteith.

La surprise de l'assemblée se manifesta par un profond silence; tous les yeux se tournèrent sur Anderson, et celui-ci, jetant un grand manteau qui couvroit sa figure en partie, et s'avançant au premier rang, dit : — Messieurs, je n'avois pas le projet d'être long-temps spectateur silencieux de cette scène intéressante; mais mon bouillant ami m'oblige de me faire connoître un peu plus tôt que je n'en avois l'intention. Ce que je pourrai faire pour le service du roi prouvera si je mérite l'honneur qui m'est accordé par cette commission. C'est un ordre revêtu du grand sceau de l'État, chargeant James Graham, comte de

Montrose, de prendre, le commandement des forces qui doivent s'assembler en Écosse pour le service de sa majesté.

Les applaudissements unanimes et prolongés retentirent à l'instant dans toute l'assemblée. Dans le fait, le comte de Montrose étoit peut-être le seul homme auquel ces fiers montagnards auroient consenti à obéir. Sa haine héréditaire et invétérée contre le marquis d'Argyle les assuroit qu'il conduiroit la guerre contre lui avec énergie, et sa valeur éprouvée leur faisoit concevoir les plus flatteuses espérances de succès.

—

CHAPITRE VIII.

« Votre plan est le meilleur de tous les plans. Nos amis « sont braves et fidèles. Un bon plan, de bons amis, et de « grandes espérances; un excellent plan, d'excellents amis. »
Henry IV, part. I. SHAKSPEARE.

APRÈS avoir donné quelques moments à une joie bruyante, on demanda le silence pour entendre la lecture de la commission royale; et tous les chefs, qui avoient jusque-là gardé leurs bonnets surmontés de panaches, probablement parce qu'aucun ne vouloit être le premier à ôter le sien, se découvrirent la tête simultanément par respect pour les ordres du roi. La commission étoit conçue dans les termes les plus honorables: elle autorisoit James Graham, comte de Montrose, à appeler aux armes les sujets du roi en Écosse, pour éteindre le feu de la rébellion que des traîtres et des séditieux y avoient allumé, ayant par-là rompu la pacification conclue entre les deux royaumes, et encouru la forfaiture. Elle enjoignoit à toutes les autorités d'obéir à Montrose et de l'aider dans son entreprise; elle lui donnoit le droit de faire des proclamations, de rendre des ordonnances, de récompenser, de punir, de faire grâce, de destituer, et de nommer les gouverneurs

et les commandants. Enfin elle lui conféroit les pouvoirs les plus étendus qu'un monarque ait jamais pu confier à un de ses sujets.

Dès que cette lecture fut terminée, de nouvelles acclamations annoncèrent l'approbation unanime des chefs et leur entière soumission aux volontés du roi. Après avoir reçu ces honorables témoignages de satisfaction générale. Montrose s'adressa tour à tour à chacun des chefs. Il connoissoit déjà personnellement les principaux d'entre eux; mais il ne négligea pas même de parler à ceux qui n'avoient qu'une importance secondaire, et par la connoissance qu'il leur montra de l'histoire, des intérêts et de la situation de leurs clans, il gagna leur bienveillance, et prouva qu'il s'étoit préparé depuis long-temps à remplir le poste qu'il occupoit alors, en étudiant le caractère et les mœurs de ces montagnards.

Tandis qu'il s'occupoit de ces actes de courtoisie, ses traits expressifs et la dignité de son maintien offroient un contraste frappant avec l'humble costume dont il étoit revêtu. Montrose avoit ce genre de physionomie où le spectateur ne voit rien d'extraordinaire à la première vue, mais qui fait naître un intérêt de plus en plus vif à mesure qu'on l'envisage. Il n'étoit guère que de moyenne taille; mais tous ses membres étoient bien proportionnés, pleins de vigueur, et capa-

bles d'endurer la fatigue. Il avoit une constitution de fer, et il en avoit eu besoin dans ses campagnes, dans lesquelles il s'étoit soumis à tous les devoirs du simple soldat. Tous les exercices militaires lui étoient familiers; il n'étoit pas moins habile dans les arts de la paix, et il possédoit cette aisance qui, lorsqu'on l'a une fois acquise, se fait remarquer dans toutes les situations de la vie. Ses longs cheveux bruns, séparés sur le sommet de sa tête, suivant l'usage des nobles royalistes, tomboient sur chaque épaule en nombreuses boucles dont l'une, descendant à deux ou trois pouces plus bas que les autres, prouvoit qu'il avoit adopté cette mode, contre laquelle il avoit plu à un ministre puritain, M. Prynne, d'écrire un volumineux traité, intitulé: *le Péché des Boucles*.

Ses traits étoient de nature à intéresser plutôt par le caractère de l'homme qui en étoit revêtu que par leur régularité; mais un nez aquilin, un œil vif et bien fendu, un teint animé compensoient les défauts qu'on pouvoit remarquer dans quelques autres parties de sa figure; de manière que l'impression qu'il produisoit étoit généralement en sa faveur. Mais ceux qui le voyoient quand son âme tout entière passoit dans ses yeux pleins d'énergie et du feu du génie, ceux qui l'entendoient parler avec l'autorité du talent, avec l'éloquence de la nature, prenoient une opi-

nion même de son extérieur beaucoup plus favorable que nous ne serions tentés de le croire à en juger seulement par les portraits qui lui survivent. Tel fut du moins l'effet qu'il produisit sur tous les chefs montagnards, qui, comme tous les hommes à demi civilisés, n'attachoient pas peu d'importance aux avantages extérieurs.

Dans la conversation qui suivit, Montrose raconta les risques qu'il avoit déjà courus pour l'entreprise qu'il s'agissoit d'exécuter. Il avoit d'abord espéré entrer en Écosse à la tête d'un corps de royalistes qui s'étoient rassemblés dans le nord de l'Angleterre par obéissance pour les ordres du marquis de Newcastle; mais jamais les Anglais n'avoient voulu passer les frontières, et cette petite armée s'étoit débandée. Le délai qu'avoit éprouvé ensuite le débarquement du corps irlandais du comte d'Antrim avoit causé de nouveaux obstacles; et divers plans qu'il avoit conçus ayant successivement échoué, il avoit été obligé de se déguiser pour traverser les basses terres, et avoit été aidé dans ce dessein par son ami et son parent le comte de Menteith. Comment Allan Mac-Aulay l'avoit-il reconnu? C'étoit, dit-il, ce qu'il ne pouvoit expliquer. Ceux qui attribuoient à Allan le don de seconde vue sourirent d'un air mystérieux; mais Allan se contenta de faire observer qu'il n'étoit pas étonnant que le comte de

Montrose fût connu de milliers de personnes qu'il ne connoissoit pas.

— Sur l'honneur d'un cavalier, milord, dit Dalgetty, trouvant enfin l'occasion de prendre part à la conversation, je suis fier et heureux de pouvoir tirer le sabre sous les ordres de votre seigneurie. Je bannis de mon cœur toute animosité, tout fiel, toute rancune contre Allan Mac-Aulay ; je lui pardonne de m'avoir jeté hier au bas bout de la table. Certes il a si bien parlé aujourd'hui, il a tellement prouvé qu'il est en pleine et entière possession de sa raison que j'avois résolu de ne pas lui accorder les priviléges qui ne sont dus qu'à la folie ; mais puisqu'il ne vouloit me déplacer que par honneur pour le comte de Montrose, pour mon futur général en chef, je reconnois en face de tous que cette préférence étoit juste, et je salue Allan de tout mon cœur en homme qui veut être son *buen camarado.*

Après avoir fait ce discours, qui ne fut guère ni écouté ni entendu, il saisit la main d'Allan sans ôter son gantelet, et la pressa fortement; et celui-ci, pour ne pas être en reste de politesse, lui serra la sienne, comme si c'eût été dans la tenaille d'un serrurier, avec une telle force, que le fer du gantelet s'en trouva bossué.

Le capitaine Dalgetty aurait probablement regardé comme un nouvel affront ce signe équi-

voque d'amitié, si, tandis qu'il souffloit en secouant la main, son attention n'eût été détournée par la voix de Montrose qui l'appeloit.

— Capitaine Dalgetty, c'est-à-dire major Dalgetty, j'apprends à l'instant que les Irlandais, qui doivent recevoir des leçons de votre expérience, ne sont en ce moment qu'à quelques lieues d'ici.

— Les chasseurs que j'ai envoyés dans les bois, dit Angus, pour en rapporter de la venaison pour l'honorable compagnie, ont appris qu'on avoit vu en marche une troupe nombreuse d'étrangers qui ne parlent ni notre langue ni celle de l'Écosse. Ils sont armés et conduits, dit-on, par Alaster Mac-Donald, communément nommé le jeune Colkitto.

— Ce sont certainement nos gens, dit Montrose; il faut nous hâter de leur envoyer des messagers pour leur servir de guides, et leur fournir ce dont ils peuvent avoir besoin.

— Ce dernier point ne sera pas le plus facile, dit Angus; car, à ce qu'on m'assure, à l'exception d'un petit nombre de mousquets et de quelques munitions, ils sont dépourvus de tout ce qui est nécessaire à une armée; ils n'ont ni argent ni souliers, et sont à moitié nus.

— C'est ce qu'il étoit inutile de proclamer si hautement, dit Montrose; au surplus les puritains de Glascow nous fourniront d'excellent

drap quand nous ferons une descente dans les basses terres, et si les ministres puritains ont pu réussir à persuader aux vieilles femmes des bourgs d'Écosse de donner leurs toiles pour faire des tentes pour leurs soldats, j'espère que mes talents oratoires pourront les déterminer à renouveler ce don patriotique, et décider leurs coquins de maris à nous ouvrir leurs bourses.

— A l'égard des armes, dit le major Dalgetty, comme nous l'appellerons dorénavant, si votre seigneurie permet à un vieux soldat d'exprimer sa façon de penser, il suffit qu'un tiers des soldats porte le mousquet : mon arme favorite pour les autres seroit la pique, arme excellente, soit pour soutenir une charge de cavalerie, soit pour enfoncer un bataillon d'infanterie. Tout ouvrier serrurier est en état de fabriquer cent têtes de piques par jour, et il ne manque pas de bois pour faire des manches. Je garantis qu'un bon bataillon de piquiers, formés à la manière du lion du Nord, de l'immortel Gustave, battroit la fameuse phalange macédonienne, dont j'ai lu les exploits quand j'étois au collége de Mareschal à Aberdeen. De plus, je suis en état de vous démontrer...

La dissertation du major sur la tactique fut interrompue en ce moment par Allan Mac-Aulay, qui, étant sorti un instant, rentra en s'écriant :

— Silence, place pour un hôte dont la présence n'étoit ni attendue ni désirée.

A peine avoit-il prononcé ces paroles, que la porte de l'appartement se rouvrit, et l'on y vit entrer un homme à cheveux gris, de grande taille, d'un maintien imposant, et dont l'air plein de dignité, avec un mélange de hauteur, annonçoit l'habitude du commandement. Il jeta sur les chefs assemblés un regard sévère et presque menaçant. Les principaux d'entre eux le lui rendirent par un coup d'œil d'indifférence méprisante; mais il étoit facile de voir que quelques chefs inférieurs, surtout ceux dont les possessions étoient voisines des domaines du marquis d'Argyle, auroient voulu être partout ailleurs dans ce moment.

— A qui de vous, Messieurs, dois-je m'adresser comme au chef reconnu par cette assemblée? Peut-être, au surplus, ajouta-t-il d'un air qui touchoit à la dérision, n'êtes-vous pas encore d'accord sur le choix de celui qui doit remplir un poste qui sera sans doute aussi honorable que dangereux.

— Adressez-vous à moi, sir Duncan-Campbell, dit Montrose en s'avançant vers lui.

— A vous! répondit sir Duncan-Campbell d'un air de mépris.

— A moi, répéta Montrose; au comte de Montrose, si vous l'avez oublié.

— J'aurois eu du moins quelque peine à le reconnoître sous le déguisement d'un laquais; et cependant j'aurois dû supposer qu'il falloit une mauvaise influence aussi puissante que celle de votre seigneurie, d'un homme reconnu comme un des perturbateurs de la paix d'Israël, pour réunir en ce château ce rassemblement d'hommes abusés.

J'emprunterai pour vous répondre, sir Duncan, le jargon de vos puritains. Je n'ai pas troublé la paix d'Israël; c'est vous et la maison de votre père. Mais laissons cette altercation, qui n'a d'importance que pour nous, et apprenez-nous ce que vous avez à nous dire de la part d'Argyle, dont nous voyons sans doute en vous l'envoyé.

— C'est au nom du marquis d'Argyle, comte Montrose, au nom du parlement d'Écosse que je demande à connoître les causes qui ont déterminé à tenir cette assemblée. Si elle a pour but de troubler la paix du pays, les relations de voisinage et les lois de l'honneur auroient dû vous engager à nous informer de vos intentions.

— Ainsi donc quelques-uns des chefs les plus distingués des montagnes d'Écosse ne peuvent se réunir chez un ami commun, sans être exposés à une visite inquisitoriale, sans qu'on vienne leur demander le motif de leur réunion? C'est un

état de choses aussi nouveau que singulier en Écosse, ajouta-t-il en se tournant du côté des chefs. Il me semble que nos ancêtres étoient accoutumés à se réunir pour des parties de chasse, ou pour tout autre objet, sans en demander la permission au grand Mac-Callum-More, et sans avoir à en rendre compte à aucun de ses émissaires ou de ses subordonnés.

— On a vu en Écosse le temps dont vous parlez, dit un chef dont les terres touchoient à celles du marquis d'Argyle, — on le reverra encore lorsque les usurpateurs de nos anciennes possessions seront réduits à n'être que lairds de Lochow, comme l'étoient leurs ancêtres, et qu'ils ne s'étendront plus comme une nuée de sauterelles pour dévorer nos possessions.

— Faut-il donc que je croie, dit sir Duncan, que c'est contre mon nom seul, contre le clan des Campbells que ce font ces préparatifs, ou devons-nous souffrir en commun avec tous les habitants paisibles et tranquilles de l'Écosse?

— Avant que le laird d'Ardenvohr avance plus loin dans son audacieux catéchisme, s'écria un chef avec violence, j'ai aussi une question à lui faire. A-t-il apporté plus d'une vie en ce château, pour oser venir nous y braver, nous y insulter?

— Messieurs, dit Montrose, je réclame de vous

un peu de patience. Un homme qui vient à nous comme ambassadeur doit pouvoir tout dire, et a droit à un sauf-conduit; mais puisque sir Duncan Campbell est si pressant, je veux bien l'informer qu'il se trouve ici au milieu d'une assemblée de fidèles sujets du roi, convoqués par moi, au nom, sous l'autorité et en vertu des ordres spéciaux de sa majesté.

— Nous allons donc, je présume, dit Duncan, avoir une guerre civile dans toutes les formes. J'ai fait trop long-temps le métier de soldat pour apprendre cette nouvelle avec inquiétude; mais il auroit été honorable pour le comte de Montrose de consulter en cette occasion un peu moins son ambition et un peu plus la paix du pays.

— Quels sont ceux qui ont consulté leur ambition et leur intérêt, sir Duncan? Ce sont ceux qui ont réduit l'Écosse à la situation où elle se trouve; c'est à eux qu'il faut s'en prendre si les plaies qu'ils ont faites à leur patrie ont rendu indispensable le remède terrible que nous allons employer à regret.

— Et parmi ceux dont vous parlez, quel rang assignerons-nous à un noble comte qui a été partisan si outré du Covenant, qu'en 1639 il fut le premier à passer la Tweed pour charger l'armée royale à la tête de son régiment? N'est-ce pas encore lui qui fit ensuite signer le Covenant,

à la pointe de l'épée, aux bourgeois de la ville d'Aberdeen?

— Je vous entends, sir Duncan, répondit Montrose avec modération; mais si, dans ma première jeunesse, j'ai commis les fautes que vous me reprochez, si je me suis laissé égarer par les discours insidieux d'ambitieux hypocrites, mon repentir peut en avoir acheté le pardon. Me voici, l'épée à la main, prêt à verser tout mon sang pour réparer mes erreurs, et c'est tout ce qu'on peut exiger d'un simple mortel.

— Je suis fâché, milord, d'avoir à faire un tel rapport au marquis d'Argyle; il m'avoit chargé en outre, pour prévenir les maux qui résultent toujours d'une guerre entre montagnards, de vous proposer de conclure une trêve pour l'intérieur de nos montagnes. L'Écosse est assez grande pour nous fournir ailleurs des champs de bataille sans que des voisins aillent ravager leurs territoires respectifs.

— C'est une proposition pacifique, dit Montrose en souriant d'un air ironique, telle qu'on devoit l'attendre d'un homme dont les actions ont toujours démontré, plus que ses conseils et ses intentions, qu'il est ami de la paix. Cependant si l'on pouvoit fixer avec justice et impartialité les conditions de cette trêve, si nous pouvions avoir une garantie, car il nous en faut une,

sir Duncan, que le marquis les exécutera fidèlement, je consentirois, quant à moi, à laisser la paix derrière nous, puisque nous ne voulons que porter la guerre en avant. Mais, sir Duncan, vous avez trop d'usage et d'expérience pour croire que nous puissions vous permettre de rester plus long-temps dans ce château, et d'y être témoins de nos opérations. On va vous servir des rafraîchissements, après quoi vous retournerez à Inverary avec un officier que nous chargerons de régler les conditions d'une trêve dans nos montagnes, si c'est bien sérieusement que le marquis en fait la proposition.

Sir Duncan ne répondit qu'en saluant.

— Lord Menteith, continua Montrose, voulez-vous avoir la bonté de suivre sir Duncan Campbell d'Ardenvohr, tandis que nous allons délibérer sur le choix de l'officier qui l'accompagnera? Mac-Aulay me permettra de le prier de donner des ordres pour que sir Duncan soit traité conformément aux lois de l'hospitalité.

— J'y veillerai, dit Allan en s'avançant; j'aime sir Duncan; les mêmes mains nous ont fait souffrir autrefois; je ne l'ai point oublié.

— Comte de Menteith, dit sir Duncan, j'ai bien du regret de vous voir à votre âge engagé dans une entreprise désespérée, et prenant parti pour des rebelles.

— Je suis jeune, répondit Menteith, mais je suis assez âgé pour distinguer la bonne cause de la mauvaise, la loyauté de la rébellion. Quand on entre de bonne heure dans le bon chemin, on a l'espoir d'y marcher plus long-temps.

— Et vous aussi, mon cher Allan, dit sir Duncan en lui serrant la main; faut-il que nous levions le sabre l'un contre l'autre après avoir si souvent combattu ensemble un ennemi commun?

Se tournant alors vers les chefs: — Messieurs, leur dit-il, je reconnois parmi vous bien des gens qui ont toute mon affection, et j'ai le plus vif regret de voir que vous rejetiez toute médiation. Dieu, ajouta-t-il en levant les yeux au ciel, sera juge de nos motifs et de ceux des hommes qui sont les brandons de cette guerre civile.

— Amen, dit Montrose. Nous nous soumettons tous à ce tribunal.

Sir Duncan sortit accompagné d'Allan Mac-Aulay et de lord Menteith.

— Voilà bien un véritable Campbell, dit Montrose en le voyant partir; il y a long-temps qu'on a dit d'eux: Tout promettre, ne rien tenir.

— Pardonnez-moi, milord, dit Evan d'Hu; quoique ennemi héréditaire des Campbells, j'ai toujours connu le laird d'Ardenvohr brave à la guerre, honnête pendant la paix et sage dans les conseils.

— Je sais, dit Montrose, que son caractère personnel mérite l'éloge que vous en faites; mais il ne parle ici que comme l'organe et l'interprète de son chef le marquis, qui est le plus faux de tous les hommes qui aient jamais existé. Mac-Aulay, dit-il tout bas à son hôte, de crainte que ses discours artificieux ne fassent quelque impression sur l'inexpérience de Menteith ou sur les dispositions singulières de votre frère, vous ne feriez pas mal d'envoyer des musiciens, afin d'empêcher qu'il ne les engage dans une conférence particulière.

— Des musiciens, répondit Angus, je n'en ai pas d'autre que mon joueur de cornemuse, et à peine peut-il respirer tant il est essoufflé d'avoir fait assaut avec ses confrères; mais je vais y envoyer Annette Lyle avec sa harpe. Et il sortit un instant pour aller donner des ordres à ce sujet.

Pendant ce temps une discussion assez chaude s'entama sur le choix à faire d'un envoyé pour accompagner sir Duncan à Inverary. On ne pouvoit faire cette proposition aux principaux chefs, accoutumés à se considérer comme les égaux de Mac-Callum-More, et ceux qui n'avoient pas le même prétexte n'étoient nullement tentés de se charger de cette mission. On auroit dit qu'Inverary étoit la vallée de Josaphat, tant chacun montroit de répugnance à en approcher. Il fallut

finir, après beaucoup d'hésitation, par en donner la raison; et l'on déclara que, quel que fût le montagnard qui se chargeât d'une ambassade si peu agréable à Mac-Callum-More, celui-ci conserveroit dans son cœur le souvenir de cette offense, et ne manqueroit pas de trouver tôt ou tard le moyen de l'en faire repentir.

Dans cet embarras, Montrose, qui ne regardoit cette proposition de trêve que comme un stratagème d'Argyle, quoiqu'il n'eût pas osé la rejeter purement et simplement en présence de ceux qui étoient le plus intérréssés à ce qu'elle fût acceptée, résolut de confier à Dalgetty cette mission honorable, mais dangereuse; et pour le déterminer à l'accepter, il lui fit observer qu'il n'avoit dans les montagnes ni clan ni possessions sur lesquelles Argyle pût faire tomber sa vengeance.

— Mais si je n'ai ni clans ni domaine, dit Dalgetty, j'ai une tête, et je ne me soucie nullement qu'il fasse tomber sa vengeance sur elle. Je connois plus d'un cas où un honorable ambassadeur a été pendu comme espion. Les Romains eux-mêmes ne traitèrent pas fort bien les députés qui leur furent envoyés lors du siége de Capoue, quoique je me rappelle qu'ils se contentèrent de leur couper le nez et les mains, et de leur arracher les yeux.

— Sur mon honneur, major, dit Montrose, si le marquis, au mépris des lois de la guerre, vous faisoit quelque insulte, j'en tirerois une vengeance si terrible que le bruit en retentiroit dans toute l'Écosse.

— La consolation seroit assez mince, répliqua Dalgetty; mais n'importe, *Corragio!* comme dit l'Espagnol. Ayant en vue la terre promise, le domaine de Drumthwacket, *mea paupera regna*, comme nous le disions au collége de Mareschal, je me charge de la mission de votre excellence, sachant qu'un chevalier d'honneur doit toujours obéir aux ordres de son général, au risque de périr par le sabre ou même par le gibet.

— Bravement résolu! dit Montrose. Maintenant suivez-moi; je vous remettrai vos instructions, et je vous informerai des conditions auxquelles nous pourrons conclure une trêve pour l'intérieur de nos montagnes.

Nous ne fatiguerons pas nos lecteurs des détails de ces instructions : elles étoient d'une nature évasive, comme sembloit le demander une proposition que Montrose jugeoit n'avoir été faite que pour gagner du temps. Lorsqu'il eut fini d'expliquer à Dalgetty ses intentions, celui-ci, se retirant, lui rendoit le salut militaire à la porte de l'appartement quand Montrose lui fit signe de rentrer.

— Je présume, lui dit-il, que je n'ai pas besoin de rappeler à un officier qui a servi sous le grand Gustave qu'un envoyé, dans le cas où vous allez vous trouver, ne doit pas se borner à exécuter littéralement ses instructions, et que son général s'attend à recevoir de lui, à son retour, quelque rapport sur l'état des affaires dans le camp des ennemis, autant qu'il lui sera possible de s'en assurer : en un mot, major, il faut que vous soyez *un peu clairvoyant.*

Ah! ah! votre excellence, répondit Dalgetty en donnant à ses traits durs une expression inimitable de ruse et d'intelligence. Si l'on ne me met pas la tête dans un sac, ce que j'ai vu pratiquer à l'égard d'honorables officiers soupçonnés de venir dans des intentions à peu près semblables, votre excellence peut compter sur une relation bien exacte de tout ce que Dugald-Dalgetty aura vu et entendu, quand il s'agiroit même de vous dire combien d'airs jouent les cornemuses de Mac-Callum-More, et combien il se trouve de raies sur l'étoffe de son plaid et de son jupon, en supposant qu'il s'habille comme tous ces braves chefs.

—Fort bien, répondit Montrose; adieu, major: on dit que la pensée d'une dame se trouve toujours dans le *post-scriptum* de ses lettres; songez donc que de même la partie la plus importante

de votre mission consiste dans les dernières instructions que je viens de vous donner.

Dalgetty lui exprima par un coup d'œil qu'il le comprenoit parfaitement, et se retira pour se mettre lui et son cheval en état de commencer leur voyage en faisant entrer des vivres dans les magasins.

A la porte de l'écurie, car ses premiers soins étoient toujours pour Gustave, il trouva Angus Mac-Aulay et sir Miles Musgrave qui venoient de rendre une visite à son coursier; et, après en avoir fait l'éloge, ils se réunirent pour engager le major à ne pas emmener ce bel animal dans un voyage qui devoit être très-fatigant.

Angus lui peignit sous les couleurs les plus effrayantes l'état des routes, ou, pour mieux dire, des sentiers presque impénétrables qu'il falloit suivre à travers les bois dans tout le comté d'Argyle, les huttes misérables où il seroit obligé de passer la nuit, et où son cheval ne pourroit trouver aucun fourrage, et seroit réduit à se repaître de quelques bruyères desséchées; de sorte que, s'il pouvoit résister à un pareil pèlerinage, il en reviendroit incapable d'aucun service militaire.

L'Anglais confirma gravement tout ce que son ami venoit de dire, et jura qu'il se donnoit au diable, corps et âme, s'il ne regardoit pas comme un acte de démence presque complète le seul pro-

jet d'emmener dans une pareille expédition un cheval auquel on attachoit le moindre prix.

Dalgetty les considéra l'un après l'autre, comme s'il eût été indécis. — Que me conseillez-vous donc de faire en pareille circonstance? leur demanda-t-il.

— Par la main de mon père, dit Angus, si vous voulez me confier la garde de votre cheval, vous pouvez compter qu'il sera nourri et soigné comme il le mérite, et que vous lui trouverez, à votre retour, le crin aussi lisse qu'un oignon cuit dans du beurre.

— Ou bien, dit sir Miles Musgrave, si ce digne cavalier veut s'en défaire à un prix raisonnable, j'ai encore une partie de mes chandeliers d'argent qui danse dans ma bourse, et je suis disposé à la faire passer dans la sienne.

— C'est-à-dire, mes honorables amis, dit Dalgetty en les regardant avec un air de pénétration comique, que vous ne seriez pas fâchés d'avoir quelque souvenir du vieux soldat, dans le cas où il prendroit fantaisie à Mac-Callum-More de le faire pendre devant la porte de son château; et, sans contredit, ce ne seroit pas une foible satisfaction pour moi en pareille circonstance, de laisser pour mon héritier un noble et loyal cavalier comme sir Miles Musgrave, ou un digne chef de clan comme notre excellent hôte.

Tous deux s'empressèrent de protester que rien

n'étoit plus éloigné de leur pensée, et ils insistèrent plus fortement que jamais sur le mauvais état des routes. Angus Mac-Aulay lui cita les noms galliques d'une multitude de bois, de rochers et de précipices qu'il rencontreroit en chemin, et le vieux Donald, qui arriva en ce moment, confirma les assertions de son maître en levant au ciel les yeux et les bras, et en secouant la tête à chaque mot que le laird prononçoit. Mais rien de tout cela ne fit impression sur l'impassible major.

— Mes dignes amis, leur dit-il, Gustave n'est pas novice en voyage. Il est endurci aux fatigues; il a vu les montagnes de la Bohème, et, n'en déplaise à celles dont M. Angus fait un tableau si affreux, confirmé dans tous les points par sir Miles, qui ne les a jamais vues, elles peuvent le disputer aux plus mauvaises routes de toute l'Europe. Il faut que vous sachiez encore que mon cheval a une excellente qualité, une qualité sociale. Il est vrai qu'il ne peut boire avec moi dans la même coupe; mais nous partageons notre pain ensemble, et partout où il s'en trouvera, je vous réponds qu'il ne souffrira pas de la famine. Mais pour couper court à cette discussion, mes chers amis, faites-moi le plaisir d'examiner le palefroi de sir Ducan qui est là, à côté du mien : voyez comme il est gras et bien portant. Or, pour cal-

mer vos inquiétudes, je vous dirai que, tant que nous suivrons la même route, ce palefroi et son chevalier manqueront de vivres avant Gustave et moi.

A ces mots il remplit une large mesure d'avoine, et la plaça devant son coursier qui, hennissant, dressant les oreilles et battant du pied en apercevant son maître, fournissoit ainsi la preuve des relations amicales qui existoient entre eux, et il ne toucha pas à sa provende avant de lui avoir rendu ses caresses en lui léchant les mains et le visage, après quoi il se mit à dépêcher son avoine avec une célérité qui étoit une suite de ses habitudes militaires. Son maître, après l'avoir regardé quelques minutes d'un air de complaisance, lui dit: — Bon appétit, Gustave; à présent il faut que j'aille aussi m'avitailler pour la campagne. —

Il se retira alors en saluant gravement Angus et sir Miles, qui, après s'être regardés quelques instants en silence, partirent en même temps d'un grand éclat de rire.

— Le drôle fera son chemin dans le monde, dit sir Miles.

— Oui, répondit Angus, s'il parvient à se retirer des mains de Mac-Callum-More aussi facilement que des nôtres.

— Croyez-vous, dit l'Anglais, que le marquis

ne respecte pas en sa personne le droit des gens et les lois de la guerre?

— Pas plus que je ne respecterois une proclamation du parlement d'Écosse, répondit Mac-Aulay. Mais rentrons; il est temps de rejoindre la compagnie.

CHAPITRE IX.

« Quand la guerre civile aiguise ses poignards,
« Chacun pour guide alors ne suit que son caprice,
« Et ce qui lui convient à ses yeux est justice. »
Coriolan. SHAKSPEARE.

LORD Menteith et Allan Mac-Aulay avoient conduit sir Duncan Campbell dans un appartement écarté où on lui servit toutes sortes de rafraîchissements. Sir Duncan commença par rappeler à ce dernier une campagne, ou plutôt une espèce de chasse qu'ils avoient faite ensemble contre les enfants des brouillards, auxquels ils portoient l'un et l'autre une haine irréconciliable; mais il ne tarda point à revenir au point essentiel, et à ramener la conversation sur l'objet de son voyage.

— Il étoit profondément affligé, dit-il, de voir que des amis, des voisins, qui devroient se soutenir mutuellement, alloient tourner les armes les uns contre les autres pour une cause qui les concernoit si peu. Qu'importe aux chefs des montagnards, ajouta-il, qui triomphe du roi ou du parlement? Ne valoit-il pas mieux les laisser vider entre eux leurs différends sans prendre fait et

cause pour aucun parti, tandis que les chefs saisiroient cette occasion pour raffermir leur propre autorité de manière à la mettre à l'abri du parti dominant, quel qu'il fût.

Il rappela ensuite à Allan Mac-Aulay que les mesures prises sous le dernier règne pour établir, disoit-on, la paix parmi les montagnards d'Écosse, étoient dans le fait dirigées uniquement contre le pouvoir patriarcal de leurs chefs; et il cita l'établissement de ces colons qui vinrent se fixer dans le Lewis, comme faisant partie d'un plan délibéré, formé pour introduire des étrangers parmi les tribus celtes, détruire par degrés leurs anciens usages, et les dépouiller de l'héritage de leurs pères; et cependant, ajouta-t-il en s'adressant toujours à Allan, c'est pour donner une autorité despotique au monarque qui a conçu de pareils desseins, que tant de chefs montagnards attisent le flambeau de la discorde, et sont sur le point de tirer l'épée contre leurs voisins, leurs alliés et leurs anciens compagnons d'armes.

— C'est à mon frère, dit Allan, c'est au représentant de notre famille que le laird d'Ardenvohr doit adresser ces remontrances : je suis, il est vrai, le frère d'Angus; mais en cette qualité, je ne suis que le premier de ses vassaux, et la première obligation que m'imposent les liens du sang, c'est de donner aux autres l'exemple d'une obéissance aveugle à ses ordres.

— La cause est d'ailleurs beaucoup plus générale que sir Duncan Campbell ne paroît le croire, dit lord Menteith, à qui sa bouillante ardeur ne permettoit point de garder le silence dans une pareille occasion : elle ne regarde point tel ou tel clan, telle ou telle peuplade, les montagnards ou les habitants des basses terres; il s'agit de savoir si nous continuerons à nous laisser gouverner par l'autorité illimitée que s'arroge une secte d'hommes qui ne nous sont supérieurs sous aucun rapport, au lieu de nous soumettre au gouvernement naturel du prince contre lequel ils se sont révoltés. Quant à ce qui regarde l'intérêt des montagnards en particulier, ajouta-t-il, je prie sir Duncan d'excuser ma franchise; mais il me paroît très-clair que le seul avantage qui résultera de l'usurpation actuelle ce sera l'agrandissement d'un seul clan, qui déjà par sa puissance démesurée rompt un équilibre salutaire qui assuroit l'indépendance de tous les chefs de ces montagnes.

— Je ne vous répondrai point, milord, dit sir Duncan, parce que je connois vos préjugés, et que je sais de quelle source ils proviennent; cependant vous me permettrez de vous dire qu'un comte de Menteith, étant à la tête d'une branche rivale de la famille de Graham, auroit pu, comme l'a fait un de ses ancêtres, dédaigner de se mettre en tutelle, et de n'avoir d'autre opinion que celle

qu'on lui veut imposer, et qui auroit rougi d'être soumis aux ordres d'un comte de Montrose.

— C'est en vain, sir Duncan, reprit fièrement lord Menteith, que vous chercheriez à soulever ma vanité contre mes principes. Le roi donna à mes ancêtres leur titre et leur rang. Ces distinctions ne m'empêcheront jamais de combattre pour la cause royale sous un guerrier plus digne que moi d'être commandant en chef. Un vil sentiment de jalousie ne m'empêchera jamais de servir sous les ordres du plus brave, du plus généreux et du plus loyal des Écossais.

— Il est fâcheux, dit le vieux chevalier, que vous ne puissiez ajouter à ces éloges celui de la fermeté et de la persévérance, mais je ne veux point entrer à ce sujet dans une discussion inutile, milord; le sort en est jeté pour vous, je le sais; permettez-moi seulement de déplorer le funeste ascendant qu'Angus Mac-Aulay et votre seigneurie exercent sur mon noble ami, le malheureux Allan, que l'impétuosité naturelle de son frère entraîne à sa perte, ainsi que sur le clan de son père et sur tant d'autres braves.

— Le sort en est jeté pour nous tous, sir Duncan, reprit Allan d'un air sombre. La main de fer du destin imprime l'arrêt de notre sort sur notre front avant que nous puissions former un désir ou lever un doigt en notre défense. S'il en étoit

autrement, comment le prophète distingueroit-il l'avenir au milieu de ces présages et de ces ombres qui le poursuivent pendant ses veilles ou pendant son sommeil. On ne peut prévoir que ce qui doit nécessairement arriver.

Sir Duncan Campbell alloit répondre, et le point le plus obscur et le plus contesté de la métaphysique alloit être l'objet d'une vive discussion entre les deux montagnards, lorsque la porte s'ouvrit, et Annette Lyle, sa harpe en main, entra dans l'appartement. La liberté d'une jeune écossaise des montagnes animoit son regard et sa démarche. Vivant dans la plus grande intimité avec le laird de Mac-Aulay, son frère, lord Menteith et d'autres jeunes seigneurs qui venoient souvent au château de Darnlinvarach, elle n'avoit point cette timidité qu'une femme élevée au milieu des personnes de son sexe eût éprouvée naturellement ou du moins qu'elle eût cru nécessaire de feindre dans une occasion semblable.

Son costume tenoit de l'antique, car les nouvelles modes pénétroient rarement dans les montagnes d'Écosse, et il leur eût été encore plus difficile d'arriver dans un château habité presque exclusivement par des hommes dont la seule occupation étoit la guerre et la chasse; néanmoins les vêtements d'Annette étoient distingués et même riches; son corset ouvert, avec un collet montant, étoit

d'une étoffe bleue, richement brodée, et avoit des agrafes d'argent, au moyen desquelles elle pouvoit se fermer à volonté; les manches en étoient larges, ne descendoient que jusqu'au coude, et étoient bordées d'une frange d'or; par-dessous elle portoit un second corset de satin bleu, également bordé, mais d'une couleur plus pâle. Ce corset étoit un *tartan* de soie à grandes raies où le bleu dominoit encore; ce qui étoit le meilleur goût que la forte opposition des couleurs qu'on trouve plus souvent dans les *tartans* ordinaires. Elle avoit autour du col une chaîne d'argent antique, à laquelle étoit suspendue la clef qui servoit à mettre son instrument d'accord. Au-dessus du collet de sa robe s'élevoit une petite fraise qui étoit attachée sur le devant par une épingle de quelque prix, présent que lord Menteith lui avoit fait il y avoit déjà long-temps; ses longs cheveux blonds tomboient en boucles jusque sur ses sourcils, qu'ils cachoient en partie, et le sourire sur les lèvres, une légère rougeur sur les joues, elle annonça qu'elle venoit de la part de Mac-Aulay demander si l'on désiroit entendre un peu de musique.

Sir Duncan regardoit avec autant de surprise que d'intérêt la jeune beauté dont l'arrivée soudaine avoit interrompu sa discussion avec Allan Mac-Aulay. — Se peut-il, lui dit-il à l'oreille, qu'une personne aussi charmante, ayant autant

de grâces et de noblesse, soit une musicienne aux gages de votre frère.

—Aux gages! répondit Allan avec vivacité; non, non! sir Duncan; c'est une... (et il parut hésiter un moment) une proche parente de notre famille; et elle est traitée, ajouta-t-il d'un ton plus ferme, comme la fille d'adoption de la maison de notre père.

A peine eut-il dit ces mots qu'il se leva de table, et avec cet air de courtoisie que tous les montagnards d'Écosse savent prendre lorsqu'ils le veulent, il céda sa place à la jeune Annette, et lui offrit en même temps des rafraîchissements avec un zèle et des attentions dont le motif étoit sans doute de donner à sir Duncan une idée favorable du rang et de la naissance de sa protégée : si telle étoit son intention, ces soins n'étoient point nécessaires. Sir Duncan avoit les yeux continuellement fixés sur Annette, et il régnoit dans ses regards une expression qui annonçoit un intérêt beaucoup plus vif que celui qu'eût pu lui inspirer la simple idée que la jolie musicienne étoit une personne bien née. Annette même éprouvoit un certain embarras en se voyant observée aussi attentivement par le vieux chevalier, et ce ne fut pas sans beaucoup d'hésitation qu'après avoir accordé sa harpe et avoir reçu un regard d'encouragement d'Allan et de lord Menteith

elle chanta dans la langue celtique la ballade suivante, que notre ami, M. Secundus Mac-Pherson, dont nous avons déjà eu occasion de reconnoître les bons offices nous a fait l'amitié de traduire en ces termes :

L'ORPHELINE.

« Le vent d'hiver a flétri le feuillage ;
« L'astre du jour, de ses pâles rayons,
« A lentement pénétré le nuage
« Qui nous voiloit la cime de nos monts.

« La Chatelaine au pied du chêne antique
« Voit l'orpheline : elle gémit tout bas.
« Ses pieds sont nus, son air mélancolique
« Et ses cheveux hérissés de frimas.

« — Hélas, dit-elle, ô bonne Chatelaine,
« Au nom du Ciel, au nom de vos enfants,
« Daignez venir au secours de ma peine,
« Moi qui jamais n'ai connu mes parents.

« — Ma pauvre enfant, je plains votre misère,
« Répond la dame, et gémis avec vous ;
« Mais plus à plaindre est encore la mère
« Qui pleure, hélas ! sa fille et son époux.

« Voici douze ans, que pour fuir la vengeance
« D'un chef cruel que le Ciel a maudit,
« J'errois au loin ; et ma seule espérance
« Dans un torrent, ma fille, s'engloutit.

« — Voici douze ans, dit la pauvre petite :
« C'étoit le jour que les chrétiens zélés
« Ont appelé jour de sainte Brigitte :
« Quatre pêcheurs tendirent leurs filets.

« La sainte fit, que des flots ils sauvèrent
« Un pauvre enfant qui s'en alloit mourir.
« Ces bonnes gens, sous leur toit l'élevèrent :
« C'est moi ; daignez à mes maux compatir.

« La Chatelaine un seul instant hésite,
« Et puis soudain l'embrasse avec transport ;
« — Je te bénis, bonne sainte Brigitte,
« Toi qui sauvas ma fille de la mort.

« La Chatelaine a retrouvé sa fille,
« Riches atours remplacent les haillons ;
« Dans ses cheveux c'est la perle qui brille,
« Ses beaux cheveux qu'hérissoient des glaçons [1].

[1] Malgré l'élégance de la traduction ci-dessus, les amateurs de l'antique littérature celtique peuvent être curieux de connoître la version littérale de l'origiual : nous la joignons ici, en prévenant le lecteur que ledit original est déposé chez M. Jedediah Cleisbotham.

P. P.

TRADUCTION LITTÉRALE.

La grêle avoit volé snr les ailes du vent d'automne; le soleil brilloit entre deux nuages, pâle comme le guerrier qui soulève languissamment sa tête snr la bruyère quand le torrent des batailles a passé sur lui.

Finele, la dame du château, aperçut une jeune orpheline sous le vieux chêne du rendez-vous. Les feuilles flétries tomboient autour d'elle, et son cœur étoit plus flétri qu'elles.

Le père de la glace (*nom poétique du froid*) geloit les gouttes de pluie dans sa chevelure. Elles ressembloient à ces taches de cendres blanches sur les rameaux du chêne noirci et presque consumé par le feu.

La jeune fille dit : — Donnez-moi quelque consolation, Chatelaine, je suis une orpheline; et la dame répondit : — Comment puis-je donner ce que je n'ai pas, je snis la veuve d'un époux assassiné, la mère d'un enfant qui a péri. Quand je fuyois, tremblante, la vengeance de l'ennemi de mon seigneur, notre barque fut engloutie sons les flots, et ma fille ne se retrouva plus. C'étoit le jour

Tandis qu'Annette chantoit cette ballade avec une grâce infinie, lord Menteith remarqua avec quelque surprise qu'elle paroissoit faire sur l'esprit de sir Duncan une impression beaucoup plus vive qu'elle n'auroit dû produire sur un homme de son âge et de son caractère : il savoit fort bien que les montagnards de cette époque écoutoient une ballade ou une romance avec beaucoup plus de sensibilité que les habitants des basses terres; mais cette raison même ne lui sembloit pas suffisante pour expliquer l'embarras avec lequel le vieillard évitoit alors de tourner les yeux vers la musicienne, comme s'il eût craint de les laisser reposer sur un objet aussi intéressant. Encore moins devoit-on s'attendre qu'une circonstance aussi simple eût causé une altération aussi visible dans des traits où se peignoient ordinairement la fierté la plus austère

de sainte Brigitte, près du torrent de Campsie. Maudit soit ce triste jour !

Et la jeune fille répondit : — C'étoit le jour de sainte Brigitte, et il y a eu douze moissons depuis ce temps-là ; les pêcheurs de Campsie ne trouvèrent dans leurs filets ni truite ni saumon, mais un enfant à demi mort, qui depuis a vécu dans la misère, et qui va mourir si vous ne le secourez.

Et la dame répondit : — Bénie soit sainte Brigitte et le jour qui porte son nom; car je reconnois les yeux noirs et le regard d'aigle de mon époux, et l'héritage de sa veuve t'appartiendra.

Et elle appela les suivantes, et leur dit de revêtir cette jeune fille d'une robe de soie; et les perles qu'elles placèrent dans ses cheveux surpassoient en blancheur les glaçons qui y brilloient naguères.

et une rigide inflexibilité. Il baissa peu à peu ses longues paupières grises jusqu'à ce qu'elles couvrissent presque entièrement ses yeux, dont on voyoit s'échapper furtivement une larme. Il resta en silence dans la même position une minute ou deux, après que le dernier accord de la harpe se fût fait entendre; il leva alors la tête, et regarda Annette Lyle comme s'il eût voulu lui parler; puis changeant tout à coup d'idée, il alloit adresser la parole à Allan, lorsque la porte s'ouvrit, et le seigneur du château parut.

CHAPITRE X.

« Le chemin étoit long, pénible, dangereux ;
« Et plus ils approchoient du but de leur voyage,
« Plus le pays étoit désert, sombre et sauvage. »

Les Voyageurs, romance.

Angus Mac-Aulay étoit chargé d'un message dont il ne savoit trop comment s'acquitter, et son embarras étoit même assez visible; car ce ne fut qu'après beaucoup de phrases détournées et ambiguës, après avoir retourné sa harangue de mille manières différentes, qu'il parvint à faire comprendre à sir Duncan que l'officier qui devoit l'accompagner attendoit ses ordres, et que tout étoit prêt pour son départ. Sir Duncan se leva d'un air indigné, et l'affront qu'un pareil message sembloit lui faire fit succéder la colère à l'émotion que la musique avoit fait naître.

— Je ne m'attendois guère à une réception semblable, dit-il en jetant un regard irrité sur Angus Mac-Aulay : je n'aurois pas cru qu'il y eût parmi les montagnards de l'ouest un chef qui, pour faire sa cour à un Saxon, eût eu la bassesse de venir intimer au laird d'Ardenvohr l'ordre de quitter son château, lorsque le soleil

s'éloignoit du méridien, et avant que la seconde coupe ait été remplie. Mais, adieu, Monsieur, je vois à présent comment on remplit ici les devoirs de l'hospitalité; et la première fois que je reviendrai dans le château de Darnlinvarach, ce sera une épée nue dans une main et une torche ardente dans l'autre.

— Venez, dit Angus, et quand vous auriez cinq cents Campbells à votre suite, je m'engage à vous recevoir d'une manière plus convenable, et telle sera la fête qui vous sera préparée, que vous ne vous plaindrez pas une seconde fois de vos hôtes.

— Gens menacés vivent long-temps, reprit le vieux chevalier; vos fanfaronnades sont trop bien connues, laird de Mac-Aulay, pour que des gens d'honneur y fassent attention. Pour vous, milord, et pour Allan, qui avez remplacé mon hôte peu cérémonieux, recevez, je vous prie, mes remercîments. Et vous, charmante fille, ajouta-t-il avec quelque émotion en s'adressant à Annette Lyle, et en lui mettant au doigt une petite bague, j'espère que vous ne refuserez point cette légère marque de mon souvenir; vous avez rouvert une source que je croyois tarie depuis long-temps.

A ces mots, il sortit de l'appartement, et fit appeler les gens de sa suite. Angus Mac-Aulay,

offensé des reproches qu'il lui avoit faits, et en même temps un peu confus, ne songea pas à le suivre. Sir Duncan trouva dans la cour son palefroi et ses domestiques qui étoient prêts à partir. Le noble major Dalgetty l'attendoit aussi un pied sur l'étrier, et dès que sir Duncan parut, il s'élança sur son cher Gustave, et toute la cavalcade s'éloigna du château.

Le voyage fut long et ennuyeux, sans être néanmoins aussi pénible que laird de Mac-Aulay l'avoit prédit. A dire vrai, sir Duncan avoit grand soin d'éviter ces sentiers secrets par lesquels le comté d'Argyle étoit accessible du côté de l'ouest, quoiqu'ils eussent abrégé beaucoup le chemin; car son parent et son chef, le marquis d'Argyle, avoit coutume de dire qu'il ne voudroit pas pour cent mille couronnes qu'aucun mortel connût les défilés par lesquels une force armée pouvoit pénétrer dans son pays.

Sir Duncan évita donc presque toujours les montagnes, et se dirigea vers le port de mer le plus proche, où il avoit plusieurs galères à demi-pont à ses ordres. Ils s'embarquèrent à bord de l'une d'elles, suivis de Gustave, qui étoit tellement fait aux aventures, qu'aller sur mer ou sur terre lui paroissoit tout aussi indifférent qu'à son maître.

Le vent étoit favorable, et ils poursuivirent

rapidement leur route en déployant toutes leurs voiles. La traversée ne fut pas de longue durée; et le lendemain de grand matin on annonça au major Dalgetty, qui étoit alors dans une petite cabane sous le demi-pont, que la galère étoit sous les murs du château de sir Duncan

Lorsqu'il s'avança sur le tillac, il vit Ardenvohr qui s'élevoit presque sur sa tête : c'étoit un château carré d'un aspect sombre et imposant, d'une étendue considérable et d'une grande hauteur, situé sur un promontoire qui s'avance dans le bras de mer dans lequel ils étoient entrés la veille. Un mur, flanqué de tourelles de chaque côté, entouroit le château du côté de la terre; mais du côté du lac il étoit bâti si près du bord du roc escarpé, qu'il n'avoit été possible d'y établir qu'une batterie de sept canons, destinée à protéger la forteresse, quoiqu'elle fût à une trop grande hauteur pour qu'elle pût être d'une grande utilité contre une attaque dirigée d'après le système militaire moderne.

Le soleil, se levant derrière la vieille tour, en projetoit l'ombre sur la surface du lac et sur le tillac de la galère où le major Dalgetty se promenoit alors en attendant avec quelque impatience le signal du débarquement. Sir Duncan étoit déjà, lui dit-on, dans les murs du château, et, lorsqu'il demanda de le suivre à terre, on lui

répondit qu'il falloit attendre pour cela les ordres du laird d'Ardenvohr.

L'ordre désiré arriva bientôt après, et une barque vint chercher l'envoyé de Montrose pour le conduire au château, tandis qu'un joueur de cornemuse, assis à la proue et portant sur le bras les armes du laird brodées en argent, jouoit à perte d'haleine la marche du clan des Campbells. La distance entre la galère et le rivage étoit si courte, que la barque, conduite par huit rameurs vigoureux, fut dans la petite crique où ils étoient dans l'usage de débarquer avant que le major se fût à peine aperçu qu'il avoit quitté la galère. Deux des matelots, malgré la résistance de Dalgetty, le chargèrent sur les épaules d'un troisième montagnard qui, traversant à gué les vagues qui venoient se briser contre le rivage, déposa son noble fardeau sur le roc escarpé que le château couronnoit.

Sur le devant de ce rocher on apercevoit comme l'entrée d'une caverne basse et ténébreuse, vers laquelle les montagnards s'apprêtoient à entraîner notre ami Dalgetty, lorsque, se dégageant avec quelque peine d'entre leurs mains, il déclara qu'il ne ferait point un pas de plus, avant d'avoir vu débarquer Gustave, et de s'être assuré qu'il ne lui étoit point arrivé d'accident. Les montagnards ne pouvoient comprendre

ce qu'il vouloit dire, lorsqu'un d'eux, qui avoit appris quelques mots d'anglais, s'écria : — Dieu me préserve! je crois qu'il parle de son cheval; qu'en veut-il faire?

Le major alloit renouveler ses remontrances lorsque sir Duncan parut à l'entrée de la caverne que nous avons déjà décrite, pour inviter son hôte à venir dans son château, lui donnant en même temps sa foi que Gustave seroit traité avec tous les égards dus au héros dont il portoit le nom, ainsi qu'au personnage important auquel il avoit l'honneur d'appartenir. Malgré cette garantie satisfaisante, telle étoit l'inquiétude du major pour son compagnon Gustave, qu'il hésitoit encore, lorsque deux montagnards le saisirent par les bras et deux autres le poussèrent par derrière, tandis qu'un cinquième s'écrioit dans son jargon : — C'est cela, camarades; courage! Est-il sourd? n'entend-il pas que le laird l'appelle? et n'est-ce pas trop d'honneur pour lui d'être admis dans le château du laird d'Ardenvohr?

Ainsi entraîné, le pauvre major ne put que jeter un regard en arrière sur le bâtiment où il avoit laissé le compagnon de ses travaux militaires. Au bout de quelques minutes, il se trouva dans une obscurité complète sur un escalier tournant qui étoit taillé dans le roc, et qui

Digitized by Google

donnoit sur la caverne dont nous avons déjà parlé.

— Maudits soient ces diables de sauvages! murmura le major à demi-voix; ils ne savent ce que c'est que de soigner un cheval. Que deviendra mon pauvre Gustave, qui porte le nom du lion invincible de la ligue protestante, s'il est confié aux soins de pareilles brutes?

— Ne craignez rien, dit sir Duncan, qui étoit beaucoup plus près de lui que notre major ne le croyoit; mes gens sont accoutumés à débarquer et à soigner des chevaux, et vous reverrez bientôt Gustave sain et sauf. En attendant, suivez-moi, et soyez sans inquiétude.

Le major connoissoit trop bien le monde pour pousser plus loin les remontrances, quelque anxiété qu'il pût éprouver intérieurement. Dans ce moment il commença à distinguer une foible clarté qui augmenta de plus en plus jusqu'à ce que, sortant par une porte fermée par une grille de fer, il se trouva sur une galerie taillée sur le devant du roc, et occupant un espace de quatre à cinq toises. Suivant toujours son hôte, il passa sous une autre porte qui étoit également défendue par une herse de fer.

— Voilà une traverse admirable, dit le major, si elle étoit commandée par une pièce de campagne, ou même seulement par quelques mous-

quets, elle suffiroit pour mettre la place à l'abri d'un coup de main.

Sir Duncan ne répondit rien dans le moment; mais, lorsqu'ils furent entrés dans la seconde caverne, il frappa avec la canne qu'il avoit à la main de l'un et de l'autre côté de la grille; et, au son prolongé qui retentit sous la voûte, le major reconnut qu'il y avoit de chaque côté une pièce de canon pointée sur la galerie qu'ils venoient de traverser, quoique les embrasures devant lesquelles elles étoient placées fussent masquées à l'extérieur par des mottes de terre et des pierres détachées. Ayant monté le second escalier, ils se trouvèrent encore sur une plate-forme ouverte; et ils se seroient vus exposés à un double feu d'artillerie et de mousqueterie, si, venant avec des intentions hostiles, ils avoient fait un pas de plus.

De nouvelles marches taillées dans le roc comme les précédentes les conduisirent enfin au pied de la tour. Ce dernier escalier n'étoit ni moins étroit ni moins perpendiculaire que les autres; et, sans parler des batteries qui le dominoient, deux hommes déterminés, armés de piques et de haches, auroient pu défendre ce passage contre une armée; car deux personnes ne pouvoient y marcher de front, et l'escalier n'étoit bordé d'aucune balustrade du côté où il étoit

comme suspendu sur le précipice, au fond duquel les vagues se brisoient avec un fracas effroyable; de sorte que, grâces aux précautions prises pour la sûreté de cette ancienne forteresse, une personne sujette à des vertiges, ou d'un caractère un peu timide, eût pu éprouver assez de peine à parvenir jusqu'au château, quand même on ne lui eût opposé aucune résistance.

Dalgetty, trop vieux soldat pour éprouver de semblables terreurs, ne fut pas plus tôt arrivé dans la cour qu'il prostesta que, de toutes les places fortes qu'il avoit eu le bonheur de défendre dans le cours de ses voyages, il n'y en avoit aucune qui ressemblât plus au château de sir Duncan que la célèbre forteresse de Spandaw, dans la Marche de Brandebourg. Néanmoins il critiqua fortement la batterie de sept canons qui étoit devant la tour, et la manière dont ils étoient placés, disant que, lorsque des canons étoient perchés comme des cormorans ou des mouettes, sur le haut d'un rocher, il avoit toujours remarqué qu'ils faisoient plus de bruit que de mal.

Sir Duncan ne répondit rien et conduisit son hôte dans la tour, qui étoit défendue par une grille et par une grosse porte de chêne doublée en fer. Le major ne fut pas plus tôt arrivé dans une salle dont les murs étoient ornés de tapisseries, qu'il continua ses critiques militaires, et

il ne les interrompit qu'à la vue d'un excellent déjeuner auquel il s'empressa de faire honneur avec une avidité qui ne lui permit plus de prononcer un seul mot; mais dès qu'il eut terminé son repas, il fit le tour de la chambre et examina très-attentivement par chaque fenêtre le terrain qui entouroit le château. Il retourna alors à sa place, et, se renversant en arrière sur sa chaise, il étendit une jambe, caressa sa grosse botte avec la houssine qu'il tenoit à la main, de l'air d'un homme qui veut affecter de l'aisance dans la société de ses supérieurs, et se mit d'un ton doctoral à donner son avis sans qu'on le lui demandât.

—Votre château, sir Duncan, est susceptible d'être mis en état de défense; il en est certainement susceptible; mais permettez-moi de vous dire que dans son état actuel il est impossible qu'il résiste long-temps à un assaut bien dirigé, car, sir Duncan, remarquez bien que ses fortifications sont rendues nulles, parfaitement nulles par cette hauteur qui les commande du côté de la terre : qu'un ennemi glisse une batterie de canons sur cette éminence, et je veux que mille boulets me fracassent la tête si, dans les vingt-quatre heures, vous n'êtes pas obligé de battre la chamade.

—Il n'y a point de route par laquelle on puisse

amener de l'artillerie contre Ardenvohr, reprit le chevalier d'un ton un peu sec. Les environs sont si marécageux qu'à l'exception de quelques sentiers qu'il est facile en quelques heures de rendre impraticables, à peine pourriez-vous y passer à cheval.

—Très-bien, sir Duncan, très-bien; c'est votre façon de penser; chacun la sienne. Nous autres gens de guerre nous disons que partout où il y a un rivage il y a un côté découvert; car, lorsque l'artillerie et les munitions ne peuvent être transportés par terre, il est fort aisé de les apporter par eau près de l'endroit où elles sont nécessaires. On ne peut jamais dire non plus, sir Duncan, qu'une citadelle, quelque excellentes que soient sa position et ses défenses, soit à jamais invincible, ou, comme on dit vulgairement, imprenable; car j'ai vu vingt-cinq hommes, par un coup de main et par une attaque aussi vigoureuse qu'inattendue, emporter à la pointe de l'épée un fort tout aussi bien défendu que celui d'Ardenvohr, et faire mettre bas les armes à une garnison de plus de deux cents hommes.

Malgré l'empire que sir Duncan possédoit sur lui-même, et l'art avec lequel il savoit cacher ordinairement les sentiments qui l'agitoient, il parut piqué de ces réflexions que le major faisoit avec la gravité la plus imperturbable; car il n'a-

voit choisi ce sujet de conversation que parce qu'il le croyoit propre à faire briller ses connoissances militaires, et du reste il ne s'étoit guère inquiété s'il devoit plaire ou non à son hôte.

—Pour couper court à tout ceci, Monsieur, dit sir Duncan d'un ton d'aigreur et d'ironie, je sais fort bien sans que vous me le disiez qu'on peut prendre d'assaut un château qui n'est pas valeureusement défendu, qu'on peut le surprendre si la garnison n'est pas toujours sur ses gardes; mais j'espère que, grâces à Dieu, il n'en sera jamais ainsi de ma pauvre maison, quand même le major Dalgetty me feroit lui-même l'honneur de l'assiéger.

—Néanmoins, sir Duncan, reprit le major opiniâtre, je vous conseillerois en ami d'élever une redoute sur l'éminence dont je vous parlois, et de l'entourer d'un large fossé, ce qui est très-facile à exécuter en mettant en réquisition les bras des paysans du voisinage. Car, voyez-vous, le grand Gustave-Adolphe devoit ses victoires autant à la pelle et à la pioche, qu'à l'épée, à la pique et au mousquet. Aussi vous conseillerois-je de fortifier ladite redoute, non-seulement, comme je vous le disois, par un fossé, mais encore par de nombreuses palissades..... (Dans cet endroit sir Duncan, dont l'impatience étoit parvenue à son

comble, sortit de la chambre, et le major le suivit jusqu'à la porte, élevant la voix à mesure que le vieux chevalier s'éloignoit, jusqu'à ce que celui-ci fût hors de vue.); lesquelles palissades devront être faites de manière à permettre aux troupes de la garnison de tirer à couvert; de sorte que lorsque l'ennemi approcheroit..... La brute! la vieille brute de montagnard! il est aussi fier qu'un paon et aussi entêté qu'une mule. Voilà qu'il laisse échapper l'occasion de faire de son château le plus joli petit fort irrégulier..... Mais que vois-je! ajouta-t-il en regardant par la fenêtre qui donnoit sur la mer, on a enfin débarqué Gustave : le noble animal! à la manière dont il porte sa tête je le reconnoîtrois au milieu de tout un escadron. Il faut que j'aille voir un peu comment on le traite.

Il se rendit aussitôt dans la cour, et il s'apprêtoit à descendre l'escalier, lorsque deux sentinelles, lui présentant la pointe de leurs piques, lui firent sentir qu'il s'engageoit dans une entreprise périlleuse.

—*Diavolo!* s'écria-t-il, et moi qui n'ai pas le mot d'ordre! Quand il s'agiroit de demander double paye, ou de me tirer des griffes du grand prévôt, du diable si je pourrois dire une syllabe de leur maudit baragouin.

—Je vous accompagnerai, major, dit sir Dun-

can qui s'étoit approché de nouveau de lui sans qu'il s'en aperçût, et nous irons voir ensemble votre coursier favori.

Ils descendirent ensemble jusque sur le rivage, et sir Duncan lui fit prendre un petit passage donnant derrière un roc qui cachoit les écuries et les autres bâtiments dépendants du château. Dalgetty vit alors que, du côté de la terre, le château étoit rendu entièrement inaccessible par un profond ravin qu'on ne pouvoit traverser que sur un pont-levis. Mais, malgré l'air triomphant avec lequel sir Duncan le lui faisoit remarquer, il n'en persista pas moins à soutenir qu'il falloit ériger une redoute sur Drumsnab (c'étoit ainsi que s'appeloit l'éminence en question), parce que si l'ennemi s'en rendoit une fois maître, il pourroit de là lancer sur le château des boulets ardents, vomissant le feu, suivant l'invention curieuse d'Etienne Bathian, roi de Pologne, qui employa ce moyen pour détruire la grande cité de Moscou. J'avoue, ajouta le major, que je n'ai pas encore vu employer cette invention; mais j'éprouverois une joie infinie à en voir faire l'essai sur Ardenvohr, ou sur tout autre château d'égale force; et il fit la remarque qu'une épreuve aussi curieuse ne pourroit manquer d'intéresser vivement tous les admirateurs de l'art militaire.

Digitized by Google

Sir Duncan détourna la conversation en le conduisant dans les écuries, et en le laissant soigner Gustave à sa fantaisie. Après s'être acquitté avec soin de ce devoir le major proposa de retourner au château, en disant qu'il seroit bien aise de polir son armure avant le dîner, qui auroit sans doute lieu vers midi, immédiatement après la parade; l'humidité de l'air de la mer l'avoit un peu ternie, et il désiroit qu'elle pût paroître le lendemain devant Mac-Callum-More de manière à lui faire honneur. Mais, tandis qu'ils retournoient au château, il ne manqua point de faire sentir à sir Duncan tout le tort que pourroit lui faire une invasion soudaine de ses ennemis, qui s'empareroient sans peine de ses bestiaux et de ses provisions; et il le conjura de nouveau de construire une redoute sur l'éminence appelée Drumsnab, et lui offrit même généreusement ses services pour en tracer l'emplacement.

Sir Duncan ne répondit à cette offre amicale qu'en reconduisant son hôte dans sa chambre, et en lui disant que la cloche du château l'avertiroit lorsque le dîner seroit servi.

CHAPITRE XI.

« Est-ce là ton château? Déployant sa bannière,
« L'ennui triste et pensif y tient sa cour plénière :
« Des oiseaux de la nuit c'est le digne séjour;
« Les ténèbres jamais n'y font place au grand jour.
« Le plus vil paysan, dans son humble chaumière,
« Voit au moins les rayons du Dieu qui nous éclaire. »

BROWN.

NOTRE brave ritmeister auroit volontiers employé ses moments de loisir à examiner l'extérieur du château de sir Duncan, et à reconnoître s'il avoit bien jugé la nature de ses fortifications; mais un robuste montagnard qui, une hache à la main, montoit la garde à la porte de sa chambre, lui fit comprendre par des gestes très-expressifs qu'il étoit dans une espèce de captivité honorable.

—Il est étrange, pensa le major, que ces sauvages entendent si bien les règles et la pratique de la guerre. Qui se seroit jamais imaginé qu'ils connoissoient la maxime du grand et du divin Gustave-Adolphe, qu'un ambassadeur doit être tout à la fois messager et espion. Et, ayant fini de polir ses armes, il s'assit tranquillement pour calculer combien un demi-dollar par jour produiroit au bout de six mois de campagne. Lorsqu'il eut résolu ce problème, il se mit à faire

des calculs plus abstraits pour ranger en bataille un corps d'armée de deux mille hommes sur le principe de l'extraction de la racine carrée.

Il fut agréablement tiré de ses méditations par le son de la cloche qui annonçoit le dîner; et le montagnard qui gardoit sa porte, de sentinelle devint son introducteur, et le conduisit dans une salle où une table à quatre couverts, magnifiquement servie, offroit une preuve irrécusable de l'hospitalité des maîtres du château. Sir Duncan entra accompagné de son épouse, femme grande et maigre, vêtue d'habits de deuil, et paroissant livrée à une profonde mélancolie. Ils étoient suivis d'un prêtre presbytérien, portant son manteau de Genève, et sa calotte de soie noire qui couvroit de si près ses cheveux courts, qu'on ne pouvoit en apercevoir une seule mèche; de sorte que les oreilles, qui jouissoient de toute leur liberté, s'élevant fièrement à côté de la calotte, formoient le point dominant dans sa physionomie. Cette mode peu élégante étoit générale à cette époque, et donna lieu en partie aux surnoms de Têtes rondes, de chiens aux oreilles dressées, et autres sobriquets que l'insolence des Cavaliers ou royalistes prodiguoit libéralement à leurs ennemis politiques.

Sir Duncan présenta le major à son épouse,

qui répondit à son salut militaire par une révérence froide et silencieuse à laquelle on n'auroit pas su dire si l'orgueil ou la tristesse présidoit davantage. Le ministre auquel il le présenta ensuite le considéra d'un air de dédain et en même temps de curiosité. Dalgetty, accoutumé à se voir regarder de plus mauvais œil par des personnes plus dangereuses, s'inquiétoit fort peu des regards du ministre et de la dame; toutes ses facultés étoient occupées d'un superbe morceau de bœuf qui fumoit à l'un des bouts de la table, qu'il dévoroit des yeux et qu'il brûloit d'attaquer. Il se vit obligé de différer l'assaut jusqu'à la fin d'une très-longue prière, entre chaque partie de laquelle il manioit son couteau et sa fourchette, comme il eût pris sa lance ou son épée pour se préparer au combat; mais chaque fois il lui falloit déposer les armes à la voix du chapelain diffus qui commençoit un autre verset. Sir Duncan l'écoutoit avec une attention révérencieuse, quoiqu'on pensât qu'il s'étoit joint aux partisans du Covenant plutôt par dévouement pour son chef que par un zèle véritable pour la cause soit de la liberté soit du presbytérianisme. Son épouse seule écoutoit la prière avec le maintien de la véritable piété.

Le dîner se passa dans un silence presque pythagorique; car ce n'étoit point l'usage du major

d'exercer sa langue lorsque ses dents étoient occupées, et de sacrifier l'utile à l'agréable. Sir Duncan ne fut pas moins silencieux, et son épouse et le ministre se dirent seulement quelques mots à voix basse pendant le cours du repas.

Mais lorsqu'on eut desservi et qu'on eut placé les liqueurs sur la table, le major, qui n'avoit plus les mêmes raisons pour garder le silence, commença à s'ennuyer de celui de la compagnie; et pour animer la conversation il en revint à son sujet favori, et dirigea une nouvelle attaque sur son hôte.

— Savez-vous bien, sir Duncan, s'écria-t-il, que cette éminence de Drumsnab qui commande votre château me tient furieusement au cœur? Il faudra que nous ayons une conversation ensemble sur la nature de la redoute qu'il faudroit y construire, et que nous voyions si les angles devront en être aigus ou obtus. Je suis sûr que vous entendrez avec plaisir les arguments dont le grand feld-maréchal Bannier se servit à ce sujet contre le général Tiefenbach pendant une suspension d'armes.

— Major, répondit le vieux chevalier du ton le plus sec, ce n'est point notre usage à nous autres montagnards d'entrer dans des discussions militaires avec des étrangers. Ce château, tel qu'il est, résisteroit à des forces plus considérables

que les malheureux que nous avons laissés à Darnlinvarach ne pourront jamais en mettre en campagne.

La dame laissa échapper un profond soupir en entendant cette réponse, qui sembloit lui rappeler quelque douloureuse circonstance.

— Celui qui avoit donné a repris, Madame, dit le prêtre en lui adressant la parole d'un ton solennel. Puissiez-vous dire long-temps : Son nom soit béni!

A cette exhortation, qui paroissoit n'être que pour elle, la dame répondit par une inclination de tête plus humble que Dalgetty ne lui en avoit encore vu faire. Supposant qu'il la trouveroit alors d'une humeur plus causeuse, il résolut de tenter l'entreprise, et de chercher à lier conversation avec elle.

— Il est certainement très-naturel, lui dit-il, que madame prenne l'alarme au seul mot de préparatifs militaires; et j'ai remarqué qu'il produisoit le même effet chez les femmes de toutes les nations et presque de toutes les conditions. Néanmoins Penthésilée chez les anciens, et plus récemment Jeanne d'Arc, et autres, étoient d'un tout autre calibre; et je me rappelle avoir appris, pendant que j'étois au service des Espagnols, qu'autrefois le duc d'Albe avoit dans son armée un bataillon de femmes qui avoient des officiers

de leur sexe, et dont le commandant en chef s'appeloit en allemand *hureweibler*, c'est-à-dire, en bon français, capitaine des filles. Il est vrai que ce n'étoient pas des personnes à comparer sous aucun rapport à madame, car c'étoient de ces créatures *quæ quæstum corporibus faciunt*, comme nous disions de Jeanne Drochiels au collége de Mareschal, les mêmes que les Français appellent *courtisanes*, et que nous, en écossais, nous nommons....

— Mon épouse vous dispense de pousser plus loin vos explications, major, lui dit sèchement son hôte; et le ministre ajouta que de pareils discours, tout au plus tolérables dans un corps-de-garde occupé par une soldatesque profane, étoient souverainement déplacés à la table d'un homme respectable, et surtout en présence d'une dame de qualité.

— Je vous demande pardon, *domine*, ou docteur, *aut quocumque alio nomine gaudes* (car il est bon que vous sachiez que j'ai étudié les belles-lettres), reprit l'envoyé intrépide en se versant un grand verre de vin; mais je ne vois pas que vos reproches soient fondés, attendu que je ne parlois point de ces *turpes personæ* comme si leurs occupations ou leur caractère étoient un sujet de conversation convenable pour madame, mais seulement *per accidens*, ou, si vous voulez,

per confirmationem de ce que je vous disois; c'est-à-dire que leur courage et leur audace naturelle, augmentés sans doute beaucoup par le genre de vie de ces.....

— Je vous prie de m'excuser, major, dit sir Duncan en l'interrompant encore, mais j'ai quelque affaire à régler ce soir afin de pouvoir vous accompagner demain à Inverary; ainsi donc j'espère.....

— Demain! répéta son épouse d'un ton plaintif; ce ne peut être votre intention, sir Duncan, ou il faut que vous ayez oublié que demain est un lugubre anniversaire, et consacré à une solennité non moins lugubre.

— Je ne l'avois point oublié, répondit sir Duncan; hélas! est-il possible que je l'oublie jamais! Mais la nécessité des temps exige que cet officier parte sans retard pour Inverary.

— Oui, mais non pas que vous l'accompagniez en personne?

— Il vaudroit mieux que je le fisse; cependant je puis écrire au marquis et le rejoindre le jour suivant. Major, je vous remettrai une lettre qui expliquera au marquis d'Argyle l'objet de votre mission et le caractère dont vous êtes revêtu; vous voudrez bien vous préparer à partir demain matin, et une escorte sera chargée de vous accompagner.

— Sir Duncan, reprit Dalgetty, vous êtes assurément le maître de prendre sur cet article telles mesures qu'il vous plaira; néanmoins je vous prie de ne pas oublier quelle tache ce seroit pour votre nom, s'il arrivoit qu'un plénipotentiaire éprouvât la moindre insulte, *clam*, *vi*, *vel precariò*; je ne dis point par l'effet de votre volonté, mais faute d'avoir pris toutes les précautions dictées par la prudence.

— Vous êtes sous la sauvegarde de mon honneur, Monsieur, dit sir Duncan, et c'est une sûreté plus que suffisante. A présent, ajouta-t-il en se levant, voilà l'heure où nous sommes dans l'habitude de nous retirer, et je vais vous en donner l'exemple.

Dalgetty, se voyant dans la nécessité de lever promptement le siége, sut du moins, en général habile, mettre à profit le peu d'instants qui lui restoient. — Sous la garantie de votre parole, dit-il en remplissant son verre, je bois à votre santé, sir Duncan, et à la durée de votre honorable famille. Le vieux chevalier ne répondit qu'en poussant un profond soupir. Vidant son verre, et le remplissant de nouveau avec une promptitude incroyable, le major ajouta : — Je bois aussi à la vôtre, Madame, et à l'accomplissement de tous vos nobles désirs; et à vous, *mi padre*, en s'adressant au ministre : je remplis

cette coupe à votre intention. Et il n'oublia pas de joindre l'action aux paroles.—Puisse s'y noyer toute rancune entre vous et le major Dalgetty! Et, attendu que le flacon ne contient plus qu'un verre, je bois à la santé des braves et vaillants soldats et officiers de tous les partis. Maintenant que la bouteille est vide, je suis prêt, sir Duncan, à suivre votre factionnaire ou sentinelle, et à retourner dans mon camp.

Il reçut la permission formelle de se retirer, et de plus l'assurance que, comme le vin sembloit être de son goût, on lui en porteroit dans un instant une autre bouteille de la même espèce pour charmer les moments de sa solitude.

A peine le major étoit-il rentré dans son appartement, que cette promesse fut accomplie; et quelque temps après l'arrivée d'un pâté de venaison lui fit supporter très-patiemment sa retraite et le manque de société. Le même domestique, qui lui apporta cette petite collation, lui remit un paquet scellé, entouré d'un fil de soie, suivant l'usage des temps, et adressé avec beaucoup de formules de respect au Très-haut et Très-puissant Prince Archibald, Marquis d'Argyle, Seigneur de Lorne et autres lieux, etc., etc., etc. Ce domestique lui apprit en même temps que son escorte seroit prête à partir de grand matin pour Inverary, où les dépêches de sir Duncan lui ser-

viroient tout à la fois de lettre d'introduction et de passe-port.

N'oubliant pas qu'il étoit dans ses instructions de recueillir tous les renseignements possibles, et, curieux d'ailleurs de connoître les raisons qui empêchoient sir Duncan de l'accompagner, le major, avec toute la circonspection que lui suggéroit son expérience, demanda au domestique quelle circonstance retenoit son maître au château le lendemain. Celui-ci, qui étoit des basses terres, et qui par conséquent parloit écossais, répondit que c'étoit l'usage de sir Duncan et de son épouse d'observer comme un jour de jeûne et d'humiliation solennelle l'anniversaire du jour où leur château avoit été pris par surprise, et où leurs enfants, au nombre de quatre, avoient été cruellement massacrés par une bande de montagnards, pendant que sir Duncan étoit allé combattre avec le marquis d'Argyle les Mac-Leans de l'île de Mull.

— Diable! reprit Dalgetty, votre maître et votre maîtresse ont en effet quelque sujet de jeûner et de s'humilier, quoiqu'il me semble que le dernier suffiroit. Néanmoins j'affirmerois presque que ce malheur ne lui seroit pas arrivé, s'il avoit pris l'avis de quelque capitaine expérimenté versé dans l'art de défendre les places, et qu'il eût fait bâtir une redoute sur la hauteur qui est

à gauche du pont-levis, et je puis aisément vous le prouver. Supposons que ce pâté soit le château..... Comment vous appelez-vous, mon ami ?

— Lorimer, Monsieur.

— A votre santé, honnête Lorimer. Comme je vous disois donc, mon ami, supposons que ce pâté soit la citadelle que nous avons à défendre, et que cette bouteille.....

— Je suis fâché, Monsieur, dit Lorimer en l'interrompant, de ne pouvoir rester pour entendre le reste de votre démonstration ; mais la cloche va sonner. Comme le digne M. Graneangowl, chapelain du marquis d'Argyle, va dire le service et prêcher dans la chapelle du château, et que de soixante personnes dont se compose la maison, nous ne sommes que sept qui entendions l'écossais, ce seroit un grand scandale que l'un d'eux n'y assistât point, et mon absence me nuiroit beaucoup dans l'esprit de ma maîtresse. Voilà des pipes et du tabac, Monsieur ; et, si vous désirez quelque autre chose, on vous l'apportera dans deux heures, dès que les prières seront terminées. Et à ces mots il quitta la chambre.

A peine fut-il parti que la cloche du château annonça par ses sons monotones qu'il étoit temps de se rendre à la chapelle. Le major entendit aussitôt les voix glapissantes des femmes, et les

voix plus dures mais non moins aigres des hommes qui parloient erse du fond du gosier, tout en courant de différents côtés par une galerie longue mais étroite, qui servoit de communication à beaucoup de chambres, et entre autres à celle de Dalgetty. — Les voilà tous qui courent comme si l'on battoit le rappel, se dit-il à lui-même; s'ils vont tous à la parade je prendrai un peu l'air et je ferai mes observations sur les côtés foibles de la place.

En conséquence, lorsque tout fut tranquille et qu'il n'entendit plus le moindre bruit, il ouvrit la porte de sa chambre, et il avoit déjà fait quelques pas lorsqu'il vit son ami à la hache s'avancer vers lui, du bout de la galerie, en sifflant entre ses dents un air gallique. Avoir paru déconcerté en pareille circonstance, c'eût été à la fois impolitique et indigne de son caractère militaire; aussi le major ne fit-il pas sur-le-champ volte-face, mais il se mit à siffler sur un ton beaucoup plus haut que la sentinelle; et se retirant ensuite pas à pas les bras croisés derrière le dos, d'un air d'indifférence, comme s'il n'avoit eu d'autre but que de respirer un peu l'air, il rentra dans ses quartiers, et voyant le factionnaire à quelques pas de lui, il lui ferma la porte au nez.

Forcé de rester prisonnier, grâce à la vigilance de son gardien, notre ritmeister passa la soirée

à faire des calculs sur la tactique, calculs qu'il interrompoit de temps en temps pour attaquer le pâté et dire deux mots à la bouteille, jusqu'à ce qu'enfin il fût temps de prendre quelque repos. Le lendemain il fut réveillé à la pointe du jour par Lorimer, qui lui dit que lorsqu'il auroit déjeuné, et il lui apportoit pour cela les provisions nécessaires, ses guides étoient prêts à l'accompagner. Après avoir loué beaucoup le conseil de Lorimer, qu'il s'empressa de suivre, le major se disposa à partir. En traversant les appartements, il remarqua que les domestiques étoient occupés à tendre le grand vestibule en noir, cérémonie que, dit-il, il avoit vu observer lorsque l'immortel Gustave-Adolphe étoit étendu sur son lit de parade, dans le château de Wolgast, ce qui le portoit à croire que c'étoit la marque du deuil le plus strict et le plus profond.

Lorsque Dalgetty fut monté à cheval, il se vit entouré de cinq à six Campbells bien armés, qui devoient l'accompagner ou plutôt le garder, et commandés par un homme qui, au bouclier qu'il portoit sur l'épaule, à la plume de coq qui surmontoit son bonnet, à son air d'importance, et surtout à la dignité de son maintien, ne devoit pas être moins que le cousin de sir Duncan au dixième ou au douzième degré tout au moins. Mais il lui fut impossible d'obtenir aucun ren-

seignement positif sur ce sujet ni sur aucun autre, attendu que ni le commandant ni aucun de ses soldats ne parloient anglais.

Quoique Dalgetty fût à cheval et que ses guides fussent à pied, telle étoit leur activité, et tels étoient les obstacles que la nature de la route opposoit à chaque instant à son malheureux coursier, que loin d'être retardé par la lenteur de leurs pas, il avoit plutôt de la peine à les suivre. Il vit qu'ils avoient toujours l'œil sur lui, comme s'ils eussent craint qu'il ne fît quelque tentative pour s'échapper; et une fois qu'il étoit resté un peu en arrière en traversant un ruisseau, l'un de ses aimables compagnons de voyage se mit à amorcer son fusil, ce qui lui fit comprendre qu'il couroit quelque danger s'il essayoit de faire bande à part.

Dalgetty n'auguroit pas très-bien de la vigilance avec laquelle on gardoit sa personne; mais c'étoit un mal sans remède: car chercher à s'échapper dans un pays inconnu et presque inaccessible, c'eût été le comble de la folie. Il continua donc à traverser patiemment des déserts sauvages et stériles, par des sentiers qui n'étoient connus que des bergers et des conducteurs de bestiaux. Il remarquoit à peine ces combinaisons sublimes de sites pittoresques qui font accourir de toutes les parties de l'Angleterre de nombreux admirateurs pour charmer leurs yeux du spec-

tacle imposant des montagnes d'Écosse, et mortifier leurs palais en partageant la chère des montagnards. Enfin ils arrivèrent sur le bord de ce beau lac près duquel Inverary est situé. Le chef de l'escorte sonna du cor, et à ce signal une chaloupe bien équipée sortit d'une crique où elle étoit cachée, et reçut à bord le major et ses compagnons, sans excepter Gustave qui, voyageur expérimenté tant sur mer que sur terre, entra dans la barque avec le sang-froid d'un chrétien.

Embarqué sur le Loch-Fine, Dalgetty eût pu admirer l'un des plus nobles tableaux de la nature. Deux rivières rivales, l'Aray et le Schiray, sortoient l'une et l'autre du sein de leur retraite, du milieu de sombres forêts, pour venir payer au lac le tribut de leurs eaux. Sur la petite pente douce et graduelle du rivage s'élevoit le château avec ses murs crénelés et ses tours, monument d'une simplicité noble et gothique, et présentant un coup d'œil bien plus pittoresque que le palais massif et uniforme qui l'a remplacé. Des bois épais entouroient cette auguste demeure pendant plusieurs milles à la ronde, et le pic de Duniquoich, semblant sortir du sein du lac et s'élançant jusqu'aux nues, dominoit majestueusement le paysage, tandis qu'un fanal solitaire, couronnant son sommet, rendoit le tableau plus imposant en éveillant une idée de danger.

Telle étoit une partie du noble spectacle que Dalgetty eût pu admirer s'il l'avoit voulu. Mais à dire le vrai, le major, qui n'avoit rien pris depuis la pointe du jour, contemploit avec plus d'intérêt la fumée des cheminées du château, qui sembloit lui annoncer les apprêts d'un excellent dîner.

La chaloupe approcha bientôt de la jetée qui séparoit le lac de la petite ville d'Inverary. Ce n'étoit alors qu'un assemblage grossier de cabanes, entremêlées de quelques maisons de pierre, mais en très-petit nombre, et s'étendant depuis les bords du lac jusqu'à la principale porte du château, devant laquelle nos voyageurs aperçurent un spectacle capable de faire impression sur des nerfs plus délicats et sur une âme moins intrépide que celle du ritmeister Dugald-Dalgetty, titulaire de Drumthwacket.

CHAPITRE XII.

« Actif et turbulent, non moins qu'ambitieux,
« Son esprit se nourrit de projets tortueux ;
« Il change à chaque instant de principe et de place
« Et ne sait supporter ni succès ni disgrâce. »

Absalon et Achitophel.

Le village d'Inverary, aujourd'hui jolie ville de province, rappeloit alors l'époque où il avoit été bâti par l'apparence chétive des maisons et par l'irrégularité des rues qui n'étoient point pavées. Mais ce qui marquoit d'une manière plus forte et plus terrible le caractère du siècle, c'étoit le spectacle qu'offroit la place du marché, qui étoit à moitié chemin entre le port ou la jetée, et la porte du château dont la sombre arcade, la herse de fer et les murs massifs terminoient de ce côté la perspective. Au milieu de cette place, vaste et irrégulière, s'élevoit un gibet où étoient suspendus cinq infortunés, dont deux sembloient être des habitants des basses terres, tandis que les trois autres étoient couverts du plaid montagnard. Deux ou trois femmes, assises sous la potence, sembloient pleurer leur mort et chanter à voix basse leur coronach. Mais ce spectacle se renouveloit trop souvent pour avoir beaucoup

d'intérêt pour les habitants en général, qui, tandis qu'ils se pressoient en foule autour de Dalgetty pour examiner son uniforme, sa brillante armure et son cher Gustave, sembloient ne faire aucune attention à la scène effrayante qu'ils avoient sous les yeux.

L'envoyé de Montrose ne partageoit pas tout-à-fait leur indifférence, et entendant un ou deux mots d'anglais s'échapper de la bouche d'un montagnard qui avoit assez bonne apparence, il fit halte aussitôt, et lui dit : — Il paroît que le grand-prévôt a eu de l'ouvrage ici, mon ami. Puis-je vous demander pour quel crime ces malheureux ont été exécutés?

Il montra de la main le gibet en parlant, et le montagnard, comprenant ce qu'il vouloit dire plutôt par son geste que par ses paroles, répondit sur-le-champ : — Oh! ce sont trois gentilshommes montagnards, Dieu leur fasse grâce! et deux Sassenachs, qui ne vouloient point faire quelque chose que Mac-Callum-More leur commandoit; et il continua son chemin d'un air d'indifférence, sans écouter aucune autre question.

Dalgetty haussa les épaules, et se remit en route; car le cousin au dix ou douzième degré de sir Duncan commençoit à montrer quelques signes d'impatience.

Un autre exemple du pouvoir féodal les atten-

doit à la porte du château. Dans l'enceinte d'une palissade qui sembloit n'avoir été construite que récemment, et protégée par deux pièces d'artillerie légère, étoit un énorme billot sur lequel on voyoit une hache : elle étoit teinte de sang, et une quantité de sable répandu tout autour ne cachoit qu'en partie les traces d'une exécution récente.

Pendant que Dalgetty regardoit ce nouvel objet de terreur, le chef de ses guides le tira par le pan de son habit et lui montra du doigt un poteau fixé sur la palissade, et dont la pointe soutenoit une tête d'homme, sans doute celle du malheureux dont le sang couvroit encore l'instrument de mort. Le montagnard, en lui faisant remarquer cet horrible spectacle, sembloit retenir un sourire malin, qui ne parut pas de très-bon augure à son compagnon de voyage.

Dalgetty descendit de cheval à la porte, et Gustave fut emmené sans qu'on lui permît de l'accompagner jusqu'à l'écurie, suivant son usage. Cette circonstance fit plus d'impression sur notre ritmeister que toutes ces affreuses images de mort et de destruction.

— Pauvre Gustave! se dit-il, que deviendra-t-il s'il m'arrive quelque malheur? Je commence à croire que j'aurois mieux fait de le laisser à Darnlinvarach; car ces maudits sauvages savent à peine

distinguer la tête d'un cheval de sa queue. Mais à la voix du devoir un guerrier doit abandonner tout ce qu'il a de plus cher :

« Entendez-vous le bronze des batailles ?
« Déployez donc vos nobles étendards ;
« Allons chercher d'illustres funérailles,
« Le roi du Nord partage nos hasards ! »

Ayant ainsi fait taire ses craintes par le refrain d'une ballade guerrière, il suivit son guide dans un espèce de corps-de-garde qui étoit rempli de soldats montagnards. On lui fit alors entendre qu'il devoit y rester jusqu'à ce que son arrivée eût été annoncée au marquis. Pour s'assurer une réception plus favorable, le major remit à l'aimable parent du laird d'Ardenvohr le paquet que celui-ci lui avoit confié, et lui témoigna de son mieux, par signes, qu'il désiroit qu'il fût remis au marquis en mains propres. Son guide se servant du même langage muet, lui répondit qu'il se conformeroit à ses ordres, et se retira.

Le major resta environ une demi-heure dans ce corps-de-garde, exposé aux regards insolents et scrutateurs des soldats, pour lesquels son air et son costume n'étoient pas moins un objet de curiosité que sa personne et son pays en sembloient un d'aversion. Dalgetty, voyant une chaise, s'y établit tranquillement, et, sans faire

attention à leur impertinence, se mit à siffler une marche, jusqu'à ce qu'enfin un homme ayant un costume de velours noir et portant une chaîne d'or comme un magistrat moderne d'Édimbourg, mais qui n'étoit que l'intendant de la maison du marquis d'Argyle, vînt, avec une gravité solennelle, inviter le major à le suivre, en lui annonçant que son maître étoit prêt à le recevoir.

Les nombreux appartements qu'on lui fit traverser étoient remplis de domestiques, de gardes et d'officiers de tout genre, disposés peut-être avec quelque ostentation pour donner à l'envoyé de Montrose une haute idée de la puissance de la maison d'Argyle, et lui prouver combien elle étoit supérieure en pouvoir et en magnificence à celle de Montrose. Une antichambre étoit remplie de laquais en superbe livrée, qui, rangés sur une double file, regardoient en silence le major passer entre leurs rangs; une autre salle étoit occupée par des chefs montagnards qui s'amusoient à jouer aux échecs, au trictrac et à d'autres jeux, qu'ils interrompoient à peine pour jeter un regard de hauteur sur l'étranger; un troisième appartement étoit rempli d'officiers et de gentilshommes des basses terres; enfin la salle d'audience du marquis le montroit entouré d'une cour brillante destinée à faire ressortir encore davantage sa dignité et sa puissance.

Google

Cet appartement, dont les portes battantes furent ouvertes pour la réception du major Dalgetty, étoit une longue galerie, ornée de tapisseries et de portraits de famille, et dont le plafond voûté se composoit de lambris dorés à jour. Il étoit éclairé par de longues fenêtres gothiques, dont les vitraux peints admettoient à peine les rayons du soleil à travers les têtes de sanglier, les galères, les bâtons et les épées dont elles étoient couvertes, armes de la maison d'Argyle, et emblèmes des hautes fonctions héréditaires de justicier d'Écosse et de grand-maître de la maison du roi qu'elle posséda long-temps. Au bout de cette galerie magnifique étoit le marquis lui-même, entouré de seigneurs tous richement vêtus, parmi lesquels étoient deux ou trois membres du clergé, appelés peut-être pour être témoins de son zèle pour le Covenant.

Le marquis étoit habillé suivant la mode du temps, que Vandyck a si souvent peinte; mais son habit, quoique riche, étoit d'une couleur sombre et uniforme. A son air préoccupé, à son front sillonné de rides, et à ses yeux continuellement fixés à terre on reconnoissoit un homme plongé souvent dans de profondes méditations, et qui avoit acquis par une longue habitude un air de gravité et de mystère qu'il ne pouvoit quitter même lorsqu'il n'avoit rien à cacher. Il

étoit grand et maigre; mais sa taille n'ôtoit rien à la dignité de ses manières. Il y avoit quelque chose de froid dans son abord et de sinistre dans son regard, quoiqu'il parlât avec la grâce et l'aisance d'un homme de haut rang. Adoré de son clan, dont il cherchoit continuellement à augmenter la puissance et les priviléges, il étoit vu de mauvais œil par les autres tribus de montagnards, dont il avoit déjà dépouillé les unes de leurs possessions, tandis que les autres craignoient d'éprouver le même sort, et ne voyoient qu'avec envie la hauteur à laquelle il s'étoit élevé.

Nous avons déjà dit qu'en se montrant au milieu de ses conseillers, des officiers de sa maison et de sa nombreuse suite d'alliés et de vassaux, le marquis d'Argyle vouloit sans doute faire impression sur le système nerveux de l'envoyé de Montrose; mais Dalgetty, tout en courant de parti en parti, avoit fait la plus grande partie de la guerre de trente ans en Allemagne, époque où un brave soldat étoit le compagnon des princes. Le roi de Suède, et, d'après son exemple, les fiers princes de l'empire eux-mêmes, s'étoient souvent vus dans la nécessité de composer avec leur dignité, et, lorsqu'ils ne pouvoient payer leurs soldats, de les retenir en flattant leur orgueil, en leur accordant des priviléges extraordinaires et en vi-

vant avec eux dans la plus grande familiarité. Le major pouvoit se vanter d'avoir dîné avec les plus grands princes, et il n'étoit donc pas homme à se laisser intimider par la pompe dont s'entouroit Mac-Callum-More. Qui plus est, Dalgetty n'étoit pas naturellement l'homme le plus modeste du monde; au contraire, il avoit si bonne opinion de lui-même, que, dans quelque compagnie qu'il se trouvât, il se croyoit toujours à sa place, s'élevant toujours en idée au niveau des personnes près desquelles il étoit admis; en sorte qu'il étoit aussi à son aise dans la plus haute société qu'au milieu de ses compagnons ordinaires. Ce qui le fortifioit considérablement dans la haute opinion qu'il avoit de lui-même, c'étoient ses idées sur la profession militaire, grâce à laquelle, disoit-il, un preux cavalier pouvoit marcher de pair avec un empereur.

Nous ne serons donc pas surpris de le voir entrer dans la galerie sans le moindre embarras, la traverser avec plus de confiance que de grâce, et s'approcher si près d'Argyle pour lui parler, que le marquis recula de quelques pas afin de laisser entre l'envoyé de Montrose et lui une distance convenable. Le major fit son salut militaire avec beaucoup d'aisance, puis s'adressant au marquis, — Bonjour, milord, s'écria-t-il, quoique je ne sache trop si je dois dire bonjour ou

bonsoir à présent; *beso à usted los manos*, comme disent les Espagnols.

— Qui êtes-vous, Monsieur, et quelle affaire vous amène ici? demanda le marquis d'un ton qu'il croyoit propre à réprimer la familiarité offensante de l'envoyé.

— Voilà deux questions fort justes et bien naturelles, milord, reprit Dalgetty, et je vais y répondre comme il convient à un brave cavalier, et cela *peremptoriè*, comme nous avions coutume de dire au collége de Mareschal.

— Voyez ce qu'est cet homme et ce qu'il veut, Neal, dit le marquis d'un ton ferme à l'une des personnes de sa suite.

— Je prie l'honorable cavalier de ne pas se donner la peine de se déranger, milord; je vais vous le dire, reprit le major avec le plus grand sang-froid. Cet homme est Dugald-Dalgetty, de Drumthwacket, anciennement ritmeister au service de différentes puissances, et aujourd'hui major de je ne sais quel régiment irlandais: je viens en qualité d'envoyé extraordinaire de haut et puissant seigneur James, comte de Montrose, et d'autres nobles seigneurs maintenant sous les armes pour sa majesté; et ainsi, vive le roi Charles!

— Savez-vous où vous êtes et à qui vous parlez, Monsieur, demanda de nouveau le marquis, pour

oser me répondre comme si j'étois un enfant ou un insensé? Le comte de Montrose est avec les mécontents anglais, et je soupçonne que vous êtes un de ces vagabonds irlandais qui sont venus dans ce pays pour mettre tout à feu et à sang, comme ils l'ont fait sous sir Phelim O' Neale.

— Milord, reprit Dalgetty, quoique major d'un régiment irlandais, je ne suis point ce que vous supposez, et j'ai pour garants de mon honneur l'invincible Gustave-Adolphe, le lion du Nord, Bannier, Oxenstiern, le duc de Saxe-Weymar, Tilly, Wallenstein, Piccolomini et d'autres grands capitaines, tant morts que vivants; et quant au noble comte de Montrose, je prie votre seigneurie de jeter les yeux sur les pleins-pouvoirs dont je suis revêtu pour traiter avec vous au nom de cet illustre commandant.

Le marquis regarda légèrement le papier signé et scellé que Dalgetty lui présentoit, et, le jetant dédaigneusement sur une table, il demanda aux personnes qui l'entouroient ce que méritoit celui qui venoit comme l'agent déclaré de traîtres qui avoient pris les armes contre l'état.

— Un gibet bien élevé et deux minutes pour se confesser, répondit aussitôt l'un des officiers.

— Je prierois l'honorable cavalier qui a parlé le dernier, reprit Dalgetty, de prendre un peu plus de temps avant de donner ses conclusions,

et votre seigneurie de réfléchir mûrement avant de les adopter, attendu que de pareilles menaces ne doivent être faites qu'à de vils espions, et non à des hommes de cœur, qui sont tenus d'exposer leur vie aussi bien dans ces sortes de missions que dans les combats, à l'assaut ou dans une sortie. Il est vrai que je n'ai avec moi ni trompette ni drapeau blanc, attendu que notre armée n'est pas encore entièrement équipée; mais votre seigneurie et les honorables cavaliers de sa suite conviendront, que le caractère d'un envoyé qui vient proposer une trêve ou une suspension d'armes, doit être reconnu sans qu'il ait besoin de faire entendre une fanfare, qui n'est qu'un vain son, ou de déployer un drapeau, qui n'est quelquefois qu'un vieux lambeau de linge : son titre repose sur la confiance que le parti qui députe et le député ont en l'honneur de ceux à qui le message doit être porté, et dans leur ferme persuasion qu'ils respecteront le *jus gentium*, aussi bien que les lois de la guerre, dans la personne de l'ambassadeur.

—Vous n'êtes pas venu ici, Monsieur, dit le marquis, pour nous apprendre les lois de la guerre, qui ne peuvent jamais s'appliquer à des rebelles et à des insurgés, mais pour souffrir la punition due à votre insolence pour avoir osé apporter le message d'un traître au lord justicier

d'Écosse, dont le devoir exige qu'il punisse de mort une pareille offense.

— Messieurs, dit le major qui commençoit à être assez mécontent de la tournure que prenoit son ambassade, je vous prie de ne pas oublier que le comte de Montrose vous rendra responsables, vous et vos biens, de tout ce qui pourra m'arriver, soit à moi, soit à mon cheval, par suite de ces procédés inouïs, et qu'il sera en droit d'exercer sur vous une vengeance éclatante.

Cette menace fut reçue avec un sourire dédaigneux, et l'un des Campbells répondit : — Il y a loin jusqu'à Lochow; expression proverbiale, signifiant que leurs domaines héréditaires étoient hors de la portée des invasions d'un ennemi.

— Mais, Monsieur, reprit encore l'infortuné major, qui ne vouloit pas se laisser condamner sans avoir épuisé du moins tous ses moyens d'éloquence, quoique ce ne soit point à moi à décider s'il y a loin ou non jusqu'à Lochow, attendu que je ne connois pas cet endroit, j'espère que vous me permettrez de vous faire une observation qui intéresse particulièrement l'honneur de votre famille, c'est que je suis ici sous la protection spéciale d'un noble seigneur de votre nom, de sir Duncan Campbell d'Ardenvohr, qui s'est porté garant de ma sûreté; et je vous prie d'observer

qu'en manquant à la parole qu'il a donnée, vous porterez une atteinte irréparable à son honneur et à sa réputation,

La plupart des personnes présentes paroissoient n'en avoir rien su jusqu'alors : on s'agitoit, on se parloit à l'oreille; les Campbells surtout sembloient se concerter entre eux; et le marquis, malgré l'empire qu'il exerçoit sur lui-même, laissa percer sur sa figure des marques d'impatience et d'emportement.

— Est-ce que sir Duncan d'Ardenvohr répond sur son honneur de la sûreté de cet homme, milord? dit une personne de la compagnie en s'adressant au marquis.

— Je ne le crois pas, répondit celui-ci; mais je n'ai pas encore eu le temps de lire sa lettre.

— Nous prierons votre seigneurie de le faire, dit l'un des Campbells; il ne faut point que notre honneur souffre la moindre atteinte pour un pareil compagnon.

— Une mouche morte, dit un prêtre, donne une mauvaise odeur au baume de l'apothicaire.

— Révérend père, reprit le major, je vous pardonne le peu de délicatesse de votre comparaison, attendu qu'après tout elle m'est favorable; et par la même raison, je ne releverai point l'épithète méprisante de *compagnon* dont l'honorable cavalier au bonnet rouge a jugé à propos

de me qualifier, quoique je veuille bien lui dire qu'elle ne me convient nullement, si ce n'est dans le sens que lui donnoit Gustave-Adolphe, le lion du Nord, et d'autres grands capitaines, tant en Allemagne que dans les Pays-Bas, lorsqu'ils m'appeloient leur compagnon d'armes. Quant à ma déclaration positive que sir Duncan s'est rendu garant de ma sûreté, j'engage ma vie qu'il la confirmera lui-même lorsqu'il viendra demain.

— Si le chevalier est attendu si tôt, dit l'un des intercesseurs, il seroit fâcheux d'expédier trop vite l'affaire de ce pauvre homme.

— Du moins, dit un autre, votre seigneurie pourroit avant tout consulter la lettre du chevalier d'Ardenvohr, et voir en quels termes il y parle de ce major Dalgetty.

Ils se rangèrent alors autour du marquis, et parlèrent entre eux à voix basse, tant en anglais que dans la langue erse. La puissance patriarcale des chefs de clans étoit très-grande; et celle du marquis d'Argyle, armée de tous ses priviléges de juridiction héréditaire, étoit surtout absolue; mais il existe toujours quelque frein à l'ambition ou à la tyrannie même dans les gouvernements les plus despotiques. Celui qui modéroit le pouvoir des chefs celtes c'étoit la nécessité de se concilier les petits seigneurs qui, sous leurs ordres,

conduisoient au combat les soldats de leur clan, et qui formoient le conseil de la tribu en temps de paix. Le marquis, dans cette occasion, ne put se dispenser de céder aux remontrances de ce sénat du nom de Campbell, et, s'avançant hors du cercle, il ordonna de conduire le prisonnier en lieu de sûreté.

Prisonnier! s'écria Dalgetty en se debattant comme un lion au milieu de deux vigoureux montagnards qui depuis quelques minutes s'étoient approchés de lui pour le saisir. Il fut un moment si près de se dégager d'entre leurs mains, que le marquis d'Argyle changea de couleur, et recula de deux pas en portant la main sur son épée, tandis que plusieurs membres de son clan, prêts à se sacrifier pour leur chef, se précipitèrent entre lui et le prisonnier dont ils craignoient la vengeance.

Mais les deux montagnards étoient trop robustes pour laisser échapper leur proie; et le malheureux major, après s'être vu dépouiller de ses armes offensives, fut entraîné hors de la galerie. Ses gardes lui firent traverser plusieurs sombres passages, et s'arrêtèrent devant une grille de fer que le capitaine de la troupe ouvrit lui-même. Une seconde porte en bois laissa voir au pauvre Dalgetty un escalier étroit et rapide qui conduisoit dans une espèce de souterrain.

Les gardes le poussèrent rudement pour lui faire descendre deux ou trois marches; puis, lui lâchant le bras, ils le laissèrent gagner à tâtons le bas de l'escalier, entreprise qui ne fut ni facile ni sans danger lorsque les deux portes, successivement refermées, laissèrent le prisonnier dans une obscurité complète.

CHAPITRE XIII.

« Malheur à l'étranger qui pénètre en ces bois,
« Si du despote altier qui se dit roi de rois
« Il ne vient humblement adorer la puissance. »
BURNS. *Épigramme sur un voyage à Inverary.*

Le major, privé de lumière et placé dans une position assez dangereuse, se mit à descendre l'escalier en ruines avec toute la circonspection possible, espérant trouver en bas quelque endroit pour se reposer; mais, malgré tous ses soins, il ne put éviter à la fin de faire un faux pas, qui lui fit descendre les quatre à cinq dernières marches un peu trop vite pour qu'il lui fût facile de garder son équilibre, et, pour comble de malheur, son pied heurta contre une substance douce et arrondie, qui s'annonça aussitôt pour être un corps organisé en poussant un gémissement. Ce choc accéléra tellement sa marche, qu'au bout de quelques pas il roula au fond d'un cachot humide et pavé en pierres

Lorsque Dalgetty fut parvenu non sans peine à se relever, sa première question fut de demander sur quoi il avoit roulé.

— Sur ce qui étoit un homme il y a un mois, répondit une voix sourde et entrecoupée.

— Et qu'est-il donc à présent, demanda Dalgetty, pour s'aviser de se tapir comme un hérisson sur la dernière marche de l'escalier, et exposer les honorables cavaliers qui viennent lui rendre visite à se rompre le cou en heurtant contre lui?

— Ce qu'il est à présent, reprit la même voix; c'est un misérable tronc dont les branches ont été élaguées une à une, et qui s'inquiète peu si la hache doit bientôt l'abattre et finir ses tourments.

— Je vous plains, camarade, dit Dalgetty, mais, *patienza*, comme dit l'Espagnol; et permettez-moi de vous dire que, si vous n'aviez pas plus remué qu'une souche, pour me servir de votre comparaison, vous m'auriez épargné quelques égratignures aux mains et aux genoux.

— Vous êtes militaire, reprit son compagnon d'esclavage, et vous vous plaignez d'une chute à laquelle un enfant ne penseroit point.

— Militaire? dit le major, et comment pouvez-vous voir que je le suis au milieu des ténèbres de cette maudite caverne?

— J'ai entendu résonner votre armure lorsque vous êtes tombé, et maintenant je la vois parfaitement. Lorsque vous serez resté aussi long-temps que moi dans ces ténèbres vos yeux distingueront le plus petit insecte qui rampe sur le plancher.

— Que le diable me les arrache plutôt, s'écria Dalgetty. S'il faut rester plus d'un jour dans ce cachot infernal, je demanderai à faire la prière d'un soldat, à monter à l'échelle, et je bénirois la corde qui m'en tireroit. Mais, à propos, quelle sorte de provisions avez-vous ici? mon frère en affliction.

— Du pain et de l'eau une fois par jour, reprit la voix.

—J'ai une faim du diable, camarade; et, quoique votre chère soit assez mince, je suis prêt à y faire honneur si vous me le permettez. J'espère que nous vivrons bons amis tant que nous habiterons ensemble ce paradis souterrain.

—Le pain et la cruche d'eau sont dans le coin, à deux pas, à votre main droite; prenez-les : quant à moi, je n'aurai plus long-temps besoin de nourriture ici-bas.

Dalgetty ne se le fit pas répéter deux fois, et, après avoir cherché les provisions en tâtonnant, il se mit à mordre dans un pain d'avoine aussi dur que la pierre sur laquelle il étoit tombé, avec autant d'avidité que nous lui en avons vu déployer sur des mets plus succulents.

— Ce pain, dit-il sans perdre pour cela un seul coup de dent, n'est certainement pas très-savoureux; cependant je ne le crois pas beaucoup plus mauvais que celui que nous man-

geâmes au fameux siége de Werben, où le valeureux Gustave rendit vains tous les efforts du célèbre Tilly, ce héros terrible, devant lequel deux rois s'étoient vus obligés de fuir, savoir, Ferdinand de Bohême et Christian de Danemarck; et, quoique cette eau ne soit pas des plus douces, je bois à votre prompte délivrance, camarade, sans oublier la mienne, et je voudrois de tout mon cœur que ce fût du vin du Rhin, ou au moins de la bière mousseuse de Lubeck, ne fût-ce que pour rendre le toast plus solennel.

Tandis que Dalgetty babilloit de cette manière, ses dents n'alloient pas moins vite que sa langue, et il eut bientôt achevé les provisions que la bienveillance ou plutôt l'indifférence de son compagnon avoit abandonnées à sa voracité. Lorsque son repas fut terminé, il s'enveloppa dans son manteau; et, s'asseyant dans un coin où il pouvoit s'appuyer de chaque côté, attendu, dit-il, que depuis son enfance il avoit toujours beaucoup aimé les chaises à bras, il se mit à questionner son compagnon d'esclavage.

— Puisque nous voilà compagnons de lit et de table, camarade, lui dit-il, il est juste que nous nous connaissions un peu mieux l'un et l'autre. Je suis Dugald-Dalgetty de Drumthwacket, etc., etc., major dans un régiment de fidèles Irlandais, et envoyé extraordinaire de très-haut et très-

puissant seigneur James, comte de Montrose. Et vous, quel est votre nom, je vous prie?

— Il vous servira peu de le savoir, reprit son compagnon plus taciturne.

— Que j'en sois juge moi-même, répondit le major.

— Eh bien donc, je m'appelle Ranald Mac-Eagh, c'est-à-dire Ranald, enfant des brouillards.

— Enfant des brouillards! répéta Dalgetty, dites enfant des ténèbres; mais, Ranald, puisque c'est votre nom, comment diable êtes-vous tombé entre les mains du grand prévôt? quelle est la cause de votre emprisonnement?

— Ma mauvaise étoile, répondit Ranald. Connoissez-vous le laird d'Ardenvohr?

— Si je le connois? parfaitement, camarade.

— Mais savez-vous où il est à présent?

— Dans son château, jeûnant dévotement aujourd'hui pour mieux se régaler demain à Inverary; et Dieu veuille qu'il n'éprouve point d'accident en route, car, s'il n'arrivoit point, je courrois quelque risque de ne pas jouir longtemps de mon brevet d'existence.

— Dites-lui donc, lorsque vous le verrez, qu'un homme réclame son intercession, un homme qui est à la fois son ennemi mortel et son meilleur ami.

— De bonne foi je désirerois lui porter un

message un peu moins obscur, répondit le major : de quoi diable vous avisez-vous de vouloir donner des énigmes à deviner à un homme tel que sir Duncan? Pendant qu'il se creusera la tête, oubliez-vous qu'on vous coupera la vôtre?

— Saxon peureux, reprit le prisonnier, dites-lui que je suis le corbeau qui s'est abattu autrefois sur sa tour et sur les enfants qu'il y avoit laissés; je suis le loup qui a découvert sa tanière et détruit ses petits; le chef de la bande qui, il y a aujourd'hui quinze ans, surprit Ardenvohr, et passa ses enfants au fil de l'épée.

— En vérité, mon honnête ami, reprit Dalgetty, si ce sont là vos seuls titres à la bienveillance de sir Duncan, je vous prierai de me dispenser de les faire valoir. La brute même est exaspérée contre ceux qui lui ravissent ses petits, à plus forte raison un animal raisonnable, un chrétien. Mais dites-moi, je vous prie, si, pour attaquer le château, vous avez profité d'une éminence appelée Drumsnab, que je soutiens être le véritable point d'attaque, tant qu'on n'y aura point construit une redoute.

— Nous gravîmes le rocher, dit le prisonnier, au moyen d'échelles de cordes qui nous furent jetées par un complice de notre clan, qui avoit servi pendant six mois dans le château, pour s'assurer cette seule nuit de vengeance. Le hibou

faisoit entendre autour de nous ses cris lugubres, pendant que nous étions suspendus entre le ciel et la terre; les vagues se brisoient en mugissant contre le pied du rocher, et brisèrent notre barque; néanmoins le cœur ne manqua à personne. Le matin suivant il n'y avoit plus que du sang et des cendres dans ces lieux où la paix et la joie régnoient la veille au coucher du soleil.

— Ce fut sans doute une très-jolie camisade, Ranald, une attaque bien conçue et bravement exécutée; cependant, à votre place, j'aurois dirigé mes batteries de cette petite hauteur dont je vous parlois, qu'on appelle Drumsnab. Du reste, votre plan étoit fort bon; c'étoit une petite attaque irrégulière à la Scythe, ressemblant beaucoup à celles des Turcs, des Tartares et autres peuples asiatiques. Mais la raison, mon ami, la cause de cette guerre, la *teterrima causa*, si vous savez le latin, vous ne me l'avez point encore apprise?

— Nous avions été harcelés par les Mac-Aulay d'autres tribus de l'Ouest, dit Ranald, repoussés de bois en bois sans avoir de refuge...

— Ah! ah! dit Dalgetty, j'ai quelque idée d'avoir entendu parler de cette affaire. Ne mîtes-vous pas du pain dans la bouche d'un homme qui n'avoit plus d'estomac auquel il pût le transmettre.

— Vous savez donc quelle vengeance nous tirâmes du fier conservateur des forêts?

— Oui, oui, j'en ai entendu parler, et il n'y a pas long-temps, je vous assure. Mais quelle diable d'idée avez-vous eue là d'aller fourrer du pain dans la bouche d'un homme mort? mauvaise plaisanterie, très-mauvaise, sur ma parole : à quoi bon, je vous le demande, cette dilapidation d'aliments? J'ai vu dans un siége, Ranald, plus d'un soldat vivant qui eût payé bien cher cette croûte de pain que vous donniez à un cadavre.

— Nous fûmes attaqués par sir Duncan, continua Mac-Eagh, et mon frère fut massacré, sa tête fut ignominieusement suspendue sur les créneaux de la ville; je jurai de me venger, et c'est un serment que je n'ai jamais violé.

— Très-bien, dit Dalgetty, tout franc soldat sait que la vengeance est une douce chose : mais comment cette histoire portera-t-elle sir Duncan à intercéder pour vous? Voilà, je l'avoue, ce qui passe ma compréhension; à moins que vous n'espériez qu'il sollicite le marquis de changer le genre de mort; et au lieu d'une suspension pure et simple de vous faire expirer sur la roue ou de vous infliger quelque autre genre de torture dont le dénoûment seroit semblable. Si j'étois à votre place, Ranald, je voudrois garder mon secret, et sans m'inquiéter de sir Duncan, finir tran-

quillement ma vie, *suspenso pede*, entre le ciel et la terre, comme vos ancêtres avant vous.

— Écoutez, étranger, dit le montagnard : sir Duncan d'Ardenvohr avoit quatre enfants; trois périrent sous nos coups, mais le quatrième vit encore, et sir Duncan donneroit plus pour serrer ce quatrième enfant dans ses bras que pour faire torturer ces vieux os qui défient toutes ses fureurs. Je n'ai qu'à dire un mot, et son jour de jeûne et d'humiliation en deviendra un de fête et d'actions de grâces. Oh! je le sais par expérience, et Kenneth, le seul enfant qui me reste, qui à présent poursuit les papillons sur les rives de l'Aven, est plus cher à mon cœur que dix fils dont les uns ne sont plus que poussière, tandis que les autres servent de nourriture aux vautours affamés.

— Je présume, Ranald, dit Dalgetty, que les trois pauvres diables que j'ai vus au gibet dans la place du marché, étoient de votre connoissance.

Le montagnard garda un moment le silence, puis il s'écria d'une voix profondément émue : — Ils étoient mes fils, étranger! — mes fils! — le sang de mon sang! — les os de mes os! — Légers à la course, — vaillants aux combats; — invincibles jusqu'au moment où les fils de Diarmid les écrasèrent par leur nombre; pourquoi veux-je leur survivre ? qu'importe que le vieux tronc soit déraciné, lorsqu'il ne lui reste plus qu'un seul des rameaux

qui faisoient son orgueil? Mais il faut faire passer dans l'âme de Kenneth la soif de la vengeance, il faut que l'aiglon apprenne de son père à fondre sur sa proie; c'est pour lui, pour lui seul que je veux acheter ma vie et ma liberté en découvrant mon secret au laird d'Ardenvohr.

—Vous parviendrez plus aisément à votre but en me le confiant, dit une troisième voix se mêlant à la conférence.

Tous les montagnards sont superstitieux. — L'ennemi du genre humain est parmi nous! s'écria Ranald Mac-Eagh en sautant sur ses pieds. Le bruit de ses chaînes retentit sous la voûte, et il se retira aussi loin qu'elles le permettoient de l'endroit d'où la voix sembloit partir. Ses craintes se communiquèrent jusqu'à un certain point au major Dalgetty, qui commença à répéter dans une espèce de jargon polyglotte tous les exorcismes qu'il avoit entendu prononcer, sans pouvoir se rappeler plus d'un mot ou deux de chacun.

— *In nomine Domini*, comme nous disions au collége de Mareschal, *santissima madre de Dios*, comme disent les Espagnols, *alle guten geister loben den Herrn*, dit le psalmiste dans la traduction du docteur Luther...

—Trêve à vos exorcismes, dit la voix qu'ils avoient déjà entendu; quoique vous puissiez avoir

peine à comprendre comment je suis venu ici, je suis mortel comme vous, et mes secours peuvent vous être utiles dans la position critique où vous vous trouvez, si vous n'êtes point trop fiers pour recevoir des conseils.

En disant ces mots, l'étranger ouvrit une lanterne sourde; et à la foible lueur qui en sortoit, Dalgetty put seulement distinguer que celui qui s'étoit introduit si mystérieusement dans leur compagnie, et avoit pris part à la conversation, étoit un homme de grande taille et portant la livrée du marquis. Son premier mouvement fut de regarder ses pieds; mais il ne vit ni le pied fourchu que les légendes écossaises assignent au noir démon, ni le sabot de cheval par lequel on le distingue en Allemagne. Sa première question fut pour savoir comment ce nouveau venu avoit pu entrer : car, dit-il, si l'on avoit ouvert la grille, nous l'aurions entendue crier sur ses gonds rouillés; et si vous avez passé par le trou de la serrure, franchement, Monsieur, dites ce que vous voudrez, vous n'êtes pas de nature à être enrôlé dans un régiment d'hommes vivants.

— Je garde mon secret, répondit l'étranger, jusqu'à ce que vous méritiez que je vous le découvre en me communiquant quelques-uns des vôtres; peut-être alors me déciderai-je à vous laisser sortir par où je suis entré moi-même.

— Ce ne peut être alors par le trou de la serrure, dit le major, car du diable si vous êtes capable de m'y faire passer, qui que vous soyez, démon ou honnête homme. Quant à mes secrets, je n'en ai point de personnels, et j'en ai très-peu qui appartiennent à d'autres; mais dites-nous ce que vous désiriez savoir, ou, comme disoit notre professeur au collége de Mareschal à Aberdeen, parle pour que je te connoisse.

— Ce n'est point à vous que j'ai affaire en ce moment, reprit l'étranger en tournant la lanterne sur les traits sauvages et livides et sur les membres robustes du montagnard, qui, collé contre le mur, sembloit encore douter si son nouvel hôte étoit d'os et de chair comme lui.

— Je vous ai apporté quelque nourriture, mon ami, dit l'étranger d'une voix plus douce; si vous devez mourir demain, ce n'est pas une raison pour ne point vivre aujourd'hui.

— Non, sans doute; au contraire, reprit le major, qui se mit aussitôt à examiner le contenu d'un petit panier que l'étranger avoit apporté sous son manteau, tandis que le montagnard, soit par méfiance, soit par dédain, ne faisoit aucune attention aux instances de Dalgetty, qui l'invitoit à l'imiter.

— Comme vous voudrez, camarade, s'écria celui-ci qui avoit déjà expédié une énorme tranche

étoit fort étroit, il n'eut pas de peine à entendre le dialogue suivant :

— Savez-vous, enfant des brouillards, dit Murdoch, que vous ne quitterez ce cachot que pour monter au gibet ?

— Ceux qui m'étoient chers, répondit Mac-Eagh, m'en ont montré le chemin.

— Vous ne feriez donc rien pour éviter de les suivre ?

Le prisonnier se tordit les mains dans ses chaînes avant de répondre.

— Je ferois beaucoup au contraire, dit-il à la fin; non pas que je tienne à la vie, mais à cause de l'enfant qui court dans la vallée de Strath-Aven.

— Et que feriez-vous pour détourner le coup qui vous menace, demanda de nouveau Murdoch ? peu m'importe d'ailleurs le motif qui vous fait désirer de l'éviter.

— Je ferois..... tout ce qu'un homme peut faire sans cesser de mériter le nom d'homme.

— Mériter le nom d'homme! croyez-vous le mériter, vous qui vous êtes toujours conduit en loup féroce ?

— Oui, répondit le montagnard, je suis un homme comme mes ancêtres. Tant que nous fûmes enveloppés du manteau de paix, nous étions des agneaux, il nous fut arraché, et vous

nous appelez des loups. Rendez-nous les cabanes que vous avez brûlées, nos enfants que vous avez massacrés, nos femmes que vous nous avez ravies : cherchez sur les gibets, sur les créneaux de vos murailles les cadavres mutilés et les crânes blanchis de nos parents, réunissez-les, dites-leur de vivre pour notre bonheur, et nous serons vos vassaux et vos frères. Jusqu'alors, que la mort, le sang et la vengeance tirent entre nous un sombre voile de division.

— Vous ne voulez donc rien faire pour obtenir votre liberté?

— Tout..... si ce n'est de me dire l'ami de votre tribu.

— Nous méprisons l'amitié de bandits et de vagabonds, reprit Murdoch, et nous ne nous abaisserions point à l'accepter. Ce que je vous demande, pour prix de votre liberté, c'est de me dire où est la fille et l'héritière du chevalier d'Ardenvohr.

— Pour que vous puissiez la marier à quelque parent sans fortune de votre grand maître, n'est-ce pas, dit Ranald, je sais que c'est l'usage des enfants de Diarmid ? La vallée de Glenorquhy ne crie-t-elle pas encore aujourd'hui vengeance pour la violence faite sur une jeune fille que ses parents conduisoient à la cour de leur souverain ? Ne furent-ils pas obligés de la cacher sous une

chaudière autour de laquelle ils combattirent en désespérés, et périrent tous jusqu'au dernier, de la mort des braves! Et la jeune fille ne fut-elle pas amenée dans ce château, et mariée ensuite au frère de Mac-Callum-More, et tout cela parce qu'elle possédoit de grands biens?

— Et quand cette histoire seroit vraie, dit Murdoch, elle fut élevée à un rang plus distingué que celui qu'elle eût pu obtenir à la cour du roi d'Écosse. Mais tout cela n'a rien de commun avec le sujet qui nous occupe. La fille de sir Duncan d'Ardenvohr n'est pas une étrangère, elle est du sang des Campbells; et qui a plus de droit à connoître son sort que Mac-Callum-More, le chef de son clan?

— C'est donc de sa part que vous me faites cette question? demanda Ranald.

Le domestique inclina la tête en signe d'assentiment.

— Et vous ne ferez aucun mal à la pauvre fille? Moi-même je lui en ai déjà fait assez.

— Aucun, sur mon honneur.

— Et vous me promettez pour récompense la vie et la liberté?

— Telle est notre convention, reprit Murdoch.

— Sachez donc que l'enfant que je sauvai par compassion lorsque nous attaquâmes le château de son père fut élevée comme la fille d'adoption

de notre tribu, jusqu'au moment où nous fûmes vaincus, au détroit de Ballenduthil, par le démon incarné et l'ennemi mortel de notre clan, Allan Mac-Aulay à la main sanglante, et par les cavaliers de Lennox, commandés par l'héritier de Menteith.

— Elle tomba au pouvoir d'Allan à la main sanglante, et elle passoit pour une fille de ta tribu! dit Murdoch : point de doute alors que son sang n'ait coulé, et tu n'as rien dit pour racheter ta vie!

— Si ma vie dépend de la sienne, dit Ranald, je n'ai rien à craindre; mais elle repose sur une base plus fragile..... la promesse trompeuse d'un fils de Diarmid.

— Cette promesse sera scrupuleusement accomplie, si vous pouvez m'assurer qu'elle respire, et me dire où elle est à présent?

— Dans le château de Darlinvarach, sous le nom d'Annette Lyle. J'en ai bien des fois entendu parler par mes compagnons, qui se sont souvent rapprochés des bois d'où nous avions été chassés, et il n'y a pas long-temps que je l'ai vue moi-même.

— Vous! dit Murdoch d'un air surpris, vous, l'un des chefs des enfants des brouillards, vous vous êtes hasardé si près de votre ennemi mortel?

— Fils de Diarmid, j'ai fait plus, reprit le

Digitized by Google

proscrit, je me suis introduit dans la cour même du château, déguisé en joueur de harpe. Mon dessein étoit de plonger mon poignard dans le corps de Mac-Aulay à la main sanglante, devant lequel notre race tremble, et de me soumettre ensuite au sort que Dieu m'auroit réservé. Je tenois déjà en main l'arme fatale lorsque je vis Annette Lyle : elle chanta sur sa harpe un air des enfants des brouillards, qu'elle avoit appris parmi nous. Les bois que nous avions habités ensemble agitoient leur feuillage hospitalier dans sa chanson, nos ruisseaux couloient avec un doux murmure : il me sembloit que je me retrouvois enfin dans ma patrie. Je ne pus résister à mon attendrissement, ma main laissa échapper le poignard, et l'heure de la vengeance se passa. A présent, fils de Diarmid, n'ai-je point payé ma rançon?

— Oui, reprit Murdoch, si ce que vous dites est vrai ; mais quelle preuve en pouvez-vous donner?

— Sois témoin, ô Ciel, s'écria le malheureux, que le parjure cherche déjà quelque subterfuge pour manquer à sa parole!

— Non, reprit Murdoch, je remplirai ma promesse dès que je serai certain que vous avez dit la vérité. Mais il faut que je parle à votre compagnon d'esclavage.

— Tout promettre, ne rien tenir, voilà comme ils sont, murmura le prisonnier en se jetant de nouveau sur le plancher de sa prison.

Pendant ce temps le major, qui n'avoit point perdu un seul mot de ce dialogue, faisoit ses réflexions à part. — Que diable ce rusé drôle peut-il avoir à me dire? Je n'ai point d'enfants, du moins que je sache; je n'en ai jamais enlevé au sujet desquels je puisse lui raconter quelque histoire. Mais n'importe, voyons-le venir. Il ne sait pas à quel vieux renard il a affaire, et je lui réponds qu'il lui faudra plus d'une manœuvre pour prendre en flanc le major Dalgetty.

Il se tint donc sur ses gardes, et on eût dit que, la pique en main, il se préparoit à défendre une brèche tandis qu'il attendoit avec précaution, mais sans crainte, le commencement de l'attaque.

— Vous êtes citoyen du monde, major, dit Murdoch, et vous ne pouvez ignorer notre vieux proverbe, *donnant donnant*, il se retrouve chez toutes les nations et dans toutes les langues.

— Alors je dois le connoître en effet, dit Dalgetty, car, à l'exception des Turcs, il y a peu de puissances en Europe au service desquelles je ne sois entré; et j'ai eu parfois quelque idée d'aller faire une campagne avec les janissaires.

— Un homme de votre expérience, entièrement dépourvu de préjugés, me comprendra

donc aisément, reprit Murdoch, lorsque je lui dirai que pour obtenir sa liberté il ne s'agit que de répondre franchement et sans détour à quelques questions sans importance concernant les chefs qu'il a laissés à Darlinvarach, leurs préparatifs de défense, le nombre de leurs soldats, et ce que vous pouvez savoir de leur plan d'opérations.

— Uniquement pour satisfaire votre curiosité, dit Dalgetty, et sans aucun autre motif?

— Aucun au monde. Quel intérêt un pauvre diable comme moi pourroit-il prendre à leurs opérations?

— Interrogez-donc, reprit le major, et je vous répondrai *peremptoriè*.

— Combien d'Irlandais sont en marche pour se joindre à James Graham le rebelle?

—Probablement dix mille, dit le major.

— Dix mille, s'écria Murdoch avec emportement, nous savons qu'il débarqua à peine deux mille hommes à Ardnamurchan.

— Alors vous en savez plus que moi sur leur compte, répondit Dalgetty avec un grand sang-froid; je ne les ai pas encore passés en revue, et je ne les ai même jamais vus sous les armes.

— Et combien croyez vous que les clans fourniront de soldats, demanda Murdoch?

— Autant qu'ils le pourront, répliqua le major.

—Vous vous écartez de la question, Monsieur, dit Murdoch, parlez clairement, y aura-t-il bien cinq mille hommes?

—Oui, plus ou moins, répondit Dalgetty.

—Savez-vous, Monsieur, que c'est jouer avec votre vie que de me répondre sur ce ton? reprit le questionneur; je n'ai qu'à siffler, et dans dix minutes votre tête sera suspendue au-dessus du pont-levis.

—Mais, à parler franchement, monsieur Murdoch, dit le major, croyez-vous qu'il soit raisonnable de me demander les secrets de notre armée, lorsque je me suis engagé à servir pendant toute la campagne? Si je vous apprenois les moyens de vaincre Montrose, que deviendroient ma paye, les arrérages qui me sont dus et ma part du butin?

—Je vous dis, reprit Murdoch, que si vous vous obstinez à ne point répondre directement à mes questions, votre campagne ne sera pas longue, et le billot qui est à la porte du château, prêt à punir les espions et les traîtres, m'aura bientôt vengé de votre impertinence; mais si vous répondez fidèlement à mes questions, je vous recevrai à mon.... au service de Mac-Callum-More.

—Est-ce qu'il paie bien ses officiers? demanda le major.

—Il doublera votre paye, si vous voulez retourner auprès de Montrose et faire ce qu'il vous dira.

—Diable, je suis fâché de ne vous avoir pas vu avant de m'engager avec lui, dit Dalgetty en paroissant réfléchir.

—Au contraire, dit Murdoch, je puis vous offrir des conditions plus avantageuses à présent, en supposant toujours que vous soyez fidèle.

— Fidèle? c'est-à-dire à votre parti, mais traître envers Montrose.

—Fidèle à la cause de la religion et du bon ordre, qui sanctifie tous les artifices que vous pouvez employer pour la servir, répondit le catéchiste.

—Et le marquis d'Argyle... Si j'étois tenté d'entrer à son service, est-ce un bon maître?

— Il n'en est point de meilleur.

— Libéral envers ses officiers?

— Sa bourse est la leur.

— Sincère et fidèle à tenir ses promesses?

— Le plus loyal des Écossais comme il en est le plus grand.

— Voilà la première fois que j'en entends dire tant de bien, dit Dalgetty; il faut que vous soyez son ami, ou plutôt, vous êtes le marquis lui-même. Marquis d'Argyle, ajouta-t-il en se jetant tout à coup sur le noble déguisé, je vous arrête au nom du roi Charles comme un traître. Si vous vous avisez d'appeler du secours, je vous tords le cou sans miséricorde, ainsi prenez-y garde.

L'attaque de Dalgetty sur la personne d'Argyle fut si soudaine et si inattendue, qu'il le terrassa sans peine, et lui appuyant un genou sur la poitrine, d'une main il le tenoit en respect, tandis que l'autre, serrant le cou du marquis, il étoit prêt à l'étrangler au moindre mouvement qu'il feroit.

— Marquis d'Argyle, ajouta-t-il, c'est maintenant à mon tour de vous proposer des termes de capitulation. Si vous consentez à me montrer la porte secrète par laquelle vous êtes entré, je vous laisserai la vie, à condition que vous serez mon *locum tenens*, comme nous disions au collége de Mareschal, c'est-à-dire que vous prendrez ma place jusqu'à ce que votre geôlier vienne visiter ses prisonniers; sinon je commencerai par vous étrangler; je sais la manière, je l'ai apprise d'un Polonais qui avoit été esclave dans le sérail ottoman. Puis, après avoir expédié votre affaire, je chercherai quelque moyen d'opérer ma retraite.

— Traître! oubliez-vous que je venois pour vous sauver? Voulez-vous me faire périr à cause de ma bonté? murmura foiblement Argyle.

— Non pas à cause de votre bonté, milord, reprit Dalgetty; mais d'abord pour apprendre à votre seigneurie à respecter le *jus gentium* à l'égard des cavaliers qui viennent lui apporter des messages sous la protection d'un sauf-conduit, et ensuite pour vous avertir du danger auquel

on s'expose en faisant des propositions déshonorantes à un brave militaire, pour l'engager à trahir ceux qui le paient pendant la durée de son service.

— Épargnez ma vie, dit Argyle, et je ferai tout ce que vous exigerez.

Dalgetty continua à tenir la main sur la gorge du marquis, la lui serrant de près pendant qu'il lui adressoit ses questions, et ne lui laissant ensuite que le degré de respiration strictement nécessaire pour qu'il lui fût possible d'y répondre.

— Où est la porte secrète de la prison? demanda-t-il.

— Levez la lanterne vers le coin de la chambre, à votre droite; vous distinguerez le fer qui couvre le ressort.

— Bon. Où conduit le passage?

— Dans mon cabinet particulier, derrière la tapisserie.

— Et de là comment pourrai-je gagner la porte du château?

— En traversant la grande galerie, l'antichambre, le corps-de-garde...

— Et partout des laquais, des soldats, des factionnaires? non, non, milord, ce n'est point cela qu'il me faut. N'y a-t-il point quelque passage secret qui conduise à la porte, de même que vous

en avez pour vos cachots? J'en ai vu de cette sorte en Allemagne.

— Il y en a un, dit le marquis, qui donne de mon cabinet sur la chapelle, et qui conduit ensuite jusqu'à la porte du château. Mais, si vous voulez vous fier à ma parole, je vous accompagnerai, et vous donnerai un passe-port en règle, qui levera toutes les difficultés.

— Un moment, milord, s'il vous plaît. Il se pourroit que j'eusse la bonhomie de me fier à vous, si votre cou ne portoit pas déjà les marques de mes doigts; mais à présent, *beso los manos a usted*, comme dit l'Espagnol. Cependant vous pouvez m'accorder un passe-port; cela vaudra beaucoup mieux, et je vous remercie de m'en avoir donné l'idée. Y a-t-il une plume, de l'encre dans votre chambre?

— Sans doute, et des passe-ports en blanc auxquels je n'ai besoin que d'apposer ma signature. Je vais vous y suivre sur-le-champ.

— M'y suivre? Non, non, ce seroit trop d'honneur pour moi; votre seigneurie restera sous la garde de mon honnête ami Ranald Mac-Eagh; ainsi donc permettez-moi, je vous prie, de vous traîner à portée de sa chaîne. Honnête Ranald, vous voyez où en sont les choses entre nous. Je trouverai moyen, n'en doutez pas, de vous rendre la liberté. En attendant, veillez sur milord. At-

Digitized by Google

tendez, que je vous montre comment il faut vous y prendre. Votre genou sur la poitrine du marquis. Bien, c'est cela. Maintenant votre main droite sur le cou de ce haut et puissant prince, sous sa fraise, voyez-vous, de cette manière; et, s'il fait un cri, un seul geste, ne manquez pas, mon digne Ranald, de serrer vertement, quand ce seroit *ad deliquium*, Ranald, c'est-à-dire au point de le faire tomber en syncope; il n'y auroit point grand mal à cela, attendu, mon ami, qu'il nous en ménageoit bien davantage.

— S'il fait seulement mine de vouloir parler ou se débattre, dit Ranald, il meurt de ma main.

— C'est cela, Ranald, vous me comprenez; un ami intelligent en vaut mille.

Dalgetty poussa alors le ressort que le marquis lui avoit indiqué, et la porte secrète s'ouvrit aussitôt, quoique les gonds en fussent si bien polis, si soigneusement frottés d'huile, qu'en tournant ils ne faisoient pas le moindre bruit; des barres de fer et de nombreux verroux la fermoient en dehors, et dans le passage étoient suspendues deux ou trois clés qui paroissoient destinées à ouvrir les cadenas des prisonniers. Un escalier étroit, creusé dans l'épaisseur du mur du château, conduisoit, comme le marquis l'avoit dit, derrière la tapisserie de son cabinet. Ces com-

munications étoient ordinaires dans les anciennes forteresses, parce qu'elles fournissoient au maître du château les moyens d'écouter, comme un autre Denys, la conversation de ses prisonniers, ou même, s'il le vouloit, de les visiter sous quelque déguisement, épreuve qui, cette fois, avoit eu des suites si désagréables pour Mac-Callum-More.

Après avoir examiné s'il n'y avoit personne dans l'appartement, le major y entra, prit vite un des passe-ports en blanc, qui se trouvoient sur la table, se munit de plumes et d'encre, détacha des rideaux un grand cordon de soie, et, s'emparant aussi du poignard du marquis, il redescendit aussitôt dans la caverne, où, écoutant un moment à la porte, il entendit la voix étouffée du noble seigneur qui faisoient de grandes offres à Mac-Eagh, s'il vouloit lui laisser donner l'alarme.

— Vous m'offririez une forêt de daims, répondit le montagnard, les plus beaux troupeaux, toutes les terres qui reconnurent jamais pour maître un fils de Diarmid, que je ne manquerois pas à la parole que j'ai donnée au brave à la jaquette de fer.

— Bien répondu, camarade, dit Dalgetty en entrant; le brave à la jaquette de fer ne manquera pas non plus à ce qu'il t'a promis. Mais ne fai-

sons pas attendre le noble marquis; il faut qu'il commence par remplir sur ce passe-port les noms du major Dugald-Dalgetty et de son guide, ou bien je lui en expédierai un pour l'autre monde.

Le marquis écrivit, à la lueur de la lanterne sourde, tout ce que le major lui dicta.

— A présent, Ranald, ôte ton plaid, mon ami; je vais en affubler Mac-Callum-More, et en faire pour un moment un enfant des brouillards. Oh! milord, vous avez beau dire, il faut que je vous le mette par-dessus la tête, de manière à ce que vous ne puissiez jeter un seul cri. Là, le voilà suffisamment emmitouflé : baissez les bras, ou, de par ma barbe, je vous plonge votre propre poignard dans le cœur. Vous voyez que j'ai tous les égards possibles pour votre rang, et que j'ai eu soin de me munir d'un beau cordon de soie pour lier votre seigneurie. Bon, voilà qui est fait; il peut attendre à présent que quelqu'un vienne à son secours. S'il n'a commandé notre dîner que pour le soir, Ranald, ce sera lui qui en souffrira. A quelle heure le geôlier vient-il ordinairement, camarade?

—Jamais avant le coucher du soleil, dit Mac-Eagh.

— Alors, mon ami, nous aurons trois bonnes heures devant nous, dit le prudent major. Allons, travaillons vite à notre délivrance.

Examiner la chaîne de Ranald fut son premier soin. Il l'ouvrit au moyen de l'une des céls qui étoient suspendues derrière la porte secrète, sans doute afin que le marquis pût, s'il le vouloit, donner la liberté à un prisonnier, ou le transférer ailleurs, sans être obligé d'appeler le geôlier. Le montagnard étendit ses bras engourdis, et bondit de joie d'avoir recouvré sa liberté.

— Endossez la livrée du noble prisonnier, et suivez-moi, lui dit le major.

Ranald obéit. Ils commencèrent par fermer la porte derrière eux au moyen des verrous et des barres de fer, montèrent l'escalier secret, et arrivèrent sans danger dans le cabinet du marquis.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

« Le chemio m'est ouvert..... mais où pourrai-je foir ?...
« Qo'importe ? Quaod sur terre on est sûr de périr,
« Oo peut sur l'Océao, saos carte oi boossole,
« Coofier soo destio à la moindre gondole. »

BRENNOVALT.

— CHERCHEZ le passage secret qui conduit à la chapelle, Ranald, dit Dalgetty, pendant que je jette un coup d'œil sur ce secrétaire.

En disant ces mots, il saisit d'une main une liasse de papiers les plus importants d'Argyle, et de l'autre une bourse pleine d'or qui étoit placée dans un tiroir ouvert dans la position la plus attrayante. Nouvelles et butin, dit le major en fourrant dans ses poches les dépouilles; c'est ce que tout brave cavalier doit toujours chercher à obtenir, les unes pour son général, et l'autre pour lui-même.

Il ne négligea pas non plus de s'approprier une poire à poudre, une épée et des pistolets suspendus au-dessus du secrétaire.—Ma foi, ajouta-t-il, cette épée est de la meilleure trempe, et les pistolets valent mieux que les miens. Un échange n'est pas un vol; et vous apprendrez qu'on ne se

joue pas impunément des gens d'honneur, lord Argyle. Mais que vois-je! Ranald, Ranald, où courez-vous donc comme cela?

Il étoit temps que sa voix arrêtât Mac-Eagh; car, ne trouvant point le passage secret, et impatient de se voir hors du château, le montagnard avoit saisi une épée et une targe, et se préparoit à entrer dans la grande galerie, dans le dessein sans doute de s'y frayer un chemin de vive force.

— Arrêtez si vous tenez à la vie, lui dit Dalgetty en lui mettant la main sur l'épaule. Il faut nous sauver s'il est possible sans coup férir, autrement nous serions perdus. Ainsi, commençons par barrer cette porte, afin qu'on puisse croire que Mac-Callum-More ne veut pas être dérangé. Maintenant je vais faire à mon tour une reconnoissance, et voir si je ne pourrai pas découvrir le passage en question.

En regardant derrière la tapisserie en différents endroits, le major finit par découvrir une porte secrète donnant sur un corridor en zig-zag terminé par une autre porte, celle de la chapelle. Mais quelle fut sa surprise, en arrivant au bout du corridor, d'entendre la voix sonore d'un ministre en train de prêcher.

— Ce fut pour cela, dit-il, que le double traître nous indiqua ce passage. Je serois presque tenté de retourner pour lui couper la gorge.

Il ouvrit alors tout doucement la porte qui donnoit sur une galerie fermée par un treillis du côté de la chapelle, et qui étoit réservée pour le marquis. Les rideaux en étoient fermés, peut-être pour faire croire qu'il assistoit au service divin, tandis que, dans le fait, il travailloit dans son cabinet. Il n'y avoit personne dans le banc; car telle étoit la rigidité de l'étiquette observée alors, que la famille du marquis occupoit pendant le service une autre galerie située un peu plus bas que celle du grand homme. Après s'en être assuré, le capitaine se hasarda à se glisser avec son compagnon dans la galerie, dont il eut soin de fermer la porte.

Jamais — quoique assurément ce soit avancer beaucoup —, jamais sermon ne fut écouté avec plus d'impatience et moins d'édification, de la part du moins de deux membres de la congrégation. Le major entendit *seizièmement*, *dix-septièmement*, *dix-huitièmement* et *concluons*, avec une impatience qui tenoit de l'agonie. On eût dit que le prêtre se faisoit un plaisir de prolonger son martyre, car il conclut plus de dix fois avant de quitter la chaire. Mais personne ne peut prêcher éternellement, et le ministre se tut enfin en faisant un profond salut du côté de la galerie, ne soupçonnant guère à qui il rendoit cet honneur.

A en juger d'après l'empressement avec lequel ils se dispersèrent, les domestiques du marquis n'étoient guère plus fâchés que le major de voir arriver la fin de cet éternel sermon. Il est vrai que la plupart étant montagnards, avoient pour excuse qu'ils n'entendoient pas un seul mot de ce que disoit le ministre, quoiqu'ils assistassent régulièrement à ses instructions par l'ordre exprès de Mac-Callum-More, et ils en auroient fait autant quand c'eût été un Iman turc.

Mais quoique les fidèles se fussent dispersés rapidement, le ministre resta dans la chapelle, et se promenant en long et en large, il sembloit ou méditer sur ce qu'il venoit de dire, ou préparer un nouveau sermon. Malgré toute son audace, Dalgetty ne savoit trop ce qu'il devoit faire. Cependant les moments étoient chers, le geôlier pouvoit se rendre dans le cachot un peu plus tôt que de coutume, et tout découvrir. Enfin il prit son parti; il dit tout tout bas à Ranald, qui épioit tous ses mouvements, de le suivre, et de prendre garde de ne point se trahir; puis il se mit à descendre d'un air fort grave un escalier qui conduisoit de la galerie dans le bas de l'église.

Un novice sans expérience eût essayé de passer rapidement derrière le digne ministre, dans l'espoir de s'échapper sans être aperçu, mais le major, qui voyoit le danger manifeste d'échouer

dans une pareille entreprise, s'avança gravement au milieu de la chapelle, son chapeau à la main; et en passant devant le chœur, il s'apprêtoit à saluer profondément le ministre et à continuer son chemin. Mais quelle fut sa surprise de reconnoître dans le prédicateur le même homme avec lequel il avoit dîné la veille au château d'Ardenvohr! Néanmoins sa présence d'esprit ne l'abandonna point; et, avant que le ministre pût lui parler, il lui dit avec le plus grand sang-froid :

— Je n'ai pu me résoudre à quitter le château, Monsieur, sans vous témoigner en particulier mes humbles remercîments pour l'excellente homélie dont vous avez bien voulu nous honorer.

— Je n'ai point remarqué, Monsieur, que vous fussiez dans la chapelle, répondit le ministre.

— L'honorable marquis a daigné m'offrir une place dans sa galerie particulière, reprit le major avec modestie. A ces mots le ministre s'inclina profondément; car il savoit que c'étoit un honneur que le marquis n'accordoit qu'à des personnes d'un rang très-élevé.

— Dans l'espèce de vie errante que j'ai menée, ajouta le major, j'ai entendu bien des prédicateurs de différentes religions, des luthériens, des catholiques, des calvinistes, et mille autres; mais jamais je n'ai entendu une homélie telle que la vôtre.

— Dites instruction, mon digne Monsieur, dit le ministre, telle est la phrase de notre église.

— Instruction ou homélie, c'étoit un superbe morceau; je n'ai pas voulu partir sans vous témoigner l'émotion profonde qu'elle m'a fait éprouver, et vous exprimer en même temps tous mes regrets d'avoir paru hier, pendant le dîner, manquer au respect dû à une personne telle que vous.

— Hélas! mon bon Monsieur, dit le ministre, nous nous rencontrons dans ce monde comme dans la vallée des ténèbres, sans savoir auprès de qui le hasard nous place. Il n'est donc pas étonnant que nous heurtions parfois ceux à qui, si nous les connoissions, nous ne témoignerions que du respect. Moi-même, Monsieur, je vous aurois pris pour un pécheur endurci plutôt que pour un homme rempli de piété et de ferveur, qui respecte le grand maître jusque dans le dernier de ses serviteurs.

— C'est toujours mon usage, répondit Dalgetty; car étant au service de l'immortel Gustave.—Mais je vous détourne de vos méditations, dit-il en s'interrompant, son désir de parler du roi de Suède cédant pour cette fois à la nécessité des circonstances.

— Aucunement, Monsieur, reprit le ministre. Qu'alliez-vous dire, ie vous prie, de ce grand

prince, dont la mémoire est si chère à tout bon protestant?

— Par son ordre, Monsieur, les tambours appeloient matin et soir à la prière, aussi régulièrement qu'à la parade; et si un soldat passoit devant le chapelain sans le saluer, il étoit mis pour une heure sur le cheval de bois. Mais, Monsieur, c'est à regret que je me vois forcé de vous quitter. Le marquis d'Argyle vient de me donner un passe-port, et il faut que je parte sur-le-champ pour remplir une mission importante, je vous souhaite bien le bonsoir.

— Arrêtez un instant, Monsieur, dit le prédicateur; n'y auroit-il rien que je pusse faire pour témoigner mon respect pour l'élève du grand Gustave, et pour un juge aussi éclairé de l'éloquence de la chaire?

— Rien, Monsieur, dit le major, que de me montrer le chemin le plus court pour arriver à la porte du château; et si j'osois vous prier, ajouta-t-il avec beaucoup d'effronterie, de dire à un domestique d'y conduire mon cheval, je vous serois infiniment obligé; car je ne sais pas où les écuries sont situées, et mon guide, ajouta-t-il en regardant Ranald, ne sait pas un mot d'anglais.

— C'est un cheval bai-brun; on n'a qu'à l'appeler Gustave, on le verra dresser aussitôt les oreilles.

— Je vais faire sur-le-champ ce que vous demandez, dit le ministre; ce passage vous conduira dans la cour.

— Que le Ciel bénisse votre vanité! dit le major en lui-même. Je craignois d'être obligé de partir sans mon Gustave.

Le chapelain s'employa en effet si efficacement en faveur d'un si bon juge de la littérature sacrée, que tandis que Dalgetty étoit en pourparler avec les sentinelles qui gardoient le pont-levis, et leur montroit son passe-port, un domestique lui amena son cheval, tout sellé pour le voyage. En tout autre lieu, le major paroissant tout à coup en liberté, après avoir été envoyé publiquement en prison, auroit pu exciter des soupçons qui eussent conduit à la découverte de la vérité; mais les officiers et les domestiques du marquis étoient accoutumés à la politique mystérieuse de leur maître, et ils supposèrent que Dalgetty avoit été délivré et chargé de quelque mission secrète par Mac-Callum-More. Dans cette persuasion, que la vue du passe-port rendoit vraisemblable, ils le laissèrent passer librement ainsi que son guide.

Dalgetty traversa lentement la ville d'Inverary, accompagné de Ranald, qui le suivoit comme un valet de pied. En passant devant le gibet, le vieillard regarda les cadavres et se tordit

les mains. Le regard, le geste, furent l'affaire d'un moment, mais ils exprimoient la douleur la plus amère. Il sut la maîtriser presque au même instant; et en passant il dit tout bas quelques mots à l'une des femmes qui sembloient occupées à garder et à pleurer les victimes de la barbarie féodale. La femme tressaillit au son de sa voix, mais, se remettant aussitôt, elle répondit par une légère inclination de tête.

Dalgetty sortit de la ville sans savoir s'il devoit prendre une barque et traverser le lac ou s'enfoncer dans le bois et s'y cacher avec soin. Dans le premier cas il s'exposoit à être poursuivi immédiatement par les chaloupes du marquis, qui étoient prêtes à mettre à la voile, leurs longues vergues étant tournées dans la direction du vent, et quel espoir qu'une simple barque de pêcheur pût leur échapper? Dans le second, il couroit grand risque de s'égarer et de mourir de faim dans ces déserts sauvages et inconnus, sort tout aussi fâcheux que d'être pendu ou décapité.

La ville étoit alors derrière lui; cependant il ne savoit quel parti prendre, ni de quel côté chercher son salut, et il commençoit à sentir qu'en s'échappant de prison il n'avoit accompli que la partie la plus facile d'une entreprise très-périlleuse. S'il retomboit jamais entre les mains du marquis d'Argyle, son sort étoit maintenant

certain; car la manière un peu leste dont il avoit traité un homme aussi vindicatif et l'affront personnel qu'il lui avoit fait, étoient de ces injures que sa mort seule pouvoit expier. Tandis qu'il se livroit à ces réflexions peu riantes et qu'il regardoit autour de lui d'un air qui exprimoit clairement son indécision, Ranald Mac-Eagh lui demanda tout à coup quelle route il comptoit prendre.

— Ma foi, camarade, reprit Dalgetty, c'est une question à laquelle il m'est vraiment impossible de répondre; et je commence à croire, Ranald, que nous aurions mieux fait de nous en tenir au pain noir et à la cruche d'eau de notre prison, jusqu'à l'arrivé de sir Duncan, qui, ne fût-ce que pour son honneur, n'eût pu se dispenser de s'escrimer un peu en ma faveur.

— Saxon, dit Mac-Eagh, ne regrettez point d'avoir échangé l'air empesté d'un cachot pour l'air pur et libre du ciel; surtout ne vous repentez pas d'avoir rendu service à un enfant des brouillards. Prenez-moi pour guide, abandonnez-vous à mes soins, et je réponds de votre sûreté sur ma tête.

— Pouvez-vous me conduire à travers ces montagnes, sans que nous courions le danger d'y être poursuivis, et me fournir ensuite les moyens de rejoindre l'armée de Montrose?

— Oui, reprit le montagnard. Il n'y a personne qui connoisse mieux les défilés des montagnes, les antres, les buissons, les précipices, que les enfants des brouillards. Nous n'habitons point sur le bord des lacs ou des rivières, au milieu de plaines fertiles et cultivées; des rochers inaccessibles, des cavités profondes où les torrents du désert prennent leur source, voilà nos demeures, voilà nos retraites. Toutes les meutes d'Argyle ne pourront découvrir nos traces à travers les sentiers presque impénétrables par lesquels je vais vous conduire.

— En vérité, mon cher Ranald? reprit Dalgetty : eh bien! soyez mon guide, car si je m'avisois de vouloir être le pilote, du diable si notre barque arriveroit jamais au port.

Le montagnard, suivi du major, s'enfonça aussitôt dans les bois qui entouroient le château plusieurs milles à la ronde ; il marchoit avec tant de vitesse que Gustave, en allant au trot, avoit assez de peine à le suivre, et il changeoit si souvent de route, prenoit un si grand nombre de sentiers qui se croisoient les uns les autres, que le major se trouva bientôt complétement désorienté. Jusqu'alors il avoit fait assez bonne contenance, quoique le chemin fût devenu de plus en plus difficile et raboteux; mais tout à coup il ne vit plus de sentier, et ne fut plus entouré que

de buissons et de broussailles. Le bruit d'un torrent qui rouloit avec fracas dans le fond d'un précipice troubloit seul le silence de ces lieux sauvages, et il sembloit impossible de pénétrer plus avant.

— Où diable me conduisez-vous donc, camarade? s'écria Dalgetty. Voudriez-vous, par hasard, vous enfoncer dans ces broussailles, ou vous laisser rouler au fond de ce précipice? Dans tous les cas, que deviendra mon pauvre Gustave?

— Ne soyez pas inquiet de votre cheval, dit le montagnard, il vous sera bientôt rendu.

A ces mots il siffla doucement, et un garçon de seize ans à moitié nu, dont les cheveux étoient noués avec une petite courroie, et retomboient sur sa figure de manière à la garantir du soleil, sortit, en se traînant comme une bête sauvage, du milieu d'un buisson de ronces et d'épines. Il était maigre et décharné, et de grands yeux gris, d'une expression farouche, sembloient occuper une place dix fois plus grande que celle qui leur est ordinairement assignée dans la figure humaine.

— Donnez-lui votre cheval, dit Ranald au major; votre vie en dépend.

— Hélas! s'écria Dalgetty désespéré ; *Eheu!* comme nous disions au collége de Mareschal, faut-il donc que je laisse Gustave en de pareilles mains.

— Êtes-vous donc fou de perdre ainsi des moments aussi précieux! lui dit son guide. Sommes-nous sur une terre hospitalière, hors de tout danger, pour que vous fassiez autant de difficulté pour vous séparer de votre cheval que si c'étoit votre frère? Je vous dis que vous le reverrez; mais quand même il ne devroit jamais vous être rendu, la vie ne vaut-elle pas mieux que le plus beau poulain que jamais cavale ait mis bas ?

— La vie est quelque chose sans doute, mon honnête ami, dit Dalgetty en soupirant; cependant, si vous connoissiez tout le prix de Gustave, si vous saviez tout ce que nous avons fait, tout ce que nous avons souffert ensemble! Voyez, il se retourne pour me regarder! Ayez-en bien soin, mon garçon, et je vous paierai bien. En disant ces mots, il détourna les yeux d'un spectacle aussi déchirant, et sifflant une marche pour charmer sa douleur, il se mit en devoir de suivre son guide.

Mais suivre son guide n'étoit pas chose facile, et il fallut bientôt pour cela plus d'agilité que le pauvre major n'en avoit. A peine avoit-il quitté son cheval, qu'en passant sur le bord d'un précipice un faux pas lui fit perdre l'équilibre, et il fût infailliblement tombé au fond de l'abîme, si quelques branches protectrices ne l'avoient heureusement arrêté au milieu de la descente

rapide qu'il commençoit à faire. L'enfant des brouillards vint aussitôt à son secours, et parvint à le tirer d'embarras; mais ce n'étoit que le commencement de nouvelles infortunes; il falloit à chaque instant escalader des rochers énormes, se traîner à travers des buissons de ronces et d'épines, gravir avec beaucoup de peine des montagnes escarpées, qu'il étoit ensuite plus difficile de descendre, enfin surmonter une foule d'obstacles qui se présentoient à chaque pas. Le montagnard agile sembloit à peine y faire attention: tous les obstacles étoient franchis par lui avec une facilité qui excitoit la surprise et l'envie de Dalgetty. Embarrassé de son casque et de son armure, sans parler de ses lourdes bottes qui retardoient essentiellement sa marche, il se trouva bientôt tellement excédé de fatigue, qu'il fut obligé de s'asseoir sur une pierre pour reprendre haleine, tandis qu'il expliquoit à Ranald Mac-Eagh la différence qu'il y avoit entre voyager *expeditus* et voyager *inpeditus*, deux termes militaires dont son professeur lui avoit souvent fait remarquer la justesse et l'élégance au collége de Mareschal à Aberdeen.

Le montagnard, pour toute réponse, frappa doucement Dalgetty sur l'épaule, et, étendant la main dans la direction contraire au vent, il sembloit vouloir fixer son attention sur le côté d'où

il souffloit. Dalgetty regarda, mais ne put rien voir, car le jour commençoit à tomber. Au même instant il entendit distinctement le son lointain d'une cloche.

— Diable! mais il me semble que c'est le tocsin, dit-il; *der sturm*, comme disent les Allemands.

— Il sonne l'heure de votre mort, répondit Ranald, si vous n'avez point le courage de m'accompagner plus loin.

— Le courage, Ranald! croyez-vous que ce soit le courage qui me manque? non, ce sont les jambes, de par tous les diables! et je ferai bien de me coucher au milieu d'un de ces buissons, et d'y attendre tranquillement le sort qu'il plaît à Dieu de me réserver. Quant à vous, Ranald, sauvez-vous, je vous en prie, et abandonnez-moi à ma fortune, comme le lion du Nord, l'immortel Gustave-Adolphe, dont il est impossible que vous n'ayez jamais entendu parler, dit à François Albert, duc de Saxe-Lauenbourg, lorsqu'il fut blessé mortellement dans les plaines de Lutzen. Ne désespérez cependant pas de mon salut, Ranald; car, voyez-vous, je me suis souvent trouvé dans des positions tout aussi critiques que celle-ci en Allemagne. Je me rappelle, entre autres, qu'à la fatale bataille de Nerlingen — après laquelle je changeai de service —

— Si, au lieu d'épuiser votre haleine pour me conter des histoires dont je n'ai que faire, vous la gardiez pour vous tirer d'embarras, dit le montagnard qui commençoit à s'impatienter du bavardage de Dalgetty, ou si vos jambes pouvoient aller aussi vite que votre langue, il vous seroit encore possible de dormir tranquille cette nuit dans un endroit où vous n'auriez rien à craindre de Mac-Callum-More.

— Il y a de l'énergie dans cette apostrophe, reprit le major, quoiqu'elle sorte un peu du respect dû à un officier de distinction; mais, comme chez toutes les nations il est d'usage de passer bien des choses aux troupes lorsqu'elles sont en marche, je veux bien tolérer ces petites libertés. Et maintenant que j'ai repris haleine, je vous réinstalle dans vos fonctions, Ranald, ou, pour m'expliquer plus clairement, *I præ, sequar*, comme nous disions au collége de Mareschal.

Comprenant ce qu'il vouloit dire plutôt par ses gestes que par ses expressions, l'enfant des brouillards le guida de nouveau, avec une précision qui tenoit de l'instinct, à travers les sentiers les plus inégaux et les plus raboteux. Malgré ses lourdes bottes, ses cuissarts, ses gantelets et sa cuirasse, le justaucorps de buffle qu'il portoit sous son armure, et tout en racontant ses anciens exploits, quoique Ranald ne lui prêtât pas

la moindre attention, le major parvint à suivre son guide pendant une distance considérable, lorsque les aboiements prolongés d'un chien de chasse se firent entendre dans l'éloignement, comme s'il eût commencé à sentir sa proie.

— Eh quoi ! limier de malheur, dont la voix prédit toujours l'infortune aux enfants du brouillard, dit Ranald, as-tu déjà découvert nos traces? mais tu arrives trop tard, le daim a rejoint son troupeau.

En disant ces mots, il donna avec beaucoup de précaution un léger coup de sifflet, qui fut répété avec la même prudence du haut d'un sentier escarpé qu'ils gravissoient depuis quelque temps. Ils doublèrent le pas et arrivèrent au haut de cette espèce de défilé, où la lune, qui brilloit alors de tout son éclat, permit au major de voir un petit groupe de dix à douze montagnards et environ autant de femmes et d'enfants, qui, à l'aspect de Ranald Mac-Eagh, firent éclater de si grands transports de joie, que son compagnon devina aisément que ceux qui l'entouroient étoient des enfants des brouillards. Le lieu qu'ils occupoient répondoit à leur nom et à leur manière de vivre : c'étoit la pointe d'un rocher escarpé, autour duquel serpentoit un sentier étroit et inégal, que la position qu'ils occupoient commandoit de tous côtés.

Ranald dit précipitamment quelques mots aux enfants de sa tribu, et les hommes vinrent l'un après l'autre prendre la main à Dalgetty, tandis que les femmes pour témoigner plus éloquemment encore leur reconnoissance, se pressoient autour de lui, et cherchoient même à baiser le bord de sa cuirasse.

— Ils vous engagent leur foi, dit Mac-Eagh, en considération du service que vous avez rendu aujourd'hui à tout le clan.

— C'est assez, Ranald, répondit le major, c'est assez. Dites-leur que je n'aime point qu'on me prenne ainsi les mains : cela confond les rangs et les grades dans le service militaire; et quant à ces femmes qui veulent baiser mes gantelets et ma cuirasse, je me rappelle que l'immortel Gustave, à qui la populace vouloit rendre le même honneur pendant qu'il traversoit les rues de Nuremberg, dit à ceux qui se précipitoient à ses pieds pour baiser les pans de son habit : Si vous m'adorez ainsi comme un dieu, qui vous dit que la vengeance du Ciel ne prouvera pas bientôt que je suis mortel? Ah çà! Ranald, je suppose que vous comptez faire halte ici, et attendre l'ennemi de pied ferme. Très-bonne position, *voto à Dios*, comme disent les Espagnols; charmant poste pour un petit peloton : l'ennemi ne sauroit en approcher sans être exposé au feu du

canon et de la mousqueterie. Mais le diable, camarade, c'est que je parierois que vous n'avez point de canons, et je ne vois même pas que vos troupes aient des mousquets. Quels moyens vous proposez-vous donc d'employer pour défendre le passage avant d'en venir aux mains? Voilà, Ranald, ce qui passe ma compréhension.

— Les armes et le courage de nos ancêtres, dit Mac-Eagh, et il fit remarquer au capitaine que ses compagnons étoient armés d'arcs et de flèches.

— Des arcs et des flèches! s'écria Dalgetty; ah! ah! ah! très-comique en vérité. Eh quoi! voilà cent ans qu'on n'en a vu dans une armée civilisée: combattre avec des arcs et des flèches! Et pourquoi pas avec des frondes comme du temps de Goliath? Qui eût jamais pensé que Dugald-Dalgetty de Drumthwacket vivroit pour voir des hommes se servir de pareilles armes! l'immortel Gustave ne l'auroit jamais cru — ni Wallenstein, ni Butler, ni le vieux Tilly. Eh bien! Ranald, après tout un chat ne peut avoir que ses griffes; puisque des arcs et des flèches sont vos seuls moyens de défense, tirons-en du moins le meilleur parti possible; seulement, comme je n'entends rien à la disposition et à l'arrangement d'une artillerie aussi gothique, dirigez vous-même les opérations; car, que je prenne le commandement, ce que j'aurois fait avec plaisir si vous

aviez dû combattre avec des armes chrétiennes, c'est ce qu'il m'est impossible de faire lorsque vous devez combattre comme des Numides. Comptez cependant qu'à défaut de ma carabine qui est restée malheureusement attachée à la selle de Gustave, mes pistolets ne dormiront point pendant la mêlée. Non, non, je vous remercie, mon ami, ajouta-t-il en s'adressant à un montagnard qui lui offroit un arc, Dugald-Dalgetty peut dire de lui-même ce qu'il a lu dans quelque auteur au collége de Mareschal,

« Non eget Mauri jaculis, neque arcu,
« Nec venenatis gravidâ sagittis
« Fusce pharetrâ. »

Ce qui veut dire —

Ranald Mac-Eagh imposa une seconde fois silence au major incorrigible, en lui montrant du doigt le pied du rocher. Les aboiements du limier se faisoient entendre alors avec plus de force, et ils pouvoient même distinguer la voix de plusieurs hommes qui accompagnoient l'animal, et qui s'appeloient les uns les autres, dans la crainte de s'égarer, tandis qu'ils visitoient avec soin tous les buissons qui se trouvoient sur la route. Il étoit évident qu'ils approchoient de plus en plus du rocher. Mac-Eagh proposa au major

de se débarrasser de son armure, et lui dit que les femmes la transporteroient en lieu de sûreté.

— Je vous demande pardon, dit Dalgetty, mais c'est contre les règles du service militaire. Je me rappelle que Gustave-Adolphe réprimanda les cuirassiers du régiment de Finlande; et leur ôta leurs timbales, parce qu'ils s'étoient permis de se mettre en marche sans leurs corselets, et de les laisser avec le bagage; et jamais timbales ne se firent entendre à la tête de ce fameux régiment qu'après la bataille de Leipsick, où il se conduisit d'une manière si mémorable; c'est une leçon qu'un brave militaire ne doit jamais oublier, non plus que cette exclamation de l'immortel Gustave : — C'est maintenant que mes officiers doivent mettre leur armure pour me prouver qu'ils m'aiment; car, s'ils sont blessés, qui conduira mes soldats à la victoire. — Je ne m'oppose pas néanmoins, mon ami Ranald, à ce qu'on me débarrasse de ces bottes un peu pesantes, pourvu que vous puissiez me fournir quelque autre chaussure; car je doute que la plante de mes pieds soit assez dure pour pouvoir courir sur les ronces et sur les cailloux avec autant de facilité que vos compagnons semblent le faire.

Oter au major ses lourdes bottes, et lui mettre à la place des espèces de sandales de peau de daim dont un montagnard se dépouilla pour les

lui donner, ce fut l'affaire d'un moment, et Dalgetty se trouva beaucoup plus à son aise. Il étoit en train de recommander à Mac-Eagh d'envoyer deux ou trois de ses soldats reconnoître le défilé, et en même temps d'étendre un peu son front en plaçant deux archers détachés à chaque flanc, comme des espèces de postes d'observation, lorsque les aboiements du limier leur apprirent que ceux qui les poursuivoient étoient au pied du rocher. Tout rentra dans un profond silence; car, malgré sa loquacité ordinaire, le major savoit bien qu'il est indispensable qu'une embuscade se tienne à couvert.

La lune répandoit une foible clarté sur le sentier inégal, et les saillies du rocher autour duquel il serpentoit sa lumière n'étoit interceptée qu'en quelques endroits par les broussailles et les arbres nains, qui, sortant des crevasses des rochers, ombrageoient une partie de la perspective; plus bas un taillis épais, couvert d'une obscurité profonde, ressembloit en quelque sorte aux vagues d'une mer qu'on n'aperçoit qu'à demi. Du sein des ténèbres et sur le bord du précipice, le limier faisoit entendre par intervalle ses affreux aboiements, que répétoient les échos des bois et des montagnes environnantes; parfois ils cessoient tout à coup, et le silence qui leur succédoit n'étoit interrompu que par le murmure d'un petit

ruisseau qui, se frayant un passage le long du rocher, alloit se perdre au fond du précipice. On distinguoit aussi des voix d'hommes qui sembloient se consulter entre eux au bas du rocher; on eût dit qu'ils n'avoient pas encore découvert l'étroit sentier qui conduisoit sur la montagne; ou que l'ayant trouvé, la difficulté de le gravir, la lumière imparfaite qui les éclairoit et la crainte qu'il ne fût défendu, les faisoient hésiter à le suivre.

A la fin Dalgetty aperçut comme une ombre qui sortoit du milieu des ténèbres, et qui commença à monter lentement et avec beaucoup de précaution le sentier fatal; la lune l'éclairoit alors si parfaitement que le major put distinguer non-seulement la personne d'un montagnard, mais même le long fusil qu'il portoit à la main, et les plumes qui décoroient son bonnet. — *Tausend teifleu!* nous sommes perdus, dit-il entre ses dents, que deviendrons-nous s'ils attaquent nos archers avec de la mousqueterie?

Mais au moment où le soldat, se retournoit pour faire signe à ses compagnons de le suivre, une flèche partit en sifflant de l'arc d'un des enfants des brouillards, et lui fit une blessure si fatale, que sans faire un seul effort pour sauver sa vie il perdit l'équilibre, et tomba, la tête la première, du rocher sur les buissons épais qui

bordoient l'abîme. Le craquement des branchages qui le reçurent d'abord dans sa chute, et le bruit avec lequel il roula ensuite dans le précipice, furent suivis d'un cri d'horreur et de surprise que jetèrent ses compagnons.

Les enfants des brouillards, encouragés par la terreur que ce premier succès sembloit répandre parmi les ennemis, y répondirent par de bruyantes acclamations de joie, et, se montrant tout à coup sur le bord du rocher, en prenant les attitudes les plus menaçantes, ils s'efforcèrent de redoubler leur effroi, en leur faisant voir qu'ils étoient sur leurs gardes et préparés à se défendre; la prudence même du major, et son expérience militaire ne l'empêchèrent point de se lever, et de crier à Ranald, d'une voix de tonnerre: *Caracco*, camarade, comme disent les Espagnols, ma foi, vivent l'arc et les flèches! Je crois que si vous faisiez avancer un peloton pour prendre position de ce côté...

— Le Sassenach! s'écria une voix qui partoit du pied du rocher : visez le Sassenach! je vois briller sa cuirasse! Trois coups de mousquet partirent au même instant; et tandis qu'une balle venoit frapper en vain sa cuirasse à l'épreuve du fusil, à la force de laquelle le brave major avoit dû plus d'une fois la vie, une autre pénétra l'armure qui couvroit le devant de sa cuisse gau-

che, et l'étendit sur la terre. Ranald le saisit aussitôt dans ses bras pour le transporter plus loin tandis que Dalgetty murmuroit d'une voix plaintive : J'ai toujours dit à l'immortel Gustave, à Wallenstein, à Tilly et à d'autres guerriers célèbres, que, suivant moi, les cuissarts devroient être faits à l'épreuve du mousquet.

Mac-Eagh recommanda le blessé aux soins des femmes qui étoient à l'arrière-garde de sa petite troupe, et il se préparoit à retourner au combat, lorsque Dalgetty le retint, en saisissant le bout de son plaid. — Je ne sais pas comment ceci finira, camarade, lui dit-il; mais si je meurs, je vous prie de dire à Montrose que je suis mort glorieusement, et comme il convenoit à un soldat de l'immortel Gustave. Écoutez, prenez bien garde de quitter votre position actuelle, quand même ce seroit pour poursuivre l'ennemi, si vous aviez l'avantage, et, et...

Dans cet endroit l'haleine commença à lui manquer, et sa vue s'obscurcit par suite du sang qu'il continuoit à perdre; et Mac-Eagh, profitant de cette circonstance, dégagea le bout de son plaid et y substitua celui d'une femme, que le major tint fortement, croyant s'assurer ainsi l'attention du montagnard auquel il continua à débiter ses instructions militaires, quoique ses expressions devinssent de plus en plus incohérentes.

— Eh ! camarade, ayez soin de placer vos mousquetaires en avant; puis, formez derrière, pour les soutenir, une petite phalange macédonienne : ferme, dragons, sur le flanc gauche ! Où en étois-je ? Ah ! Ranald, si vous songiez à battre en retraite, laissez quelques mèches allumées sur les branches des arbres, l'ennemi croira que ce sont des batteries, et il n'osera approcher. — Mais j'oubliois. — Vous n'avez point de mousquets — point de mousquets ni d'épées — rien que des arcs et des flèches ! ah ! ah ! ah !

Tout en riant ainsi de ces anciennes armes de guerre, le major tomba dans un état d'épuisement complet, et il finit par s'évanouir ; il fut longtemps avant de reprendre connoissance ; et en attendant qu'il la retrouve, nous l'abandonnerons aux soins des filles des brouillards garde-malades aussi douces, aussi attentives qu'elles sembloient farouches et sauvages.

CHAPITRE XV.

« De la plume et du bras je saurai te servir,
« Et couronnant ton front des palmes de la gloire,
« Je t'inscrirai deux fois au temple de mémoire. »

Vers de Montrose.

Quelques regrets que nous en éprouvions, il faut à présent que nous laissions notre brave major se rétablir de ses blessures. Si toutefois, comme nous l'espérons, elles ne sont point mortelles, pour retracer brièvement les opérations militaires de Montrose, quoiqu'elles méritent un livre plus grave et un meilleur historien. A l'aide des chefs dont nous avons déjà parlé, et surtout grâce à l'arrivée des Murrays, des Stewarts et des autres clans d'Athol, qui, pleins de zèle pour la cause royale, vinrent se ranger sous ses drapeaux, il se trouva bientôt à la tête d'une armée de deux à trois mille montagnards, auxquels il parvint à réunir les Irlandais sous les ordres de Colkitto.

Ce dernier chef, Écossais de naissance [1], étoit

[1] Le véritable nom de ce chef étoit Alister ou Alexandre Macdonnell. Il est cité dans un des sonnets de Milton, au grand embarras des commentateurs de ce poëte.

Il paroît que le livre de Milton, intitulé le *Trachordon*,

parent du comte d'Antrim, et c'étoit à sa protection qu'il devoit le commandement qu'il avoit obtenu des troupes irlandaises. Il méritoit à plusieurs égards cette distinction : d'une bravoure à toute épreuve, d'une force et d'une activité incroyables, excellent dans tous les exercices militaires, il étoit toujours prêt à donner l'exemple à ses troupes, en se précipitant le premier au milieu des dangers.

Pour contre-balancer ces bonnes qualités, nous devons dire aussi qu'il étoit sans expérience; sans aucune idée de la tactique militaire, et d'un caractère jaloux et présomptueux qui fit souvent perdre à Montrose les avantages qu'il eût pu retirer de sa bravoure. Cependant telle est la préé-

avoit été tourné en ridicule par les théologiens assemblés à Westminster, à cause de son titre barbare; Milton dans son sonnet se venge sur les noms encore plus durs des Écossais, que la guerre civile avoit rendus familiers aux oreilles anglaises.

— Eh, Messieurs! ce mot est-il plus dur, s'écria-t-il, que Gordon, Colkitto, Macdonald ou Gallasp. Ces noms barbares coulent naturellement de nos lèvres, ils auraient effrayé Quintilien.

« Nous devons croire », dit l'évêque Newton, « que ces personnages étoient remarquables parmi les ministres écossais, partisans du Covenant; » tandis que Milton veut seulement ridiculiser tous les noms écossais sans distinction; c'étoit celui de Gillespie, un des apôtres de la révolution, à côté de ceux de Colkitto et de Macdonell, qui appartiennent à un même homme qui servoit sous les bannières du roi.

minence qu'un peuple sauvage et peu civilisé donne naturellement aux qualités physiques, que la force et l'activité que Colkitto déploya en plusieurs occasions, les traits de bravoure et d'intrépidité par lesquels il se signala, firent une impression plus forte sur l'esprit des montagnards que les talents militaires et l'esprit chevaleresque du comte de Montrose. Ils conservent encore un grand nombre de traditions relatives à Colkitto, et le nom de Montrose est rarement prononcé parmi eux.

Le point sur lequel Montrose assembla définitivement sa petite armée fut Strathearn, sur les confins du comté de Perth, dont il menaçoit ainsi la capitale.

Ses ennemis étoient assez bien préparés à le recevoir. Argyle, à la tête des montagnards de son parti, harceloit les Irlandais en les suivant de près, et en employant tour à tour la force, les menaces et la persuasion. Il étoit parvenu à rassembler une armée presque suffisante pour attaquer celle qui étoit sous les ordres de Montrose. Les basses terres étoient aussi préparées à se défendre, par les raisons que nous avons assignées au commencement de cette histoire. Un corps de six mille hommes d'infanterie et de six à sept mille de cavalerie, qui, par une profanation sacrilége, prenoit le titre d'armée de Dieu, avoit

été levée à la hâte dans les comtés de Fife, d'Angus, de Perth, de Stirling, et dans les provinces voisines. Autrefois, et même sous le règne précédent, une force beaucoup moins considérable eût suffit pour mettre les bassses terres à l'abri d'une invasion plus formidable que celle dont Montrose les menaçoit; mais il s'étoit opéré de grands changements depuis un demi-siècle.

Avant cette époque les habitants des basses terres étoient aussi constamment en guerre que les montagnards, et étoient infiniment mieux disciplinés; leur ordre de bataille favori avoit quelque ressemblance avec la phalange macédonienne. Leur infanterie, armée de longues lances, formoit un corps impénétrable même à la cavalerie d'alors, quoique bien montée et revêtue d'armures à l'épreuve. A plus forte raison les rangs de cette phalange ne pouvoient-ils être rompus par la charge irrégulière d'une infanterie qui n'avoit pour toutes armes que des épées, point d'armes de trait, et pas la moindre artillerie.

L'introduction des armes à feu dans les armées écossaises changea en grande partie cette manière de combattre; mais comme la baïonnette n'étoit pas encore en usage, le mousquet, qui de loin étoit formidable, n'étoit plus une défense lorsqu'on en venoit aux mains. La pique n'étoit pas, il est vrai, entièrement bannie de l'armée écos-

saise, mais ce n'étoit plus l'arme favorite, et ceux qui s'en servoient encore n'avoient plus en elle la même confiance qu'autrefois; au point que Daniel Lupton, grand tacticien du temps, composa un ouvrage uniquement pour démontrer la supériorité du mousquet.

Ce changement s'effectua dès les guerres de Gustave-Adolphe, dont les marches étoient si rapides, que la pique fut bientôt abandonnée pour les armes à feu, et la conséquence nécessaire de cette innovation, ainsi que de l'établissement d'armées régulières et permanentes par lequel la guerre devint un métier, fut l'introduction d'un système de discipline laborieux et compliqué, qui combine une quantité de mots de commandement avec des opérations et des manœuvres correspondantes, dont il suffisoit qu'une seule manquât pour que tout ne fût plus que trouble et confusion.

La guerre, telle qu'elle se faisoit alors chez la plupart des nations de l'Europe, avoit pris la forme d'une profession dans laquelle une longue pratique et beaucoup d'expérience étoient indispensables; c'étoit un métier qu'il falloit apprendre long-temps avant de l'exercer; et en quelque sorte un mystère auquel il falloit être initié. Telle fut, comme nous le disions, la conséquence naturelle de la création d'armées permanentes qui,

presque partout, et particulièrement dans les longues guerres d'Allemagne, avoient succédé à ce qu'on pourroit appeler la discipline naturelle de la milice féodale.

Les soldats de la milice des basses terres avoient donc un double désavantage lorsqu'ils combattoient les montagnards. Ils n'avoient plus la lance, cette arme avec laquelle leurs ancêtres avoient si souvent repoussé les attaques impétueuses de leurs ennemis, et ils étoient soumis à une espèce de discipline nouvelle et compliquée qui pouvoit convenir à des troupes régulières, auxquelles on avoit le temps de l'apprendre complétement, mais qui ne servoit qu'à jeter de la confusion dans les rangs de citoyens soldats, qui, loin de pouvoir s'y conformer, la comprenoient à peine. On s'est appliqué de nos jours avec tant de succès à ramener la tactique à ses premiers principes, et à secouer en quelque sorte le pédantisme de la guerre, qu'il nous est facile d'apprécier les désavantages auxquels étoit exposée une milice à peine formée, instruite à regarder le succès comme dépendant de la précision avec laquelle elle suivroit un système qu'elle n'entendoit sans doute qu'autant qu'il le falloit pour découvrir lorsqu'elle faisoit mal, sans savoir pour cela comment s'y prendre pour faire mieux. On ne peut non plus disconvenir que, pour l'esprit guerrier et l'expé-

rience militaire, les habitants des basses terres du dix-septième siècle ne fussent retombés infiniment au-dessous des montagnards.

Depuis l'époque la plus reculée jusqu'à l'union des couronnes, tout le royaume d'Écosse, les basses terres comme les montagnes, avoit été le théâtre de guerres continuelles, étrangères ou domestiques ; et à peine y avoit-il un seul de ses habitants, depuis l'enfant de quinze ans jusqu'au vieillard de soixante, qui ne fût prêt, autant par goût que par devoir, à prendre les armes au premier appel de son seigneur suzerain, ou d'une proclamation royale : ce que la loi les obligeoit à faire, ils le faisoient aussi par inclination.

La loi étoit la même en 1645 que cent ans auparavant, mais la race de ceux qui y étoient soumis avoit été élevée dans des sentiments bien différents. Ils étoient restés tranquillement assis à l'ombre de leurs figuiers, et c'étoit pour eux un changement de vie aussi nouveau que désagréable que de prendre les armes. Ceux d'entre eux qui demeuroient près des montagnes d'Écosse ne regardoient qu'avec la plus grande terreur leurs habitants inquiets et turbulents qui enlevoient leurs troupeaux, pilloient leurs demeures, les accabloient d'outrages, et qui avoient obtenu sur eux cette supériorité que donne un système constant d'agression. Les autres plus éloignés, et par con-

séquent à l'abri de ces incursions, n'en étoient pas moins intimidés par les rapports exagérés qu'ils entendoient faire sur les montagnards, qui, différant entièrement d'eux par les lois, par la langue, par les usages et par l'habillement, leur sembloient un peuple de sauvages, étranger à tout sentiment de crainte ou d'humanité.

Ces différents préjugés, joints aux mœurs plus pacifiques des habitants des basses terres, et à leur connoissance imparfaite du nouveau système de discipline qu'ils avoient adopté, leur donnoient un grand désavantage, lorsque sur le champ de bataille ils se trouvoient opposés aux montagnards. Ceux-ci, au contraire, avoient, avec les armes et le courage de leurs pères, leur méthode simple et naturelle, et ils se précipitoient avec la plus grande confiance sur un ennemi qu'ils se croyoient sûrs de vaincre, assurance qui leur donnoit presque toujours la victoire.

Ce fut avec tant d'avantages pour balancer la supériorité du nombre et compenser le manque d'artillerie et de cavalerie, dont au contraire ses ennemis étoient parfaitement pourvus, que Montrose attaqua l'armée de lord Elcho dans les plaines de Tippermuir. Le clergé presbytérien n'avoit épargné ni harangues ni exhortations pour exciter l'enthousiasme de ses partisans; et l'un de ses membres, qui harangua les troupes le jour

même de la bataille, n'hésita point à dire que Dieu lui-même parloit par sa bouche, et qu'il leur promettoit en son nom qu'ils remporteroient ce jour-là une grande victoire. La cavalerie et l'artillerie étoient aussi regardées comme de sûrs garans du succès; d'autant plus que les ravages qu'elles avoient causés dans des rencontres précédentes avoient paru répandre le découragement et la consternation parmi les montagnards. Une plaine fut le lieu du combat, et elle offroit peu d'avantages à l'un ou à l'autre des deux partis, si ce n'est qu'elle permettoit à la cavalerie des défenseurs du Covenant de s'y développer sans obstacles.

Jamais bataille, dont l'issue fut si importante, ne fut décidée plus aisément. La cavalerie presbytérienne fit une charge; mais, soit que le feu de la mousqueterie la mît en désordre, soit que, comme d'autres le présumèrent, elle ne combattît qu'avec répugnance pour la cause qu'elle servoit, elle se retira bientôt en désordre, d'autant plus que l'infanterie n'avoit ni piques ni baïonnettes pour la soutenir.

Montrose sut aussitôt mettre à profit cette circonstance, et il ordonna à toute son armée de charger en même temps l'ennemi, ce qu'elle fit avec cette intrépidité audacieuse et comme désespérée qui caractérise les montagnards. Un

officier du Covenant, qui avoit servi dans les guerres d'Italie, fut le seul qui fit une résistance opiniâtre à l'aile droite. Sur tous les autres points, les rangs des ennemis furent enfoncés du premier choc; et, cet avantage une fois obtenu, leur déroute fut bientôt complète. Beaucoup de soldats furent tués sur le champ de bataille, et il en périt un si grand nombre dans la déroute, que les presbytériens perdirent plus d'un tiers de leur armée. Il est vrai qu'il faut compter dans ce nombre beaucoup de gros bourgeois qui coururent dans leur fuite jusqu'à perdre haleine, et qui, faute de pouvoir respirer, moururent sans avoir reçu la moindre blessure [1].

Les vainqueurs s'emparèrent de Perth, et y trouvèrent des sommes d'argent considérables, ainsi que beaucoup d'armes et de munitions; mais ces avantages étoient plus que balancés par l'inconvénient qui a toujours été inséparable de toute armée de montagnards. Les clans ne vouloient sous aucun rapport se regarder comme des troupes réglées ni agir comme elles.

En l'année 1745-6, lorsque le chevalier Charles

[1] Nous sommes bien aises de citer notre autorité pour un fait aussi singulier. — Un grand nombre de bourgeois furent tués; plusieurs perdirent haleine en fuyant, et ils périrent ainsi sans coup férir. — Voyez les lettres de BAILLIE, vol. 2, p. 92.

Edward, pour faire un exemple, fit fusiller un soldat qui avoit déserté, les montagnards qui composoient son armée firent éclater hautement leur indignation. Ils ne pouvoient concevoir sur quel principe de justice on ôtoit la vie à un homme, uniquement parce qu'il retournoit chez lui lorsqu'il ne lui convenoit pas de rester plus long-temps à l'armée. Tel avoit été constamment l'usage de leurs ancêtres. Lorsqu'une bataille étoit terminée, il leur sembloit que la campagne devoit finir : vaincus, ils cherchoient un refuge dans leurs montagnes; vainqueurs, ils alloient y déposer leur butin. Dans d'autres moments, c'étoient leurs bestiaux qu'ils avoient à surveiller, c'étoient leurs champs qu'il leur falloit ensemencer ou moissonner, s'ils ne vouloient voir leurs familles périr de besoin. Dans l'un comme dans l'autre cas, ils quittoient sans scrupule le service : il est vrai qu'il étoit facile de les faire revenir, en leur offrant la perspective de nouvelles aventures à tenter et de nouvelles dépouilles à recueillir; mais alors l'occasion étoit perdue, et le vainqueur ne pouvoit retirer aucun fruit de sa victoire. Cette circonstance seule, quand même l'histoire ne nous eût point démontré le fait même, suffiroit pour prouver que les montagnards n'avoient jamais combattu dans la vue de faire des conquêtes durables, mais seulement

dans l'espoir d'en retirer des avantages momentanés. Elle explique aussi pourquoi Montrose, malgré tous ses brillants succès, ne put jamais s'établir dans les basses terres, et pourquoi ceux des seigneurs de cette contrée, bien disposés pour la cause royale, montroient de la répugnance à joindre une armée si irrégulière et si sujette à se dissoudre d'elle-même, craignant à chaque instant que, tandis que les montagnards se mettroient à l'abri de tous dangers en se retirant dans leurs montagnes, ils ne les laissassent à la merci d'un ennemi puissant et offensé.

La même considération expliquera encore les marches soudaines que Montrose étoit obligé de faire pour aller recruter son armée dans les montagnes, et ces changements rapides de fortune qui le forçoient souvent de faire retraite devant ces mêmes ennemis qu'il venoit de vaincre. S'il est quelques personnes qui cherchent dans la lecture de cet ouvrage quelque chose de plus qu'un simple amusement, elles ne trouveront point ces remarques indignes de leur attention.

Ce fut par ces causes, c'est-à-dire la méfiance des royalistes des basses terres, et la désertion momentanée d'une partie des montagnards, que Montrose, même après la victoire décisive de Tippermuir, ne se trouva pas en état de faire face à la seconde armée avec laquelle Argyle vint

de l'ouest à sa rencontre. Dans cette conjoncture, remplaçant par l'agilité les troupes qui lui manquoient, il se dirigea tout à coup de Perth sur Dundee, et, voyant qu'on refusoit de lui ouvrir les portes de cette ville, il s'avança vers le nord jusqu'à Aberdeen, où il s'attendoit à être joint par les Gordons et d'autres royalistes. Mais le zèle de ces braves étoit pour le moment comprimé par un corps nombreux de presbytériens, commandé par lord Burleigh, et qu'on supposoit au moins de trois mille hommes. Montrose l'attaque hardiment avec la moitié de ses forces. La bataille se livre sous les murs de la ville, et la valeur intrépide des soldats de Montrose triomphe de nouveau, malgré l'inégalité du nombre.

Mais il étoit dans la destinée de ce grand capitaine de se couvrir toujours de gloire sans jamais pouvoir recueillir les fruits de ses succès. A peine sa petite armée avoit-elle joui de quelques instants de repos dans Aberdeen, qu'il apprit, d'un côté, que les Gordons ne viendroient probablement pas se joindre à lui, tant par les raisons que nous avons données que par quelques autres qui étoient particulières à leur chef, le marquis d'Huntly; d'un autre côté, Argyle, auquel plusieurs seigneurs des basses terres venoient encore de se joindre avec leurs vassaux,

s'avançoit contre Montrose à la tête d'une armée beaucoup plus formidable qu'aucune de celles que ce guerrier avoit encore eues à combattre. Ces troupes ne s'approchoient, il est vrai, qu'avec une lenteur proportionnée au caractère timide et circonspect de leur chef; mais, pour quelqu'un qui connoissoit Argyle, il étoit évident que, puisqu'il cherchoit à rencontrer l'ennemi, il se trouvoit à la tête d'une armée trop supérieure en nombre pour qu'il fût possible de lui résister.

Il ne restoit à Montrose qu'une seule manière d'effectuer sa retraite, et il l'adopta. Il se jeta dans les montagnes, où il pouvoit braver toutes les poursuites, et où, à chaque pas, il étoit sûr d'être rejoint par des recrues composées de ceux mêmes qui avoient quitté ses étendards pour aller déposer leur butin dans leurs retraites inaccessibles : ainsi donc, si d'un côté le caractère singulier de l'armée que commandoit Montrose rendoit ses succès en quelque sorte illusoires, de l'autre elle lui facilitoit les moyens, même dans la position la plus critique, d'assurer sa retraite, de recruter ses forces, et de se rendre plus formidable que jamais à l'ennemi devant lequel il n'avoit pu tenir quelques jours auparavant.

Cette fois il se jeta dans le Badenoch, et traversant rapidement ce district, ainsi que le comté

d'Athol, il répandit l'alarme parmi les défenseurs du Covenant, en les attaquant à l'improviste et à plusieurs reprises sur les points où ils étoient le moins sur leurs gardes. Telle fut en un mot la consternation générale qu'il causa, que le parlement envoya au marquis d'Argyle l'ordre réitéré d'en venir à une bataille générale avec Montrose, et de disperser son armée à tout prix.

Ces ordres ne convenoient ni à l'esprit hautain ni à la politique circonspecte du seigneur auquel ils étoient adressés. Il n'y eut donc aucun égard, et se borna à faire jouer les ressorts de l'intrigue pour détacher de l'armée ennemie le peu de chefs qui, étant des basses terres, craignoient de s'engager dans les montagnes, et de s'exposer ainsi à des fatigues insupportables, tandis que leurs biens resteroient à la merci des partisans du Covenant.

Il réussit en partie, et plusieurs de ces chefs quittèrent en effet le camp de Montrose. Mais ce grand capitaine avoit à peine eu le temps de s'apercevoir de leur absence qu'il lui arriva un corps de troupes dont le caractère, la résolution et l'intrépidité convenoient bien mieux à la position dans laquelle il se trouvoit. Ce renfort consistoit en un corps nombreux de montagnards que Colkitto, dépêché à cet effet, avoit levé dans le comté d'Argyle. Parmi les plus illustres étoient Jean de Moidart, appelé le capitaine du clan

Ranald, les Stuarts d'Alpin, le clan Grégor, le clan Mac-Nab, et d'autres tribus inférieures.

L'armée de Montrose se trouva alors si formidable, qu'Argyle ne fut pas jaloux de commander plus long-temps celle qui lui étoit opposée. Il retourna à Édimbourg, et y donna sa démission, sous prétexte que son armée ne recevoit pas les renforts et les provisions qu'on auroit dû lui accorder. D'Édimbourg le marquis retourna à Inverary, où, dans une sécurité complète, il se mit à gouverner despotiquement ses vassaux, se reposant sur la foi du proverbe que nous avons déjà eu occasion de citer : — Il y a loin jusqu'à Lochow.

CHAPITRE XVI.

« Vous voyez, leur dit-il, des montagnes sauvages,
« D'impénétrables bois, d'horribles marécages,
« Pourrons-nous surmonter ces dangers réunis. »
Poème de Flodden Field.

Montrose avoit alors une brillante carrière devant lui, pourvu qu'il pût se faire suivre par ses troupes, braves mais toujours près de lui échapper, et par leurs chefs indépendants. Les basses terres lui étoient ouvertes, il n'y avoit plus d'armée en état de l'arrêter dans sa course. Les partisans d'Argyle s'étoient retirés dès qu'ils avoient vu leur maître donner sa démission; et plusieurs autres corps, fatigués de la guerre, avoient saisi la même occasion pour se débander. En descendant Strath-Tay, l'un des défilés les plus favorables, Montrose n'avoit qu'à se présenter dans les basses terres pour y ranimer l'esprit chevaleresque et l'ardeur généreuse des partisans que la cause royale y avoit encore. Il se verroit alors en possession, peut-être même sans livrer bataille, de l'une des parties du royaume les plus riches et les plus fertiles, qui lui fourniroit les moyens d'accorder une paye régulière à

ses troupes; de les retenir ainsi plus aisément sous ses drapeaux; et de pénétrer jusqu'à la capitale, peut-être de là jusqu'aux frontières, où il n'étoit pas sans espoir de pouvoir se concerter avec les troupes du roi Charles, qu'on n'avoit pas encore pu réduire.

Tel étoit sans contredit le plan d'opérations le plus propre à couvrir de gloire ceux qui l'exécuteroient, et le plus efficace pour la cause royale. Il ne put donc échapper aux vues pénétrantes et ambitieuses de celui que ses services firent ensuite surnommer le grand marquis. Mais d'autres motifs animoient la plupart des chefs de son armée, et ces motifs n'étoient peut-être pas sans avoir aussi quelque influence secrète dans son propre cœur.

Presque tous les chefs des montagnes de l'ouest, dans l'armée de Montrose, regardoient le marquis d'Argyle comme le but contre lequel il convenoit le plus de diriger toutes les hostilités. Presque tous avoient éprouvé quel étoit son pouvoir; presque tous, en retirant de leurs habitations tous les hommes en état de porter les armes, laissoient leurs familles et leurs biens exposés à sa vengeance; tous sans exception désiroient diminuer son autorité, et la plupart étoient si près de ses domaines, qu'ils pouvoient raisonnablement espérer de profiter de ses dé-

pouilles et de s'agrandir à ses dépens. Pour ces chefs, la possession d'Inverary et de sa forteresse étoit un événement beaucoup plus important et plus désirable que la prise d'Édimbourg. Ce dernier événement ne promettoit à leurs soldats qu'un pillage momentané ou une légère gratification; l'autre assuroit aux chefs eux-mêmes indemnité pour le passé et sûreté pour l'avenir.

Indépendamment de ces raisons personnelles, les chefs qui soutenoient cette opinion faisoient une remarque assez plausible; c'étoit que, quoique Montrose pût être supérieur à l'ennemi dans le premier moment de son invasion sur les basses terres, plus ensuite il s'éloigneroit des montagnes, plus ses forces diminueroient, tandis qu'au contraire l'armée ennemie se grossiroit de toutes les garnisons voisines. Mais si, au lieu de s'exposer à ces dangers, il dirigeoit ses efforts contre Argyle, et parvenoit à mettre un frein à sa puissance, non-seulement ses amis de l'ouest pourroient alors mettre en campagne cette partie de leurs troupes, qu'autrement ils étoient obligés de laisser dans leurs foyers pour la protection de leurs familles; mais il verroit encore accourir sous ses drapeaux plusieurs tribus qui favorisoient secrètement sa cause, mais qui n'osoient se rejoindre à lui, de peur d'attirer sur elles la vengeance de Mac-Callum-More.

Ces arguments étoient appuyés dans l'esprit de Montrose par un sentiment intime et involontaire, qui ne s'accordoit point parfaitement avec l'héroïsme et la générosité de son caractère. Les maisons d'Argyle et de Montrose avoient été autrefois opposées l'une à l'autre à plusieurs reprises, soit dans la guerre, soit dans les conseils; et les avantages que celle d'Argyle avoit obtenus l'avoient rendue l'objet de l'envie et de la haine de la famille rivale, qui, se croyant les mêmes droits aux faveurs de la fortune, n'en avoit pas été aussi bien traitée.

Ce n'étoit pas tout. Les deux chefs actuels de ces familles s'étoient toujours trouvés ensemble dans l'opposition la plus marquée depuis le commencement des troubles. Montrose, en raison de la supériorité reconnue de ses talents, et des grands services que dans le principe il avoit rendus aux partisans du Covenant, s'étoit attendu à occuper la première place dans leurs conseils, et à être mis à la tête de leur armée; mais ils jugèrent plus prudent de décerner ces honneurs à son rival Argyle, qui avoit moins de talents mais plus de puissance. Cette préférence fut un affront que Montrose ne pardonna jamais aux presbytériens, et il étoit encore moins disposé à pardonner au rival qu'on lui avoit préféré.

Tous les sentiments de haine qui pouvoient

irriter un caractère naturellement fougueux au milieu de ces guerres de parti l'excitoient donc à chercher à se venger de l'ennemi de sa famille, de son ennemi personnel ; et il est probable que ces motifs particuliers ne furent pas sans influence sur son esprit, lorsqu'il vit la plus grande partie de ses officiers plus portés à attaquer Argyle au milieu de ses domaines qu'à prendre la mesure bien plus décisive d'entrer sur-le-champ dans les basses terres.

Cependant, quelque tenté qu'il fût d'attaquer le comté d'Argyle, ce n'étoit pas sans peine qu'il renonçoit au projet bien plus noble et plus glorieux qu'il avoit d'abord formé. Il tint plus d'une fois conseil avec les principaux chefs, et combattit leurs raisonnements, contre sa propre inclination. Il leur représenta combien il étoit difficile de pénétrer par l'est dans le comté d'Argyle; qu'ils auroient à traverser des défilés à peine praticables pour les bergers qui les habitoient et à gravir des montagnes que les clans mêmes les plus voisins ne connoissoient pas parfaitement. La saison ajoutoit encore à la difficulté d'exécuter cette entreprise, car on approchoit du mois de décembre, où la neige accumulée les rendroit sans doute entièrement inaccessibles.

Ces objections ne satisfirent pas les chefs, et ne leur parurent pas de nature à détruire la force

de leurs arguments. Ils vouloient, disoient-ils, en revenir à leur ancienne manière de faire la guerre, en enlevant les troupeaux, qui, suivant l'expression gallique, se nourrissoient de l'herbe de leurs ennemis. Le conseil ne se sépara le soir que fort tard, et rien ne fut encore arrêté, si ce n'est que les chefs, qui soutenoient qu'on devoit attaquer Argyle, promirent de chercher si parmi leurs soldats il s'en trouvoit qui pussent entreprendre de guider l'armée à travers les montagnes.

Montrose s'étoit retiré dans la cabane qui lui servoit de tente, et s'étoit étendu sur un lit de fougères sèches, seule couche qui s'y trouvât. Mais il appeloit en vain le sommeil ; les visions de l'ambition assiégeoient seules ses pensées. Tantôt il lui sembloit qu'il déployoit la bannière royale du haut de la citadelle reconquise d'Édimbourg; il envoyoit des secours au monarque dont la couronne dépendoit de ses victoires ; et il recevoit, en récompense, tous les honneurs, qu'un roi prodigue à celui qu'il veut combler de ses grâces. Tantôt ces illusions, toutes brillantes qu'elles étoient, s'évanouissoient devant celle qui lui représentoit sa vengeance satisfaite et son ennemi tremblant à ses genoux. Surprendre Argyle dans son château fort d'Inverary ; écraser en lui tout à la fois un rival odieux, l'ennemi de sa

famille et le principal soutien des presbytériens; montrer à ces derniers par les faits les plus éclatants quel étoit celui auquel ils avoient préféré Argyle : c'étoient des images trop flatteuses, trop douces pour la vengeance, pour ne point faire une vive impression sur l'imagination ardente de Montrose.

Pendant qu'il étoit plongé dans ces réflexions contradictoires, le soldat qui veilloit à sa porte vint annoncer au comte que deux hommes désiroient parler à son excellence.

—Leurs noms? demanda Montrose, et le motif de leur visite à pareille heure?

Le soldat, qui étoit un des Irlandais de Colkitto, ne put répondre que très-vaguement aux questions de son général; et Montrose, qui dans de pareilles cisconstances n'osoit refuser audience à personne, de peur de négliger des avis importants, prit seulement la précaution de faire mettre sa garde sous les armes, et se prépara alors à les recevoir. A peine étoit-il levé, et son valet de chambre avoit-il allumé deux torches, que deux hommes entrèrent; l'un habillé comme les habitants des basses terres, avoit un vêtement de peau de buffle qui tomboit presque en lambeaux; l'autre étoit un vieux montagnard d'une taille élevée, d'un teint qu'on auroit pu appeler gris de fer, et dont le regard

avoit quelque chose de sombre et de sauvage.

— Que demandez-vous, mes amis? dit Montrose en portant presque involontairement la main sur ses pistolets, car dans ces temps de trouble, à une pareille heure, il étoit permis de concevoir des soupçons que la bonne mine des étrangers n'étoit aucunement faite pour détruire.

— Veuillez me permettre, mon très-noble général, dit le compagnon du vieux montagnard, de vous féliciter des grandes victoires que vous avez remportées depuis que j'eus le malheur de vous quitter. J'ai entendu parler de l'affaire de Tippermuir, ce fut une très-jolie petite mêlée assurément; cependant s'il m'étoit permis de donner un conseil.....

— Avant de le faire, dit Montrose, voudriez-vous bien me dire quelle est la personne qui a la bonté de m'honorer de ses avis?

— En vérité, milord, je n'aurois jamais cru qu'il fût nécessaire de vous décliner mon nom, après la commission plus que délicate dont vous avez bien voulu me charger, moi à qui vous avez daigné promettre un brevet de major, avec un demi-dollar de paye par jour, et un demi-dollar d'arriéré payable à la fin de la campagne! Et puis-je espérer que votre seigneurie n'a pas oublié ma paye aussi bien que ma personne?

— Mon bon ami, mon cher major, dit Montrose, qui reconnut alors parfaitement son homme, pardonnez si, préoccupé comme je le suis en ce moment, je ne me suis pas rappelé immédiatement vos traits; d'ailleurs ces torches répandent si peu de lumière..... Mais toutes nos conditions seront strictement observées. Eh bien! major, quelles nouvelles apportez-vous du comté d'Argyle? En vérité nous commencions à désespérer de jamais vous revoir; et je m'apprêtois à tirer la vengeance la plus signalée du vieux renard qui violoit les lois de la guerre dans la personne de mon ambassadeur.

— Ma foi, milord, reprit Dalgetty, tout ce que je souhaite c'est que mon retour n'apporte aucun obstacle à l'exécution d'un projet aussi juste et aussi louable; car je vous assure que ce n'est point la faute dn marquis d'Argyle si vous me voyez devant vous, et du diable si j'intercède jamais en sa faveur. Si je me suis échappé d'entre ses mains, c'est, après Dieu, et sans parler de l'adresse supérieure que j'ai déployée, comme vous le verrez bientôt, c'est, dis-je, après ces puissants auxiliaires, à ce vieux montagnard que je le dois; et je prendrai la liberté de le recommander à la faveur spéciale de votre seigneurie, comme l'instrument du salut de votre tout dévoué Dugald-Dalgetty, titulaire de Drumthwacket.

— C'est un service, dit gravement Montrose, qui sera récompensé comme il le mérite.

— Un genou en terre, Ranald, dit le major, et baisez la main de son excellence.

Comme la manière dont il vouloit que Ranald témoignât sa reconnoissance n'étoit pas conforme à l'usage du pays du vieux montagnad, celui-ci se contenta de croiser les bras sur sa poitrine et d'incliner profondément la tête.

— Ce pauvre homme, milord, ajouta Dalgetty en prenant un air de protection à l'égard de Ranald, ce pauvre homme a fait réellement tous ses efforts pour me défendre contre mes ennemis, sans avoir d'autres armes que des arcs et des flèches, ce que votre seigneurie aura peine à croire.

— Aucunement, major, reprit Montrose; au contraire, vous en verrez beaucoup dans mon camp, et nous les trouvons d'un grand secours.

— D'un grand secours, milord! s'écria Dalgetty; excusez ma suprise.... Des arcs et des flèches! Je prendrai la liberté de vous recommander fortement d'y substituer des mousquets à la première occasion. Mais non-seulement cet honnête montagnard m'a défendu, comme je vous le disois, mais encore il a eu l'adresse de me guérir d'une blessure que j'avois reçue dans ma retraite, et c'est par cette double raison que

je le recommande particulièrement à votre seigneurie.

— Quel est votre nom, mon ami ? dit Montrose en se tournant vers le montagnard.

— On peut le taire, reprit celui-ci.

— Il veut dire, interpréta le major, qu'il désire cacher son nom, attendu que jadis il a pris un château, égorgé certains enfants, et fait d'autres gentillesses qui, comme milord le sait fort bien, se pratiquent souvent en temps de guerre, mais qui ne font pas voir très-favorablement ceux qui les ont commises des amis de ceux aux dépens de qui elles ont été faites. Je sais cela par expérience ; combien de fois n'ai-je pas vu de braves cavaliers mis à mort par les paysans, simplement pour les avoir traités militairement.

— Je comprends, dit Montrose ; cet homme a quelque ennemi parmi nos officiers. Qu'il se retire dans le corps-de-garde, et nous aviserons ensemble aux meilleurs moyens de le protéger.

— Vous entendez, Ranald, dit le major d'un air de supériorité ; son excellence désire tenir un conseil privé avec moi ; il faut en attendant que vous alliez au corps-de-garde.... Il ne sait pas où cela est, le pauvre diable ! il est encore si jeune en fait d'art militaire ! Je vais dire à la sentinelle de le conduire, et je reviendrai aussitôt auprès de votre seigneurie.

Dès qu'il fut rentré, la première question de Montrose fut relative à l'ambassade du major à Inverary; et il écouta attentivement la narration de Dalgetty, malgré la prolixité du ci-devant ritmeister. Ce n'étoit pas une petite affaire, car le major fut encore plus prodigue de digressions que de coutume; mais personne ne savoit mieux que Montrose que, lorsqu'il y a quelques renseignements à recueillir du récit d'agents tels que Dalgetty, le seul moyen de les obtenir est de les laisser conter leur histoire à leur manière.

Il n'eut pas à se repentir de sa patience. Parmi les dépouilles que le major avoit pris la liberté de s'adjuger à Inverary, étoit une liasse de papiers secrets d'Argyle. Il les remit entre les mains de son général, en lui disant la manière dont il s'en étoit rendu maître; mais il ne poussa pas plus loin les explications; du moins je n'ai pas entendu dire qu'il ait parlé de la bourse d'or qu'il s'étoit appropriée en même temps que les papiers.

Cependant Montrose lisoit avidement, à la lueur d'une torche, ces documents précieux dans lesquels il sembloit trouver de nouvelles raisons propres à redoubler encore le ressentiment qu'il nourrissoit contre Argyle. — Il ne me craint pas! eh bien! il sentira mon bras. — Il veut mettre le feu à mon château de Murdoch! Qu'il voie auparavant Inverary en cendres. — Oh! que n'ai-je un

guide qui puisse me conduire à travers les montagnes!

Dalgetty connoissoit assez bien son affaire pour deviner à ces mots l'intention de Montrose. Il interrompit donc sa narration prolixe de l'escarmouche qui avoit eu lieu et de la blessure qu'il avoit reçue dans sa retraite, et il se mit aussitôt à parler du sujet qui paroissoit intéresser Montrose.

—Si votre excellence, dit-il, désire faire une invasion dans le comté d'Argyle, Ranald, ce pauvre homme que je vous ai présenté, ainsi que ses enfants et ses compagnons, connoissent tous les sentiers, tous les défilés des montagnes qui y conduisent, soit par l'est, soit par le nord.

—Se peut-il? dit Montrose; quelles raisons avez-vous de croire leurs connoissances aussi étendues?

—Je ferai observer à votre excellence que, pendant les semaines que je passai avec eux pour la guérison de ma blessure, ils étoient obligés à chaque instant de changer de quartier, à cause des tentatives réitérées d'Argyle pour s'emparer de la personne d'un officier qui étoit honoré de votre confiance; et j'eus occasion d'admirer l'adresse singulière avec laquelle ils effectuoient toujours leur retraite par ces sentiers qu'on auroit crus impraticables. Lorsqu'enfin je fus en état de

venir auprès de votre excellence, ce Ranald Mac-Eagh me conduisit par des chemins si sûrs, que mon cheval Gustave, que votre seigneurie n'a sans doute pas oublié, ne broncha pas une seule fois en route; et je fis la réflexion que si jamais on avoit besoin de guides, d'espions ou d'éclaireurs au milieu de ces montagnes, on n'en pourroit désirer de meilleurs ni de plus adroits que Ranald et ses compagnons.

— Et pouvez-vous répondre de sa fidélité? demanda Montrose; quel est son nom, sa profession?

— C'est un proscrit, milord, un brigand de profession : il s'appelle Ranald Mac-Eagh, ce qui signifie l'enfant des brouillards.

— Je crois me rappeler ce nom, dit Montrose en paroissant réfléchir. Ces enfants des brouillards n'ont-ils pas commis quelque acte de cruauté envers les Mac-Aulays?

Le major lui cita le meurtre du conservateur des forêts, et la mémoire active de Montrose lui rappela aussitôt toutes les circonstances de cet acte barbare.

— C'est un malheur, un grand malheur, reprit-il, qu'il existe entre ces gens et les Mac-Aulays une source d'animosité que rien ne sauroit tarir. Allan s'est conduit bravement dans cette guerre, et par le sombre mystère de sa conduite

et de son langage, il possède tant d'influence sur l'esprit de ses compatriotes, qu'il pourroit être dangereux de lui donner quelque sujet de mécontentement. D'un autre côté, ces hommes qui peuvent nous rendre des services essentiels, et sur lesquels vous dites qu'on peut entièrement se reposer...

— Je réponds de lui, milord; ma paye et mes arrérages, mon cheval et mes armes, ma tête et mon cou, je suis prêt à perdre tout s'ils trahissent votre confiance ; et votre excellence sait qu'un militaire n'en pourroit pas dire davantage pour son propre père.

— Il est vrai; mais, comme ce point est de la plus grande importance, je désirerois savoir quelles raisons vous avez pour être aussi sûr de leur fidélité!

— Je vais vous le dire en deux mots, milord; non-seulement ils dédaignèrent de mériter une récompense qu'Argyle me fit l'honneur de promettre pour ma pauvre tête, mais ils ne touchèrent pas à ma bourse, qui étoit cependant assez bien garnie pour tenter des soldats réguliers de quelque armée que ce soit. Ils me rendirent même mon cheval, qui, comme votre excellence doit se le rappeler, est d'un certain prix; mais ce qui passe toute croyance, c'est que je ne pus jamais leur faire accepter la moindre

bagatelle, pas même un stiver, un doit ou un maravédis, pour les soins qu'ils m'avoient rendus pendant ma maladie. Oui, milord, ils refusèrent mon argent lorsque je le leur offris. C'est un refus qu'on éprouve rarement dans un pays chrétien.

— Je conviens, dit Montrose après un moment de réflexion, que leur conduite à votre égard fait assurément leur éloge; mais comment empêcher qu'il n'éclate quelque querelle...? Il s'arrêta un instant, puis il ajouta tout à coup : — J'oubliois que vous avez voyagé toute la nuit, major, et que vous devez avoir besoin de prendre quelque chose.

Il donna ordre qu'on lui servît à souper, et le major, qui avoit l'appétit d'un convalescent revenu des montagnes, ne se fit pas prier pour faire honneur au repas, et se mit à dévorer avec tant de célérité, que le comte, remplissant un verre de vin, et buvant à sa santé, ne put s'empêcher de faire l'observation que, quelque grossières que fussent les provisions de son camp, il craignoit que le major n'eût fait encore plus mauvaise chère pendant son excursion dans le comté d'Argyle.

— Votre excellence a deviné juste, dit Dalgetty en parlant la bouche pleine, car la nourriture qu'ont pu me donner ces enfants des

brouillards, pauvres créatures! étoit si peu substantielle, et m'a tellement maigri, que, lorsque j'étois enfermé dans mon armure, dont j'ai été obligé de me dépouiller dans ma retraite, je dansois dedans comme l'amande sèche d'une vieille noix.

— Il faut aviser aux moyens de réparer ces pertes, mon cher major.

— Ma foi, milord, je vous avouerai que ce ne sera pas une chose facile, à moins que l'arriéré qui doit m'être payé à la fin de la campagne ne soit métamorphosé par vos ordres en paye régulière, car je vous proteste que j'ai déjà perdu à votre service le peu d'embonpoint que j'avois gagné à celui des états de Hollande, qui payoient leurs troupes avec une régularité que je n'oublierai de ma vie.

— Allons, allons, mon cher major, ne désespérons de rien; remportons seulement la victoire, et alors vos désirs, tous vos désirs seront comblés. En attendant, remplissez votre verre et réparez le temps perdu.

— A la santé de votre excellence, dit le major en se versant une rasade pour montrer le zèle avec lequel il portoit ce toast, et puisse-t-elle triompher de tous ses ennemis, et particulièrement d'Argyle. La fine mouche! je lui ai déjà tiré une fois la barbe, et ce ne sera pas la dernière.

— Fort bien, reprit Montrose; mais, pour en revenir à ces enfants des brouillards, vous entendez, Dalgetty, que leur présence en ces lieux, et le motif pour lequel nous les employons est un secret entre vous et moi.

Charmé, comme Montrose l'avoit prévu, de cette marque de confiance de son général, le major leva un doigt sur le bout de son nez, et remua la tête en signe d'intelligence.

— Combien Ranald peut-il avoir de compagnons, ajouta Montrose?

— Mais, autant que je sache, ils ne sont plus guère que huit à dix hommes, sans compter les femmes et les enfants.

— Où sont-ils à présent?

— Dans une vallée, à trois milles de distance, attendant les ordres de votre excellence. Je n'ai pas cru devoir les amener au camp avant de vous avoir consulté.

— Vous avez très-bien fait; il seroit bon qu'ils restassent où ils sont, ou même qu'ils se retirassent dans quelque refuge encore plus éloigné. Je leur enverrai de l'argent, quoique ce soit un article dont je ne suis pas très-bien pourvu à présent.

— Oh! mon Dieu, milord, il n'est pas nécessaire de leur rien envoyer; votre excellence n'a qu'à leur faire entendre que les Mac-Aulays vont

marcher dans cette direction, et mes amis des brouillards feront aussitôt volte-face et battront en retraite.

— Ce seroit en agir un peu trop cavalièrement avec eux, reprit Montrose en souriant; il vaut mieux leur envoyer quelques dollars, afin qu'ils puissent acheter des bestiaux pour la subsistance de leurs enfants.

— Allez, milord, ils savent s'en procurer à beaucoup meilleur marché, s'écria Dalgetty; mais que votre excellence fasse, du reste, ce qu'elle jugera convenable.

— Écoutez, Dalgetty; que Ranald Mac-Eagh choisisse un ou deux de ses compagnons, des hommes dont il puisse répondre et qui soient capables de garder un secret; ils seront nos guides. Qu'ils soient demain dans ma tente à la pointe du jour, et tâchez, s'il est possible, qu'ils ne devinent point mes projets, et qu'ils n'aient point d'entretiens secrets entre eux. Ce vieillard a-t-il des enfants?

— Ils ont été tués ou pendus, au nombre, je crois, d'une douzaine, reprit le major; mais il lui reste encore un garçon, jeune gaillard, qui, ma foi, promet beaucoup, et qui ne fait point un pas sans avoir un caillou dans le coin de son plaid, afin de pouvoir le lancer contre le premier qui voudroit lui faire quelque insulte; ce qui

prouve que, semblable à David qui avoit l'habitude de lancer des petites pierres qu'il ramassoit dans les ruisseaux, il deviendra peut-être un grand guerrier.

— Je garderai cet enfant auprès de moi, major, dit le comte; je présume qu'il aura assez de présence d'esprit pour taire son nom.

— Votre excellence n'a rien à craindre sous ce rapport; ces petits drôles de montagnards, à peine ont-ils brisé leur coquille...

— Eh bien, reprit Montrose, cet enfant me répondra de la fidélité de son père; et, si Ranald remplit bien son devoir, l'avancement de son fils sera sa récompense. Mais il est bien temps, major, que vous alliez goûter quelques instants de repos; demain vous me présenterez ce Mac-Eagh sous tel nom et en telle qualité qu'il lui plaira. Dans la vie errante qu'il mène, il doit être accoutumé à prendre toutes sortes de déguisements; et, dans cette circonstance, il sentira de quelle importance il est pour lui-même qu'il ne soit pas reconnu.

Le major Dalgetty prit congé du comte, très-fier de la réception qu'il avoit éprouvée, et fort content des manières de son nouveau général, qui, comme il l'expliqua très-longuement à Ranald Mac-Eagh, lui rappeloient sous plus d'un rapport celles de l'immortel Gustave-Adolphe, le lion du Nord et le boulevard de la foi protestante.

CHAPITRE XVII.

« Le signal des combats vient de se faire entendre :
« Tous les bras sont levés : que faut-il en attendre ?
« La famine au teint pâle agrandit les déserts ;
« Le deuil, l'effroi, la mort parcourent l'univers. »

Vanité des désirs humains.

A la pointe du jour Montrose reçut dans sa cabane le vieux Mac-Eagh, et lui fit les questions les plus détaillées sur les chemins qu'il falloit suivre pour approcher du comté d'Argyle. Il prit note de ses réponses et les compara à celles de deux des compagnons de Ranald, que celui-ci lui présenta comme des hommes sûrs et remplis de prudence. Elles s'accordoient parfaitement ensemble; cependant le comte, ne croyant pas pouvoir prendre trop de précautions, interrogea encore les chefs qui demeuroient le plus près du lieu qu'il se proposoit d'envahir, et ce ne fut qu'après avoir éclairci jusqu'au moindre doute qu'il se décida à combiner ses plans d'après les renseignements qu'il avoit obtenus.

Il n'y eut qu'un point sur lequel Montrose crut devoir changer de projet. Il lui sembla qu'il seroit impolitique de prendre Kenneth, le fils de Ranald, auprès de sa personne; parce que, si sa

naissance venoit à être découverte, ce procédé seroit regardé comme une offense par les clans nombreux qui entretenoient une haine mortelle contre les enfants des brouillards; il pria donc le major de le prendre lui-même à son service; et comme il accompagna cette prière d'un joli présent, sous prétexte qu'il seroit nécessaire de fournir des vêtements convenables au jeune Kenneth, Dalgetty ne fit pas la moindre difficulté de se prêter à cet arrangement.

Le major, après avoir eu une nouvelle conférence avec Montrose, se mit à chercher ses anciennes connoissances, lord Menteith, Angus Mac-Aulay et son frère, auxquels il brûloit de racouter ses aventures, et de qui il désiroit aussi apprendre les détails de la dernière campagne. On peut croire qu'il fut reçu avec des transports de joie par des hommes qui, livrés depuis quelque temps à l'uniformité d'une vie militaire, saisissoient avec empressement la moindre occasion de se procurer quelques moments de distraction. Allan Mac-Aulay fut le seul qui parut ne revoir le major qu'avec une sorte d'horreur; et lorsque son frère lui en demanda la cause, il ne put expliquer sa conduite qu'en l'attribuant à sa répugnance à traiter familièrement un homme qui avoit été si récemment dans la société de ses ennemis, et notamment d'Argyle. Le major prit d'abord un

peu l'alarme en voyant l'instinct avec lequel Allan sembloit deviner l'espèce de compagnie dans laquelle il s'étoit trouvé récemment; mais il se convainquit bientôt que, quoique Allan fût doué de seconde vue, ses pressentiments ne l'avoient pas très-bien servi cette fois.

Comme Ranald Mac-Eagh devoit être placé sous la protection spéciale du major Dalgetty, celui-ci ne pouvoit se dispenser de le présenter au moins à ceux des chefs avec lesquels il étoit le plus intimement lié. Le costume du vieillard avoit été changé dans l'intervalle, et il avoit quitté l'habillement de son clan pour prendre celui qui étoit particulier aux habitants des îles, et qui consistoit en une sorte de gilet à manches et en un jupon, le tout d'une seule pièce. Ce vêtement étoit galonné du haut en bas par devant, et avoit quelque ressemblance avec ce qu'on appelle une polonaise, vêtement que les enfants en Écosse portent encore aujourd'hui. Il avoit, pour compléter le costume, les bas et le bonnet de *tartan* qui distinguoient encore les habitants des îles lorsqu'ils vinrent se ranger sous les étendards du comte de Marr en 1715.

Le major, tenant ses regards fixés sur Allan tandis qu'il parloit, présenta Ranald Mac-Eagh à ses amis sous le nom emprunté de Ranald Mac-Gillihuron de Benbecula, qui s'étoit, leur dit-il,

échappé avec lui des prisons d'Argyle. Barde et joueur de harpe, son compagnon d'esclavage étoit aussi, ajouta-t-il, doué jusqu'à un certain point de seconde vue.

En leur donnant ces détails, le major, qui n'étoit pas ordinairement remarquable par son embarras et par sa timidité lorsqu'il contoit quelque histoire, hésita, se reprit et balbutia tellement qu'il n'eût pu manquer d'inspirer des soupçons à Allan Mac-Aulay, si toute l'attention de celui-ci n'avoit pas été concentrée sur le vieux montagnard, qu'il examinoit avec une sorte de curiosité sauvage. Son regard fixe et pénétrant embarrassa tellement Ranald, que, s'attendant à chaque instant à voir son ennemi s'élancer sur lui, sa main commençoit à chercher son poignard, lorsqu'Allan, qui jusqu'alors s'étoit tenu à l'autre bout de la tente, la traversa tout à coup, et lui tendit la main en signe d'amitié. Ils s'assirent alors à côté l'un de l'autre, et causèrent à voix basse et d'un air mystérieux. Menteith et Angus Mac-Aulay n'en furent point surpris, car il existoit parmi les montagnards, qui se prétendoient doués de seconde vue, une sorte de franc-maçonnerie qui les portoit généralement à conférer ensemble, lorsqu'ils se rencontroient, sur la nature et l'étendue de leurs pouvoirs en ce genre.

— La vision descend-elle en traits sombres sur

votre esprit? demanda Allan à sa nouvelle connoissance.

—En traits aussi sombres que les ténèbres dont se couvre la lune lorsqu'elle est obscurcie au milieu de son cours dans le ciel, et que les prophètes prédisent d'affreux désastres.

—Venez ici, reprit Allan, venez plus près de moi; je voudrois vous parler en particulier; car on dit que dans vos îles éloignées la vision descend avec plus de puissance et plus de clarté que sur nous qui demeurons près du Sassenach.

Tandis qu'ils étoient occupés de leur conférence mystique, les deux officiers anglais dont nous avons parlé dans le commencement de cette histoire entrèrent de l'air le plus joyeux, et annonçèrent à Angus que Montrose venoit de donner ordre que toutes les troupes se tinssent prêtes à marcher au premier moment vers l'ouest. Après avoir débité leurs nouvelles avec beaucoup de gaîté, ils firent leurs compliments à leur vieille connoissance, le major Dalgetty, qu'ils reconnurent à l'instant, et ils s'informèrent de la santé de son cheval Gustave.

—Je vous remercie humblement, Messieurs, répondit le major; Gustave se porte parfaitement ainsi que son maître, quoiqu'il ait, comme lui, les côtes un peu plus maigres que lorsque vous offrîtes obligeamment de m'en débarrasser à

Darnlinvarach; et permettez-moi de vous assurer qu'avant que vous ayez fait une ou deux de ces marches auxquelles vous semblez songer d'avance avec tant de plaisir, vous laisserez derrière vous quelques bonnes livres de graisse, et probablement une couple de vos chevaux anglais.

Ils s'écrièrent tous deux à la fois que tout cela leur étoit fort égal, pourvu qu'ils cessassent d'arpenter en long et en large les comtés d'Angus et d'Aberdeen, toujours à la poursuite d'un ennemi qui ne vouloit ni combattre ni mettre bas les armes.

—S'il en est ainsi, dit Angus, il faut que j'aille donner des ordres en conséquence, et que je prenne aussi des arrangements pour qu'Annette Lyle puisse nous suivre sans danger; car il n'est pas aussi facile de pénétrer dans le pays de Mac-Callum-More que ces braves cavaliers semblent se le figurer. Et à ces mots il sortit de la tente.

—Annette Lyle! répéta Dalgetty, est-ce qu'elle accompagne l'armée?

—Parbleu, reprit sir Miles Musgrave en regardant tour à tour et d'un air de malice Allan Mac-Aulay et lord Menteith, pourrions-nous marcher ou combattre, avancer ou reculer sans être soutenus par l'influence de la princesse de la harpe?

—Oui, reprit son compagnon, et c'est aussi

en princesse qu'elle est traitée. L'épouse même de Montrose ne pourroit se voir entourée de plus d'honneurs : quatre jeunes filles des montagnes toujours prêtes à exécuter ses ordres, sans parler des servantes à pieds nus.

— Et qu'auriez-vous fait à ma place, Messieurs, dit Allan en s'éloignant tout à coup du montagnard avec lequel il étoit en conversation : vous-mêmes auriez-vous laissé une jeune fille remplie de candeur et d'innocence, l'amie de votre famille, la compagne de votre enfance, exposée à la cruauté et aux outrages d'un ennemi impitoyable, peut-être même à périr de besoin? Au moment où je vous parle il n'y a plus de toit sur l'habitation de mes pères; nos moissons ont été détruites, nos bestiaux nous ont été ravis. Bénissez Dieu, Messieurs, vous qui, venant d'un pays plus doux et plus civilisé, n'exposez que vos jours dans cette guerre implacable, sans avoir à craindre que vos ennemis fassent tomber leur vengeance sur les vieillards, les femmes et les enfants sans défense que vous pouvez avoir laissés derrière vous.

Les Anglais convinrent franchement que sous ce rapport ils avoient l'avantage; et la compagnie se dispersa, chacun pour se rendre à son poste ou pour vaquer à ses occupations.

Allan se leva pour en faire autant; mais il sembloit être retenu par un sentiment qu'il ne

pouvoit vaincre, et il revint s'asseoir auprès de Ranald, qu'il continua à interroger sur un point de ses visions supposées qui le jetoit dans la plus grande perplexité. Maintes fois, lui dit-il, j'ai vu un montagnard qui sembloit plonger son poignard dans le corps de Menteith, de ce jeune seigneur au manteau écarlate qui vient de sortir à l'instant. J'ai tenu les yeux fixés sur lui jusqu'à ce qu'ils sortissent presque de leur orbite ; mais ce fut inutilement, je ne pus voir sa figure, ni découvrir qui ce pouvoit être, quoique sa personne et son air ne me parussent pas inconnus.

— Avez-vous retourné votre plaid, dit Ranald, comme nos règles l'ordonnent en pareil cas?

— Oui, répondit Allan à voix basse et en frémissant comme s'il éprouvoit une agonie intérieure.

— Et sous quel costume le fantôme vous apparut-il alors? demanda Ranald.

— Avec son plaid aussi retourné, reprit Allan d'une voix sourde et entrecoupée, tandis qu'une sueur froide lui couvroit le front.

— Alors soyez certain que c'est votre main, votre propre main qui commettra l'acte que vous peignoit la vision.

— C'est ce que mon âme inquiète a cent fois murmuré à mon oreille; mais c'est impossible! Quand je le lirois dans le livre éternel du des-

tin, je répéterois encore que c'est impossible! Nous sommes unis par les liens du sang, par des liens, s'il est possible, encore plus indissolubles... Nous avons combattu l'un près de l'autre; nos épées se sont teintes du sang des mêmes ennemis. Encore une fois, il est impossible que je puisse jamais lever la main sur lui!

—Tel est cependant l'arrêt immuable du destin, répondit Ranald; et vous l'accomplirez, quoique les ténèbres de l'avenir nous en cachent encore la cause. Vous dites, ajouta-t-il en ayant peine lui-même à réprimer les sentiments tumultueux qui l'agitoient, vous dites que vous avez poursuivi ensemble votre proie comme les limiers altérés de sang?... N'avez-vous jamais vu de ces limiers tourner l'un contre l'autre leurs dents meurtrières et s'attaquer, se déchirer mutuellement sur le corps d'un daim expirant?

—C'est faux, s'écria Mac-Aulay en s'élançant à l'autre bout de la tente; ce ne sont point là les prédictions du destin, mais les insinuations perfides de quelque esprit malfaisant sorti du noir abîme pour m'y entraîner avec lui. Et à ces mots il sortit brusquement.

—Le coup est porté! dit l'enfant des brouillards en le suivant avec un regard de triomphe et d'enthousiasme; le trait empoisonné est dans ton cœur; âmes de mes enfants massacrés, ré-

jouissez-vous! Vos meurtriers vont bientôt se plonger dans le sang l'un de l'autre.

Le lendemain matin, tout étant prêt pour le départ, Montrose s'avança rapidement dans la direction qu'il s'étoit tracée, en suivant le fleuve du Tay, et déploya sa petite armée dans la vallée romantique qui entoure le lac du même nom. Les habitants étoient des Campbells, non pas vassaux d'Argyle, mais ses alliés et du clan de Glenurchy, qui porte aujourd'hui le nom de Breadalbane. Attaqués à l'improviste, et hors d'état d'opposer la moindre résistance, ils furent obligés d'être spectateurs passifs des ravages qui se commettoient, et de se laisser enlever tous leurs troupeaux. Ce fut de cette manière que Montrose arriva jusque sur les bords du lac Dochart, ravageant tout sur son passage, enlevant les bestiaux; et il se vit alors au point le plus difficile et le plus périlleux de son entreprise.

Même aujourd'hui qu'une bonne route conduit de Teinedrum jusqu'à la source du lac Awe, une armée auroit encore quelque peine à franchir ces déserts; mais alors il n'existoit aucune espèce de route ni de sentier; et, pour ajouter encore aux obstacles, les montagnes étoient déjà couvertes de neige. C'étoit un spectacle sublime que ces masses irrégulières qui s'élevoient l'une sur l'autre; celles qui étoient sur le premier plan

frappoient l'œil par leur blancheur éblouissante; tandis que les derniers rayons du soleil d'automne jetoient un reflet rougeâtre sur les plus éloignés de ces monts. Ben-Cruachan, le plus élevé de tous, sembloit en quelque sorte la citadelle du génie de l'air, et son sommet inaccessible se distinguoit de plusieurs milles à la ronde.

Les soldats de Montrose n'étoient pas de ces hommes que pût effrayer le spectacle imposant, mais terrible, qu'ils avoient sous les yeux. La plupart étoient de cette ancienne race de montagnards, qui non-seulement se couchoient volontiers au milieu de la neige, mais qui regardoient même comme un luxe efféminé de la rouler en forme de traversin pour reposer leur tête. L'espoir du pillage et de la vengeance brilloit à leurs yeux derrière ces montagnes glacées; dès lors tous les obstacles disparoissoient pour eux.

Montrose ne laissa pas à leur enthousiasme le temps de se refroidir. Il donna ordre aux joueurs de cornemuse de marcher en avant, et de jouer la marche guerrière des Mac-Farlanes [1], dont les sons perçants avoient souvent glacé de ter-

[1] *Hoggal nam bo*, etc., etc., c'est-à-dire — nous accourons travers les frimats pour saisir notre proie.

C'est le chant de guerre de Mac-Farlanes, clan renommé par ses exploits et ses habitudes de maraudeurs. Ils habitoient les rives occidentales du lac Lomond.

reur les vallées du Lennox. Les troupes s'élancèrent sur leurs pas avec une agilité incroyable, et Ranald qui les guidoit marchoit en avant avec un corps d'élite pour reconnoître le chemin.

Jamais le pouvoir de l'homme ne paroît plus méprisable que lorsqu'il se trouve placé en contraste avec le spectacle des terreurs et de la majesté de la nature. L'armée victorieuse de Montrose, dont les exploits avoient jeté l'alarme dans toute l'Écosse, s'efforçant de gravir ces montagnes terribles, sembloit une misérable poignée de maraudeurs que d'affreux précipices menaçoient à chaque instant d'engloutir. Montrose lui-même se repentit presque de son entreprise audacieuse, lorsque, du sommet du rocher sur lequel il parvint, il examina l'état de sa petite armée. Telle étoit la difficulté de pénétrer plus avant, qu'il commençoit à se faire de grands jours entre les rangs; et que l'espace qui séparoit l'avant-garde du centre et le centre de l'arrière-garde, s'agrandissoit à chaque instant d'une manière effrayante, et qui les eût exposés aux plus grands périls s'ils avoient été attaqués.

Montrose ne pouvoit s'empêcher de frémir en considérant toutes les positions avantageuses qu'offroient les montagnes, dans la crainte qu'elles ne se trouvassent occupées par un ennemi prêt à se défendre; on l'entendit souvent par la

suite déclarer que, si les défilés de Strath-Fillan eussent été défendus par deux cents hommes déterminés, il eût été arrêté dans sa marche, et que toute son armée eût pu être aisément détruite. Mais la sécurité, ce fléau funeste, qui causa la prise de tant de châteaux forts, le ravage de tant de contrées, livra en cette occasion le comté d'Argyle à ses ennemis. Ils n'eurent à lutter que contre les obstacles que la nature leur opposoit, et heureusement la neige n'étoit pas encore tombée en très-grande quantité. A peine les troupes furent-elles arrivées sur le sommet des rochers qui séparoient le comté d'Argyle du district de Breadalbane, qu'elles se précipitèrent sur les vallées qui les entouroient avec une fureur sauvage, qui exprimoit les motifs qui les avoient déterminées à hasarder une entreprise aussi périlleuse.

Montrose divisa son armée en trois corps, afin de répandre plus au loin la terreur, et d'attaquer plusieurs points en même temps; l'un fut commandé par le chef du clan Donald, le second par Colkitto, et il se mit lui-même à la tête du troisième. Cette triple invasion ne fut qu'une marche triomphante; nulle part on n'opposa de résistance. Les bergers, en s'enfuyant des montagnes, avoient d'abord annoncé cette irruption formidable; et si, dans quelques

endroits, quelques vassaux fidèles vouloient prendre les armes, ils étoient dispersés, mis à mort ou désarmés au même instant par un ennemi qui sembloit deviner tous leurs mouvements.

Le major Dalgetty, qui avoit été envoyé en avant contre Inverary avec le peu de cavalerie qui se trouvoit dans l'armée, prit si bien ses mesures, que peu s'en fallut qu'il ne surprît Argyle, comme il le dit lui-même, *inter pocula*, et ce ne fut qu'en se jetant précipitamment dans une chaloupe, et en faisant force de rames, que ce chef parvint à échapper à la mort, ou du moins à l'esclavage. Mais, si d'Argyle échappa personnellement au châtiment qui lui étoit réservé, ses domaines, son clan, ses vassaux payèrent chèrement pour leur maître : tout ne fut bientôt que deuil et que désolation ; et les ravages commis par Montrose sur ce malheureux comté, quoiqu'ils ne fussent que trop d'accord avec l'esprit du siècle dans ces contrées barbares, ont été regardés comme une tache que ses plus beaux exploits ne sauroient effacer.

Cependant Argyle s'étoit enfui à Édimbourg pour porter ses plaintes devant la convention des états. Le général Baillie, officier presbytérien, rempli de zèle et d'expérience, fut chargé de lever une armée considérable, et on lui donna pour adjoint sir John Urrie, officier de fortune.

comme Dalgetty, qui avoit déjà changé deux fois de parti pendant la guerre civile, et destiné à en changer encore une fois avant qu'elle fût terminée. Argyle, transporté d'indignation, se mit aussi à rassembler ses troupes, afin de se venger de son ennemi mortel. Il établit son quartier-général à Dumbarton, où les membres de son clan et un grand nombre de ses alliés vinrent bientôt le rejoindre. Baillie et Urrie s'y étant rendus également avec une armée considérable, entièrement composée de troupe réglées, il se prépara à rentrer dans le comté d'Argyle, et à exterminer les téméraires qui avoient osé envahir ses domaines.

Mais, tandis que ces deux armées formidables opéroient leur jonction, Montrose se voyoit menacé du côté opposé par une troisième armée; c'étoit celle qu'avoit rassemblée dans le nord le comte de Seaforth, qui, après quelque hésitation, avoit embrassé le parti des presbytériens, et qui, à la tête de troupes nombreuses auxquelles s'étoient jointes les garnisons de plusieurs villes, lui fermoit la retraite du côté d'Inverness.

Menacé de tous côtés par des forces supérieures qui s'avançoient à marches forcées contre lui, on auroit cru que la destruction de l'armée de Montrose étoit inévitable. Mais c'étoit précisément dans ces moments critiques et désespérés que le

génie actif et entreprenant du comte brilloit de tout son lustre, et excitoit l'admiration et l'enthousiasme de ses partisans, tandis qu'il répandoit la terreur et le découragement parmi ses ennemis. Il rassembla comme par magie ses troupes éparses sur la vaste étendue de pays qu'elles avoient ravagé; et à peine étoient-elles réunies, qu'Argyle apprit que les royalistes avoient disparu tout à coup de son comté, et s'étoient retirés vers le nord, parmi les montagnes sombres et impénétrables de Lochaber.

Les généraux opposés à Montrose conjecturèrent aussitôt que son projet étoit de combattre Seaforth, et, s'il étoit possible, de tailler son armée en pièces avant qu'ils pussent venir à son secours. Ils s'empressèrent donc de changer leurs plans d'opérations. Urrie et Baillie séparèrent de nouveau leurs troupes de celles d'Argyle, et comme leurs forces consistoient principalement en cavalerie, ils côtoyèrent les montagnes qu'il leur eût été difficile de gravir, et s'avancèrent du côté de l'est vers le comté d'Angus, d'où ils se proposoient de passer dans celui d'Aberdeen, afin de couper l'armée de Montrose s'il tentoit de s'échapper dans cette direction.

Argyle, à la tête de ses propres troupes, entreprit de suivre la marche de Montrose, afin que, si le comte en venoit aux mains soit avec Seaforth,

soit avec les deux autres généraux, il se trouvât placé entre deux feux par cette troisième armée, qui, le suivant de loin, pourroit harceler son arrière-garde.

Dans ce dessein Argyle se dirigea vers Inverary, et à chaque pas il eut lieu de déplorer les affreux ravages que les clans ennemis avoient commis sur son territoire. Quelques nobles qualités que possédassent les montagnards, la clémence n'en faisoit point partie, et le comté d'Argyle en fournissoit alors de déplorables preuves; mais ces ravages même contribuèrent à augmenter le nombre des soldats du marquis. C'est encore aujourd'hui un proverbe dans les montagnes, que celui dont la maison est brûlée doit se faire soldat. La plupart des habitants de ces malheureuses vallées n'avoient plus d'autres moyens de subsistance que d'exercer sur d'autres clans les déprédations dont ils avoient été eux-mêmes les victimes; ils n'avoient plus de ressource que le pillage, d'espoir que la vengeance. La désolation de son pays fut donc la principale cause de l'augmentation de son armée, et Argyle se vit bientôt à la tête de trois mille hommes déterminés, d'un courage et d'une fidélité à toute épreuve.

Il confia, sous ses ordres, le principal commandement de ses troupes à sir Duncan Campbell, chevalier d'Ardenvohr, et à un autre sir Duncan

Campbell d'Auchenbreck, vieux militaire rempli d'expérience, qu'il avoit rappelé exprès d'Irlande où il faisoit la guerre. La circonspection timide d'Argyle l'emporta sur l'intrépidité plus audacieuse de ses généraux, et il fut résolu que, malgré l'augmentation de leurs forces, ils observeroient le même plan d'opérations et suivroient doucement Montrose, de quelque côté qu'il se dirigeât, en évitant avec soin un engagement, jusqu'à ce que l'occasion se présentât de tomber sur son arrière-garde lorsqu'il seroit occupé à se défendre contre l'une ou l'autre des deux armées qui alloient bientôt se trouver devant lui.

CHAPITRE XVIII.

« Pibroc de Donald le Noir,
« Pibroc de Donald le Noir,
« Retentis sur nos montagnes,
« Retentis sur nos montagnes;
« Et bientôt nous allons voir
« Inonder les campagnes
« Par les guerriers, notre espoir.
« Levez la bannière,
« Voici l'ennemi;
« Levez la bannière:
« La voix de la guerre
« Pour rendez-vous indique Inverlochy.
Levez la bannière.
« . . . . . ».

La route militaire pratiquée dans la direction générale du canal Calédonien a maintenant ouvert complétement la grande vallée qui traverse presque toute l'île, et dont les cavités, remplies sans doute par la mer, fournissent encore des bassins à cette longue suite de lacs au moyen desquels l'art est parvenu à joindre l'Océan germanique à l'Ocean atlantique. Avant la construction de cette route, les habitants suivoient des sentiers étroits et inégaux pour traverser cette vallée étendue. Quelque mauvais qu'il fussent, comme il n'existoit pas d'autres moyens de communication entre les différents clans, ils

étoient assez fréquentés, et ce fut une raison pour Montrose de les éviter. Il conduisit son armée comme un troupeau de daims sauvages, de montagnes en montagnes et de forêts en forêts, dérobant ainsi la connoissance de sa marche à ses ennemis, tandis qu'il apprenoit tous leurs mouvements des clans de Camérou et de Mac-Donnell, ses alliés, dont il traversoit alors le pays. Il avoit donné les ordres les plus stricts pour qu'on épiât continuellement la marche d'Argyle, et qu'on vînt lui communiquer à l'instant même tous les renseignements qu'on auroit pu se procurer.

Une nuit que Montrose, accablé de fatigue, après une marche longue et pénible, s'étoit jeté sous une espèce de mauvais hangar pour y goûter quelques moments de sommeil, à peine venoit-il de fermer les yeux que quelqu'un lui frappa doucement sur l'épaule. Il se leva aussitôt, et à la taille athlétique, à la voix retentissante de celui qui l'appeloit, il reconnut aisément le chef des Camérons.

— Je vous apporte des nouvelles qui valent la peine que vous les écoutiez, lui dit celui-ci.

— Mac-Ilduy n'en peut apporter d'autres, reprit Montrose appelant le chef par son nom patronimique. Sont-elles bonnes ou mauvaises ?

— Cela dépend du parti que vous prendrez.

— Sont-elles certaines ?

— Oui, ou ce ne seroit pas moi qui vous les apporterois. Sachez que las d'accompagner ce Dalgetty, qui, chargé de faire une reconnoissance avec sa petite troupe de cavaliers, s'avançoit aussi lentement que s'il craignoit à chaque pas de rencontrer quelque embuscade, je me séparai de lui, et avec six de mes hommes je me dirigeai du côté d'Inverlochy. Argyle s'en approche en ce moment à la tête de trois mille hommes d'élite, commandés par la fleur des enfants de Diarmid. Telles sont mes nouvelles, elles sont certaines ; c'est à vous à juger si elles sont bonnes ou mauvaises.

— Elles sont excellentes, s'écria Montrose ; la voix de Mac-Ilduy est toujours agréable à l'oreille de Montrose ; à plus forte raison lorsqu'elle annonce quelque occasion d'acquérir de la gloire. Combien nous reste-t-il de soldats ?

Il demanda de la lumière, parcourut les rôles de ses troupes, et reconnut sans peine qu'une grande partie s'étant dispersée suivant l'usage pour porter le butin dans les montagnes, il n'avoit pas alors avec lui plus de douze à quatorze cents hommes.

— Ce n'est guère plus du tiers des forces d'Argyle, dit Montrose d'un air pensif. Montagnards opposés aux montagnards..... avec la protection

de Dieu qui veille sur les intérêts de la cause royale, je n'hésiterois pas si nous étions seulement un contre deux.

— Eh bien, n'hésitez point, s'écria Caméron; car, lorsque vos cornemuses donneront le signal de l'attaque contre Mac-Callum-More, il n'est pas un homme dans ces vallées qui restera sourd à l'appel. Glengary, Keppoch, moi-même, nous immolerions le misérable qui resteroit en arrière sous quelque prétexte que ce fût. Demain ou le surlendemain sera un jour de bataille pour tous ceux qui portent le nom de Caméron ou de Mac-Donnell, quelle que doive être l'issue du combat.

— C'est parler en brave, mon noble ami, dit Montrose en lui serrant la main, et il faudroit que je fusse un lâche, pour ne pas rendre justice à d'aussi dignes guerriers, et pour douter un seul instant de la victoire. Nous tomberons sur ce Mac-Callum-More, qui nous suit, comme un corbeau affamé, pour dévorer les restes de notre armée si nous rencontrions des ennemis plus braves qui parvinssent à l'affoiblir et à la vaincre. Que les chefs, que les officiers se rassemblent avec toute la promptitude possible; et vous qui nous avez apporté la première nouvelle de cet heureux événement, car c'en est un que de se trouver près d'un ennemi qu'on brûle de combattre, vous nous guiderez à la victoire, et vous

nous mettrez à portée de l'obtenir en nous conduisant par la route la plus courte en présence de l'ennemi.

— Reposez-vous sur moi, dit Mac-Ilduy, si je vous ai montré les passages où vous pouviez effectuer votre retraite à travers ces déserts sauvages, avec combien plus de joie et d'empressement ne vous guiderai-je point lorsqu'il s'agit d'aller combattre Mac-Callum-More!

Tout fut bientôt en mouvement et en agitation dans le camp, et les chefs, convoqués par Montrose, quittèrent tous la couche grossière sur laquelle ils avoient cherché un repos momentané.

— Je n'aurois jamais cru, dit le major Dalgetty en secouant son habit auquel s'étoient attachée une partie des branches sèches sur lesquelles il s'étoit couché, je n'aurois jamais cru quitter avec autant de peine un lit aussi peu attrayant. A peine avois-je fermé l'œil que déjà le comte m'appelle. Il est vrai que, n'ayant dans son armée qu'un homme qui ait de l'expérience et qui connoisse la tactique, il est tout simple que son excellence ait sans cesse besoin de moi.

En disant ces mots, il se rendit au conseil, où, malgré sa pédanterie et ses airs d'importance, Montrose paroissoit toujours l'écouter avec beaucoup d'attention, tant parce que le major possédoit réellement des connoissances militaires et

donnoit parfois des conseils qui n'étoient pas sans utilité, que parce qu'ils servoient en quelque sorte de contre-poids lorsque les chefs montagnards ouvroient un avis auquel le comte ne vouloit pas déférer.

Dans cette occasion, Dalgetty approuva vivement le projet de faire volte-face et de tomber sur Argyle, projet qu'il comparoit à l'action héroïque du grand Gustave lorsque, menacé du côté du nord par l'armée nombreuse que Wallenstein avoit rassemblée en Bohême, il marcha contre le duc de Bavière, et enrichit ses troupes par le pillage de cette contrée fertile.

Les chefs de Glengary, de Keppoch et de Lochiel, dont les clans habitoient les vallées et les montagnes voisines, et ne le cédoient à aucun autre ni pour le courage ni pour l'ardeur guerrière, sommèrent tous ceux de leurs vassaux qui étoient en état de porter les armes de joindre l'armée du lieutenant du roi, et de se ranger sous les étendards de leurs chefs respectifs lorsqu'ils marcheroient sur Inverlochy. Jamais ordre ne fut suivi avec plus de promptitude et d'empressement. Leur passion naturelle pour la guerre, leur zèle pour la cause royale (car ils regardoient le roi comme un chef que les hommes de son clan avoient abandonné), et leur obéissance aveugle aux ordres de leurs chefs, firent accourir

dans l'armée de Montrose non-seulement tous les montagnards des environs qui étoient en état de servir, mais même plusieurs qui, du moins par leur âge, auroient pu sembler incapables de supporter les fatigues de la guerre.

Le jour suivant, tandis qu'il traversoit les montagnes de Lochaber, sans que l'ennemi eût le moindre soupçon de sa marche, Montrose vit encore sortir de toutes les cavernes des hommes qui venoient se ranger spontanément sous les bannières de leurs différents chefs. Cette circonstance redoubla l'ardeur et l'enthousiasme du reste de l'armée, qui, comme l'avoit prédit le vaillant chef des Camérons, étoit augmentée de près d'un tiers lorsqu'elle se trouva près de l'ennemi.

Tandis que Montrose exécutoit cette contre-marche, Argyle, à la tête de son armée, s'étoit avancé jusque sur les bords du Lochy, rivière qui unit le lac de ce nom à celui d'Eil. L'ancien château d'Inverlochy, autrefois forteresse royale, et encore alors place de quelque importance, fut l'endroit qu'Argyle choisit pour y établir son quartier général ; et son armée campa autour du château dans la vallée spacieuse où les deux lacs se réunissent. Plusieurs chaloupes chargées de provisions étoient aussi arrivées ; enfin les troupes étoient sous tous les rapports campées aussi commodément qu'elles pouvoient le désirer.

Le marquis, se consultant avec Auchenbreck et Ardenvohr, leur manifesta la conviction intime que Montrose étoit alors sur le bord du précipice qui devoit l'engloutir à jamais; ses troupes, disoit-il, devoient diminuer à mesure qu'il traversoit ces pays incultes et barbares. S'il se dirigeoit vers l'est, il rencontreroit Urrie et Baillie; s'il suivoit la direction du nord, il tomberoit entre les mains de Seaforth; ou s'il s'arrêtoit dans quelque lieu, il s'exposoit à être attaqué par trois armées à la fois.

— Ce ne seroit point, milord, un spectacle agréable pour moi, dit Auchenbreck, que de voir James Graham terrassé par d'autres mains que les nôtres, ou d'avoir à partager avec des étrangers l'honneur de la victoire. C'est nous qu'il a outragés dans tout ce que nous avions de plus cher; c'est notre comté qu'il a ravagé; c'est donc avec nous qu'il a un compte terrible à régler, et je brûle de m'acquitter personnellement de ce que je lui dois; ce sont de ces dettes dont je n'aime point de laisser le paiement à un tiers.

— Vous êtes trop scrupuleux, dit Argyle, qu'importe par quelles mains le sang des Graham soit répandu! Il est temps que celui des enfants de Diarmid cesse de couler. Quel est votre avis, Ardenvohr?

— Moi, milord, reprit sir Duncan; je pense

que les souhaits d'Auchenbreck seront bientôt comblés, et qu'il aura l'occasion de régler personnellement ses comptes avec Montrose. Nos avant-postes viennent d'apprendre que les Camérons s'assemblent dans les défilés du Ben-Nevis. Il faut donc que Montrose s'avance de ce côté, et qu'ils veuillent se joindre à lui; car ce n'est assurément point pour couvrir sa retraite qu'ils prennent les armes.

— Quelque projet de pillage, sans doute, inventé par la haine invétérée de Mac-Ilduy, dit Argyle. Il ne peut tout au plus que méditer une attaque sur nos avant-postes, ou projeter de nous harceler demain pendant notre marche.

— J'ai envoyé des éclaireurs dans toutes les directions, dit sir Duncan, et nous saurons bientôt si les Camérons rassemblent réellement des troupes; et, dans ce cas, quels sont leurs projets et sur quels points ils se portent.

Les éclaireurs furent long-temps sans revenir; ce ne fut qu'après le lever de la lune qu'une agitation considérable qui se manifesta au château et dans le camp annonça l'arrivée de quelque nouvelle importante. Des soldats envoyés par Ardenvohr à la découverte, quelques-uns étoient revenus sans avoir pu recueillir de renseignements positifs, ni d'autres détails que quelques bruits vagues sur les mouvements qui

se manifestoient dans le pays des Camérons. Des cris de guerre et de vengeance retentissoient jusqu'aux extrémités de leurs montagnes; on eût dit que des cavernes du Ben-Nevis sortoient ces sons prophétiques et inexplicables par lesquels elles annoncent quelquefois l'approche d'un orage. D'autres, que leur zèle avoit entraînés trop loin, avoient été surpris et faits prisonniers par les habitants des défilés dangereux dans lesquels ils avoient tenté de pénétrer. Enfin l'armée de Montrose continuant toujours à avancer rapidement, son avant-garde et les premiers postes d'Argyle se trouvèrent en présence, et après avoir échangé quelques coups de mousquet, ils se replièrent chacun sur le centre de leur armée, pour annoncer la présence de l'ennemi, et prendre les ordres de leurs chefs.

Sir Duncan d'Ardenvohr et Auchenbreck s'élancèrent aussitôt sur leurs chevaux pour visiter l'état des différents postes, et le marquis d'Argyle se montra digne du titre de commandant en chef, par la manière dont il sut disposer ses forces dans la plaine pour éviter toute surprise; car il s'attendoit à être attaqué pendant la nuit, ou au plus tard le lendemain matin.

Montrose avoit caché si soigneusement ses troupes dans les défilés des montagnes, qu'Auchenbreck et Ardenvohr ne purent réussir dans

les tentatives que la prudence leur permit de faire pour reconnoître le nombre des troupes qui leur étoient opposées. Ils se convainquirent néanmoins qu'en supposant les forces de l'ennemi deux fois plus nombreuses qu'elles n'étoient, ils auroient toujours l'avantage du nombre.

Lorsqu'ils revinrent communiquer au marquis le résultat de leurs observations, Argyle ne voulut jamais croire que ce fût Montrose dont il alloit avoir à combattre l'armée. Ce seroit, dit-il, un acte de frénésie dont James Graham lui-même, malgré toute sa présomption et toute son extravagance, étoit incapable; et il ne doutoit pas que ceux qui cherchoient à arrêter leur marche ne fussent leurs anciens ennemis, les Glenco, les Keppoch et les Glengary, dont les troupes devoient être fort inférieures en nombre, et qui se verroient bientôt obligés de capituler.

Les troupes d'Argyle étoient remplies d'enthousiasme; et, brûlant de se venger des désastres que leur pays venoit d'éprouver, elles attendoient le lever de l'aurore avec une vive impatience. Les avant-postes de chaque armée furent toute la nuit sur leurs gardes, et les soldats d'Argyle dormirent dans l'ordre de bataille dans lequel ils devoient combattre.

A peine une pâle clarté commençoit-elle à colorer les sommets des montagnes immenses

qui les entouroient, que les chefs des deux armées s'apprêtèrent au combat. C'étoit le 2 février 1645-6. Les troupes d'Argyle étoient rangées sur deux lignes, à partir de l'angle que formoient la rivière et le lac, et la nuit n'avoit pas diminué leur ardeur. Auchenbreck auroit voulu engager aussitôt le combat en attaquant les avant-postes de l'ennemi; mais Argyle, avec sa circonspection ordinaire, préféra rester sur la défensive.

Ils entendirent bientôt des signaux qui les convainquirent qu'ils n'attendroient pas longtemps l'attaque de l'ennemi. Ils pouvoient reconnoître dans les gorges des montagnes les marches guerrières des différents clans, à mesure qu'ils approchoient de la vallée. Celle des Camérons, distinguée par ces mots remarquables, adressés aux loups et aux corbeaux : — Venez à moi, je vous donnerai de la pâture —, retentissoit avec un bruit terrible dans leurs vallées natales. Pour parler le langage des bardes des montagnes, la voix de guerre de Glengary ne gardoit pas le silence; et les airs particuliers des autres tribus se distinguoient aisément, à mesure qu'elles arrivoient à l'extrémité des collines d'où elles devoient descendre dans la plaine.

— Vous voyez, dit Argyle à ses capitaines, que, comme je vous le disois, nous n'avons affaire

qu'à nos voisins ; James Graham n'a pas osé déployer devant nous sa bannière.

Au moment même une fanfare éclatante de cavalerie résonna dans les montagnes, et les chefs reconnurent l'air par lequel on avoit coutume, en Écosse, de saluer l'étendard royal.

— Voilà un signal, milord, dit sir Duncan, qui annonce que celui qui prétend être le lieutenant du roi est en personne dans cette armée.

— Et qu'il a probablement de la cavalerie avec lui, ajouta Auchenbreck, ce que je n'aurois jamais présumé. Mais faut-il pour cela prendre l'alarme, milord? faut-il paroître abattu et consterné, lorsque nous avons des ennemis à combattre et des torts à venger?

Argyle ne répondit rien, mais ses yeux se fixèrent sur son bras, qu'il étoit obligé de porter en écharpe par suite d'une chute de cheval qu'il avoit faite quelques jours auparavant.

— Il est vrai, dit vivement Ardenvohr; ce malheureux accident vous met hors d'état, milord, de manier l'épée ou le pistolet; retirez-vous à bord d'une chaloupe; nous avons besoin de votre tête comme chef et non de votre main comme soldat.

— Non, dit Argyle dont l'orgueil repoussoit une idée que d'autres sentiments approuvoient peut-être au fond de son cœur, il ne sera pas

dit que j'ai fui devant Montrose; si je ne puis combattre, je veux du moins mourir au milieu de mes enfants.

Plusieurs capitaines se réunirent pour conjurer leur chef de laisser pour ce jour-là le commandement aux lairds d'Ardenvohr et d'Auchenbreck, et de regarder de loin le combat. Nous n'osons pas accuser ouvertement Argyle de poltronnerie; car quoique sa vie n'ait été marquée par aucune action de bravoure, cependant il se conduisit avec tant de calme et de dignité dans ses derniers moments, que sa conduite en cette occasion et dans plusieurs autres doit être attribuée plutôt à l'indécision qu'à un manque de courage. Mais lorsque la voix secrète qui dit tout bas au cœur d'un homme que sa vie lui est précieuse, est secondée par celle des personnes qui l'entourent et qui l'assurent qu'elle n'est pas moins précieuse pour le public, l'histoire offre maint exemple d'hommes, d'un caractère habituellement plus ferme et plus entreprenant que le marquis d'Argyle, qui en pareille occasion ont consulté avant tout l'amour de la vie, lorsqu'ils avoient des excuses aussi plausibles à faire valoir.

— Conduisez-le à bord si vous voulez, sir Duncan, dit Auchenbreck à son parent, pour moi, il faut que j'empêche cet esprit funeste de faire plus de progrès parmi nous.

A ces mots il se jeta au milieu des rangs, priant, conjurant les soldats de se rappeler leur ancienne gloire et leur supériorité actuelle, les torts qu'ils avoient à venger s'ils triomphoient, et le sort qu'ils avoient à craindre s'ils étoient vaincus; enfin, par ses discours, par ses exhortations, il parvint à faire passer dans tous les cœurs l'enthousiasme qui l'animoit.

Pendant ce temps Argyle, quoique avec une répugnance apparente, se laissoit entraîner vers les rives du lac, et il fut transporté à bord d'une chaloupe, de laquelle il regarda le combat, sauvant ainsi sa vie mais non son honneur.

Sir Duncan Campbell d'Ardenvohr, malgré son impatience de rejoindre l'armée, resta un instant les yeux attachés sur la barque qui emmenoit son chef loin du champ de bataille. Il s'élevoit dans son âme des sentiments qu'il s'efforçoit de combattre, mais qu'il ne pouvoit vaincre. Un chef étoit un père pour son clan : et le membre de sa tribu n'osoit condamner ses foiblesses avec la même sévérité que celles des autres hommes. D'ailleurs Argyle, naturellement dur et sévère, étoit généreux et libéral envers ses vassaux, le noble cœur d'Ardenvohr étoit plongé dans une douleur amère, lorsqu'il songeoit aux interprétations malignes et outrageantes auxquelles la conduite d'Argyle pourroit donner lieu.

—Il vaut mieux qu'il en soit ainsi, se dit-il à lui-même, en dévorant son inquiétude; mais de tous ses nobles ancêtres je n'en connois aucun qui eût voulu se retirer tant que la bannière de Diarmid flottoit dans la plaine!

Des cris de guerre se firent alors entendre, et sir Duncan, oubliant tout, à la voix de l'honneur, courut aussitôt à son poste, qui étoit sur le flanc droit de l'armée d'Argyle.

La retraite du marquis n'avoit pas échappé à l'attention de l'ennemi, qui, occupant une hauteur, pouvoit voir tout ce qui se passoit dans la plaine. Comme ceux qui se retiroient vers l'arrière-garde étoient à cheval, cette circonstance prouvoit que c'étoient des chefs de l'armée.

Les voilà, dit Dalgetty, les voilà qui, en prudents cavaliers, vont mettre leurs chevaux à l'abri du danger. Voilà sir Duncan sur son cheval bai-brun sur lequel j'avois jeté les yeux pour tenir compagnie à Gustave.

—Vous vous trompez, major, dit Montrose avec un sourire ironique, ils conduisent hors de la mêlée leur précieux chef! Donnez sur-le-champ le signal de l'attaque. — Faites passer le mot dans tous les rangs. — Glengary, Keppoch, Mac-Vourigh, fondez sur eux à la tête de vos braves! —Major Dalgetty, courez dire à Mac-Ilduy de charger comme il aime Lochaber. — Reve-

nez sur-le-champ ranger votre corps de cavalerie autour de mon étendard, il servira de corps de réserve avec les Irlandais. — Mes amis en avant !

CHAPITRE XIX.

« Tel qu'un rocher qui résiste à l'océan furieux, Inisfail « rencontre Lochlin. » OSSIAN.

Les trompettes et les cornemuses, ces précurseurs bruyants du carnage, donnèrent en même temps le signal de l'attaque; les cris de plus de deux mille guerriers leur répondirent, mêlés à la voix sonore des échos. Divisés en trois corps ou colonnes, les montagnards de l'armée de Montrose s'élancèrent hors des défilés qui les avoient jusqu'alors cachés à leurs ennemis, et se précipitèrent avec fureur sur les Campbells qui les attendoient avec la plus grande fermeté. Derrière ces colonnes chargées de l'attaque, marchoit le corps de réserve, composé des Irlandais commandés par Colkitto. Au milieu d'eux étoit l'étendard royal et Montrose lui-même, et sur les flancs, sous les ordres de Dalgetty, étoient une cinquantaine de cavaliers, qu'avec des peines infinies on étoit parvenu à équiper d'une manière assez respectable.

L'aile droite des royalistes étoit commandée par Glengary, la gauche par Lochiel, et le centre par le comte de Menteith, qui, au lieu de rester

avec la cavalerie, préféra combattre à pied dans le costume montagnard.

Les highlandais, après s'être précipités dans la plaine avec la fureur qui les caractérise, s'arrêtèrent à quelques pas de l'ennemi pour tirer leurs flèches et décharger leurs mousquets. Les Campbells reçurent l'attaque avec courage. Mieux pourvus d'armes à feu, immobiles, et par conséquent visant avec plus de justesse, ils firent un feu roulant bien plus terrible que celui de leurs ennemis. Pour parer à ce désavantage, les clans franchirent tout à coup l'espace qui les séparoit encore des troupes d'Argyle, et, les attaquant corps à corps, parvinrent sur deux points à jeter le désordre et la confusion dans leurs rangs. Avec des troupes réglées c'en eût été assez pour décider la victoire; mais ici montagnards combattoient contre montagnards, et la nature des armes, et l'agilité de ceux qui les manioient, étoient égales des deux côtés.

Le combat fut opiniâtre; au cliquetis des sabres et au bruit des haches qui se croisoient ou tomboient sur les boucliers, se mêloient les cris sauvages et entrecoupés dont les montagnards accompagnent toujours toute action violente. Un grand nombre de soldats se connoissoient particulièrement, et ils se cherchoient l'un l'autre, soit par des motifs de haine ou de vengeance,

soit par un sentiment plus noble d'émulation. Aucun des deux partis ne vouloit céder un pouce de terrain, et la place de ceux qui succomboient étoit aussitôt remplie par d'autres soldats qui brûloient de combattre au premier rang. Une vapeur épaisse, semblable à celle qui s'élève d'une chaudière bouillante, étoit suspendue sur la tête des combattants.

Au centre et sur l'aile droite l'avantage étoit à peu près égal des deux côtés, mais le laird d'Ardenvohr eut un instant le dessus sur l'aile gauche de Montrose, à cause de ses talents militaires et de la supériorité du nombre. Il avoit étendu obliquement le flanc de sa ligne au moment où les royalistes se préparoient à fondre sur ses troupes, de sorte qu'ils se virent exposés à un double feu de mousqueterie en avant et sur le côté, et malgré tous les efforts de leur chef, la confusion commença à se mettre dans leurs rangs. Au même instant sir Duncan donna le signal de charger l'ennemi, et commença inopinément l'attaque au moment où les Campbells comptoient au contraire se trouver eux-mêmes attaqués.

Les changements imprévus, lorsqu'on se voit forcé de passer de l'attaque à la défensive, sont toujours décourageants, et souvent funestes. Mais le désordre fut réparé par l'approche de la réserve irlandaise, dont le feu constant et soutenu força

le chevalier d'Ardenvohr à céder son avantage et à se contenter de repousser son ennemi. Pendant ce temps Montrose, profitant de quelques bouleaux qui masquoient la vue, ainsi que de la fumée produite par les décharges continuelles de la mousqueterie irlandaise, qui cachoit ses mouvements, dit à Dalgetty de le suivre avec ses cavaliers, et, faisant un long circuit de manière à prendre en flanc l'aile droite de l'ennemi, il donna l'ordre à ses six trompettes de sonner la charge.

Les fanfares éclatantes de la cavalerie et le bruit du galop des chevaux, produisirent sur la colonne commandée par sir Duncan un effet que nous aurions peine à concevoir, si nous n'en recherchions pas la cause. Les montagnards d'alors avoient, comme les Péruviens, une crainte superstitieuse du cheval de guerre, et les idées les plus étranges sur la manière dont on dressoit cet animal au combat. Lorsqu'ils virent donc tout à coup au milieu d'eux les objets de leur plus grand effroi, une terreur panique les saisit, et, malgré les efforts de sir Duncan pour en arrêter les progrès, elle se communiqua bientôt à tous les rangs. La vue du major Dalgetty, couvert de la tête aux pieds de son armure impénétrable, et faisant bondir et caracoler son coursier de manière à donner un nouveau poids à chaque coup

qu'il portoit, étoit seule une nouveauté suffisante pour frapper de terreur des gens qui n'avoient jamais vu d'autre cavalier qu'un highlandais faisant plier, sous le poids de son corps, un de ces bidets des montagnes moins gros que lui.

Les royalistes repoussés revinrent alors à la charge, et les Irlandais continuèrent à faire un feu roulant qui, éclaircissant de plus en plus les rangs de l'ennemi, l'empêcha d'opposer une plus longue résistance. Les soldats d'Argyle commencèrent à plier et à prendre la fuite, la plupart vers le lac, les autres dans différentes directions. La défaite de l'aile droite, décisive par elle-même, fut rendue irréparable par la mort d'Auchenbreck, qui reçut une balle dans le cœur tandis qu'il s'efforçoit de rétablir l'ordre.

Le chevalier d'Ardenvohr, avec deux à trois cents hommes, tous d'une naissance illustre et d'un courage éprouvé, s'efforça, avec un héroïsme inutile, de couvrir la retraite de ses troupes. Ils furent les victimes de leur zèle; attaqués de toutes parts en même temps, rompus et séparés les uns des autres, ils virent que tous leurs efforts seroient inutiles; mais ils n'en continuèrent pas moins à se battre en désespérés, n'ayant plus d'autre but que de mourir honorablement en combattant jusqu'au dernier soupir.

—Rendez-vous, sir Duncan, s'écria le major

Dalgetty, apercevant son ancien hôte qui se défendoit contre plusieurs montagnards; et, pour l'engager plus fortement à accepter quartier, il courut sur lui l'épée à la main. Sir Duncan ne répondit qu'en lui lâchant un coup de pistolet; la balle épargna le cavalier, mais pénétra dans le cœur de son noble cheval, du pauvre Gustave, qui tomba mort sur le champ de bataille. Ranald Mac-Eagh, qui étoit parmi ceux qui pressoient sir Duncan de plus près, profita du moment où celui-ci se détournoit pour tirer sur Dalgetty, et l'abattit d'un coup de sabre.

Une demi-douzaine de montagnards s'empressèrent aussitôt de dépouiller le chevalier grièvement blessé, dont les armes et les vêtements étoient de la plus grande magnificence. Allan Mac-Aulay arriva dans ce moment. — Traîtres! s'écria-t-il, qui de vous a osé porter la main sur le chevalier d'Ardenvohr, lorsque j'avois donné l'ordre formel qu'on épargnât sa vie.

Les montagnards, qui, à l'exception de Ranald, se trouvoient être tous du clan de son frère, s'excusèrent aussitôt en rejetant le blâme sur l'étranger; c'est ainsi qu'ils désignoient Ranald Mac-Eagh.

— Maudit habitant des îles! dit Allan, oubliant dans sa colère leur fraternité prophétique, poursuis les ennemis, et ne fais plus le moindre mal à

ce vieillard, si tu ne veux mourir de ma main. Ils se trouvoient alors presque seuls; car les menaces d'Allan avoient forcé les autres montagnards à s'éloigner, et tous les soldats se pressoient en foule vers le lac, portant devant eux la terreur et la confusion, et ne laissant derrière que des morts et des mourants.

C'étoit une occasion trop favorable pour Mac-Eagh, qui depuis long-temps nourrissoit en secret son ressentiment et son désir de vengeance, pour qu'il la laissât échapper. — Moi mourir de ta main, encore teinte du sang de mes proches! s'écria-t-il, en répondant aux menaces du guerrier d'un ton non moins menaçant; c'est toi qui vas mourir de la mienne! A ces mots il lui porta un coup de sabre avec tant de promptitude qu'Allan eut à peine le temps de le parer avec son bouclier.

— Traître! dit-il en se mettant sur ses gardes, d'où vient cette fureur?

— Je suis Ranald des brouillards! s'écria son ennemi en lui portant un nouveau coup, et alors commença le combat le plus terrible et le plus acharné. Mais il semble que le destin vouloit qu'Allan Mac-Aulay vengeât sa mère, si indignement outragée, en exterminant l'un après l'autre tous les membres de cette tribu sauvage, comme sembloient le prouver les combats précédents et

Digitized by Google

l'issue de ce dernier. Ranald reçut dans le crâne une profonde blessure qui l'étendit à côté de sir Duncan; et Mac-Aulay, lui mettant un pied sur le ventre, s'apprêtoit à lui passer son sabre au travers du corps, lorsque la pointe en fut détournée par un tiers, qui intervint tout à coup dans le combat.

Ce n'étoit rien moins que le major Dalgetty, qui, étourdi par la chute de son cheval, et par la sienne qui en avoit été la conséquence, venoit de parvenir à se dégager lui et sa pesante armure: — Relevez votre épée, dit-il à Mac-Aulay, et ne faites aucun mal à ce brave homme qui est au service de son excellence, et qui est ici sous ma protection spéciale. Oubliez-vous que la loi martiale ne permet à aucun cavalier de venger ses injures personnelles, *flagrante bello*, *multò magis flagrante prælio?*

— Insensé! dit Allan, tenez-vous à l'écart, et ne vous mettez point entre le tigre et sa proie.

Mais, loin de quitter sa position, Dalgetty tira son sabre, et, se mettant devant Ranald, il fit entendre à Allan que, si le tigre cherchoit à tomber sur sa proie, il pourroit bien trouver un lion sur son passage. Il ne falloit que le regard de défi que notre major jeta sur Mac-Aulay pour que celui-ci tournât toute sa rage sur le téméraire qui osoit arrêter le cours de sa vengeance, et, sans

plus de cérémonie, ils commencèrent ensemble un combat singulier.

Montrose, qui étoit revenu sur ses pas pour rassembler son petit corps de cavalerie, et se remettre ensuite à la poursuite des vaincus, aperçut de loin les deux combattants. Sachant quelles conséquences fatales la moindre dissension dans ses troupes pourroit entraîner, il dirigea aussitôt son cheval vers le lieu du combat, et, voyant Mac-Eagh étendu à terre et Dalgetty occupé à le protéger contre Allan, il devina au même instant la cause de la querelle, et imagina tout aussi promptement les moyens de les séparer. Fi! Messieurs, s'écria-t-il; se quereller ainsi sur le champ de victoire! Êtes-vous fous, ou bien êtes-vous enivrés de la gloire que vous venez tous deux d'acquérir ?

— Je prie votre excellence d'observer que je ne suis pas dans mon tort, dit Dalgetty; au service de quelque puissance que je me sois trouvé, j'ai toujours été *bonus socius, buen camarada*; mais celui qui touche un homme placé sous ma sauvegarde...

— Et celui, dit Allan, qui ose arrêter le cours de ma juste vengeance...

— Fi! Messieurs, répéta Montrose; lorsque j'ai besoin de vous, vous vous amusez à vider vos querelles particulières? Vous trouverez sans

peine un moment plus convenable pour régler vos différents; mais, si nous laissons échapper l'occasion de mettre à profit notre victoire, quand la retrouverons-nous? J'ai les ordres de la plus grande importance à vous donner à tous deux. Major Dalgetty, mettez un genou en terre.

— Un genou en terre! répéta le major; c'est un ordre auquel je n'ai pas encore appris à obéir, à moins qu'il n'émane de la chaire. Dans la discipline suédoise, le premier rang met un genou en terre, mais seulement lorsque le régiment est rangé sur six lignes de profondeur.

— Quoi qu'il en soit, reprit Montrose, pliez le genou au nom du roi Charles et de son représentant.

Lorsque Dalgetty eut enfin obéi, quoique avec beaucoup de répugnance, Montrose le frappa légèrement du plat de son épée, en disant : — En récompense de tes nobles et signalés services dans cette journée et au nom et sous l'autorité du roi Charles, notre souverain, je te fais chevalier; sois brave, loyal et heureux. Et maintenant, sir Dugald Dalgetty, à votre poste! Rassemblez vos cavaliers, et poursuivez ceux des ennemis qui fuient du côté du lac. Ayez soin que votre petite troupe reste toujours réunie, et ne vous laissez pas entraîner trop loin à leur poursuite. L'essentiel est de les empêcher de se rallier. Montez

donc à cheval, sir Dugald, et faites votre devoir.

— Que je monte à cheval; reprit le nouveau chevalier en soupirant; hélas! le pauvre Gustave est mort au lit d'honneur, ainsi que le héros dont il porte le nom! et je suis fait chevalier précisément au moment où je n'ai plus de cheval.

— Il n'en sera pas ainsi, dit Montrose, je vous fais présent du mien dont je crois que vous ne serez pas mécontent. Allons sir Dugald, hâtez-vous maintenant de rassembler votre corps et de poursuivre les fuyards.

Après avoir remercié vivement le comte, sir Dugald monta sur le superbe coursier qui venoit de lui être si généreusement donné; et priant son excellence de se rappeler que Mac-Eagh étoit sous sa sauvegarde, il se mit aussitôt à exécuter les ordres du comte avec beaucoup de zèle et d'empressement.

— Et vous, Allan Mac-Aulay, dit Montrose en s'adressant au montagnard, qui, appuyant la pointe de son sabre contre terre, avoit regardé la cérémonie de l'installation du nouveau chevalier avec un sourire de dédain et de mépris, vous, supérieur à ces hommes ordinaires qui ne sont guidés que par de vils motifs de pillage, de paye et de distinctions personnelles, vous que vos profondes connoissances rendent si précieux dans les délibérations importantes, est-ce vous que je

trouve en dispute avec un homme tel que Dalgetty? Est-ce vous qui mettez l'épée à la main pour obtenir le privilége d'ôter un reste de vie à un ennemi aussi méprisable que celui qui est étendu à vos pieds? Allons, allons, mon ami, oubliez de vaines animosités, et écoutez-moi. Cette victoire, si nous savons en profiter, doit attirer Seaforth dans notre parti. Ce n'est point par déloyauté, c'est parce qu'il désespéroit de la cause royale qu'il s'est laissé entraîner à prendre les armes contre nous. Le moment est favorable, et je ne doute pas qu'il ne soit facile de le décider à joindre ses troupes aux nôtres. Dans cette espérance, je lui envoie, de ce champ même de bataille, mon brave ami le colonel Hay, mais il faut qu'il soit accompagné d'un chef montagnard dont le rang soit égal à celui de Seaforth, et qui ait les talents et l'adresse nécessaire pour conduire avec succès une négociation aussi délicate. J'ai jeté les yeux sur vous; non-seulement vous êtes sous tous les rapports l'homme le plus en état de remplir cette mission importante, mais n'ayant point de commandement immédiat votre présence n'est pas aussi indispensable que celle d'un chef dont les vassaux sont dans l'armée. Vous connoissez tous les sentiers, tous les défilés des montagnes, ainsi que les mœurs et les usages de chaque tribu. Allez donc rejoindre le colonel;

il a ses instructions, et il vous attend. Soyez tout à la fois son guide, son interprète et son collègue.

Allan Mac-Aulay jeta sur le comte un regard sombre et pénétrant, comme pour découvrir s'il n'avoit point quelque raison secrète et qu'il ne lui expliquoit point, pour lui confier cette mission soudaine. Mais Montrose, habile à pénétrer les motifs des autres, ne l'étoit pas moins à cacher les siens. Il regardoit comme de la dernière importance, dans ce moment d'effervescence et d'inattention, d'éloigner Allan de son camp pour quelques jours, afin de pouvoir dans l'intervalle prendre des mesures convenables pour la sûreté de ceux qui, se confiant en son honneur, avoient consenti à lui servir de guides. Quant à sa querelle avec Dalgetty, il ne doutoit point qu'il ne fût alors facile de les réconcilier.

Allan Mac-Aulay, en partant, recommanda le le pauvre sir Duncan aux soins de Montrose, et celui-ci fit transporter aussitôt le vieux chevalier en lieu de sûreté. Il prit la même précaution à l'égard de Mac-Eagh, qu'il remit entre les mains de quelques Irlandais, en leur recommandant d'avoir pour lui tous les soins qu'exigeoit sa situation, et de ne permettre sous aucun prétexte à aucun montagnard de l'approcher.

Le comte monta alors sur un cheval de main

que tenoit un de ses domestiques, et parcourut le théâtre de sa victoire, qui étoit plus décisive qu'il n'avoit osé s'en flatter. Des trois mille hommes qui composoient l'armée d'Argyle, plus de la moitié étoient morts sur le champ de bataille ou dans la déroute; les autres avoient été repoussés principalement sur cette partie de la plaine où la rivière forme un angle avec le lac, de sorte qu'il n'y avoit aucun passage par où ils pussent s'échapper. Un grand nombre d'entre eux se jetèrent dans le lac et s'y noyèrent; d'autres, plus heureux, traversèrent la rivière à la nage, ou parvinrent à se sauver dans une autre direction. Le reste des troupes se jeta dans le vieux château d'Inverary; mais dénuées de provisions, et sans espoir de secours, elles furent obligées de se rendre, à condition qu'on leur permettroit de retourner tranquillement dans leurs montagnes: armes, bagages, munitions, étendards, tout devint la proie des vainqueurs.

Ce fut le plus grand désastre qu'éprouva jamais la race de Diarmid, nom qu'on donnoit aux Campbells dans les montagnes d'Écosse. Au nombre des morts étoient près de cinq cents gentilshommes descendants de familles connues et honorées; mais aux yeux de la plupart des membres du clan, cette perte, toute terrible qu'elle étoit, n'étoit rien auprès de la conduite honteuse

de leur chef, dont la chaloupe leva l'ancre dès que la bataille fut perdue, et descendit le lac avec toute la vitesse que des voiles et des rames pouvoient lui donner.

CHAPITRE XX.

« Les vents portent partout le bruit affreux des armes;
« Ils sèment en avant la terreur, les alarmes,
« Et laissent derrière eux et le sang et la mort. »

PENROSE.

La brillante victoire que Montrose remporta sur l'armée de son rival ne fut pas obtenue sans qu'il eût aussi à regretter la mort de quelques braves; mais néanmoins la perte qu'il essuya n'approcha pas du dixième de celle de l'ennemi. Le nombre des blessés étoit plus considérable, et parmi eux étoit le jeune comte de Menteith, qui avoit commandé le centre: heureusement sa blessure étoit légère; et Montrose même ne s'en aperçut point lorsque le jeune guerrier vint présenter à son général l'étendard d'Argyle, qu'il avoit enlevé lui-même après avoir immolé de sa main l'officier qui le portoit.

Montrose aimoit tendrement son noble parent, dont le caractère généreux, romanesque, désintéressé, rappeloit l'esprit de chevalerie des temps héroïques, bien différent de l'esprit de calcul, d'égoïsme et de cupidité que l'usage d'entretenir des troupes mercenaires avoit introduit dans pres-

que toutes les parties de l'Europe, et que l'Écosse avoit surtout contribué à répandre en fournissant des soldats de fortune à presque toutes les nations. Montrose, animé des mêmes sentiments que Menteith, quoique l'expérience lui eût appris à tirer aussi parti des motifs qui faisoient agir les autres, n'employa point dans cette occasion le langage de la flatterie; il ne fit à Menteith ni compliments ni promesses; mais il le serroit avec enthousiasme contre son cœur en s'écriant : — Mon brave parent! — et ces seuls mots, accompagnés d'un geste aussi expressif, firent tressaillir le cœur du jeune héros d'une joie plus vive et plus pure que s'il eût vu son nom cité de la manière la plus honorable dans une relation de la bataille envoyée directement à son souverain.

— Maintenant, milord, qu'il ne reste plus d'ennemis ni à combattre ni à poursuivre, lui dit-il, permettez-moi de remplir un devoir d'humanité. Je viens d'apprendre que le chevalier d'Ardenvohr est votre prisonnier, et qu'il est grièvement blessé.

— Et il le méritoit bien, dit sir Dugald-Dalgetty, qui les rejoignit en ce moment avec un surcroît prodigieux d'importance; il le méritoit bien pour avoir tué mon noble cheval au moment où je lui offrois une capitulation honorable; ce qui au surplus est bien l'action d'un

montagnard ignorant, qui n'a pas l'esprit d'ériger une redoute pour la défense de son vieux château.

— Avons-nous donc à déplorer la perte du fameux Gustave? demanda lord Menteith.

— Hélas! oui, milord, répondit sir Dugald avec un profond soupir : *Diem clausit supremum*, comme nous disions au collége de Mareschal. Encore est-il plus honorable pour lui d'être mort au champ d'honneur que de tomber dans quelque précipice, ou d'être enterré dans quelque marais bourbeux, ce qui lui seroit probablement arrivé si cette campagne d'hiver eût duré plus long-temps. Mais il a plu à son excellence (et il inclina la tête en regardant Montrose) de me donner à la place un superbe coursier que j'ai pris la liberté de nommer *Récompense de loyauté*, en mémoire de cette bataille mémorable.

— J'espère, dit Montrose, que vous trouverez *Récompense de loyauté* au fait de toutes les évolutions militaires. Cependant, sir Dugald, n'oublions pas qu'aujourd'hui une corde est plus souvent qu'un cheval la récompense de la loyauté en Écosse.

— Votre excellence a toujours le mot pour rire, milord : quant à Récompense de loyauté, c'est un superbe animal; il fait tous ses exercices aussi bien que Gustave, et il est d'une plus belle encolure.

Il est est fâcheux seulement que ses qualités sociales soient moins cultivées, ce qui provient de ce que jusqu'à présent il n'a vécu qu'en assez mauvaise compagnie.

— Oubliez-vous que c'étoit le cheval de son excellence? dit lord Meinteith. — Fi donc! sir Dugald.

— Milord, répondit gravement le chevalier, je n'oublie rien; je suis incapable d'aucun propos inconvenant; et, si vous voulez bien me prêter votre attention, vous verrez que ce que j'avance est de la plus stricte vérité. Il en est du cheval de son excellence comme des soldats qu'elle commande; chacun apprend son service, se forme à la manœuvre, et alors on n'a qu'à parler pour se faire obéir; mais c'est le commerce intime de la vie privée qui forme le caractère social : or, si le soldat gagne peu de chose à la conversation de son caporal et même de son sergent, que peut gagner un noble animal dans la compagnie de ses palfreniers? au lieu d'en recevoir des caresses, il n'en obtient que des coups; il les entend jurer du matin au soir; c'est ainsi qu'un généreux quadrupède devient misanthrope, et qu'il est plus porté à mordre son maître, et à l'accueillir avec des ruades qu'à l'aimer et à l'honorer.

— C'est parler comme un oracle, dit Montrose : s'il y avoit au collége de Mareschal à Aberdeen

une chaire pour l'éducation des chevaux, sir Dugald devroit la remplir.

— Et maintenant, dit le nouveau chevalier, avec la permission de votre excellence, je vais rendre ma dernière visite à mon ancien compagnon d'armes.

— Avez-vous dessein de célébrer ses funérailles, dit Montrose ne sachant pas jusqu'où l'enthousiasme du major pourroit le conduire? faites pourtant attention que nous avons perdu bien des braves gens qu'il faudra ensevelir sans cérémonie.

— Votre excellence me pardonnera, répondit Dalgetty : mon projet est moins romanesque; je veux partager les restes de mon pauvre Gustave avec les oiseaux du ciel; je leur abandonne la chair, mais je m'en réserve le cuir; et je veux, en signe de souvenir d'amitié, m'en faire faire un justaucorps et des culottes pour porter sous mon armure, à la manière des Tartares, d'autant plus que je me suis aperçu que mes vêtements actuels commencent à avoir besoin de substituts. Hélas! pauvre Gustave, que n'as-tu vécu au moins une heure de plus, pour avoir l'honneur de porter un chevalier.

Il se disposoit à partir quand Montrose l'arrêta. — Sir Dugald, lui dit-il, comme il n'est pas probable que personne vous prévienne dans la

dernière preuve d'amitié que vous avez dessein de donner à votre ancien compagnon, je présume que vous ne refuserez pas de nous aider d'abord à juger si le vin et les provisions d'Argyle, que nous avons trouvés en abondance au château, sont de bonne qualité.

— Non, bien certainement, dit le major, ni une messe ni un repas ne nuisent aux affaires, disent les Espagnols. D'ailleurs, je ne crains pas que les loups et les aigles attaquent Gustave cette nuit, attendu qu'ils trouveront des mets plus attrayants pour eux. Mais, milord, ajouta-t-il, je ne dois pas oublier l'honneur dont vous venez de me décorer. Je vais me trouver à votre table avec sir Miles Musgrave et d'autres chevaliers; je vous prie donc de leur expliquer que comme chevalier banneret, c'est-à-dire revêtu de cette dignité sur le champ de bataille, je dois avoir la préséance sur eux dès à présent et à l'avenir.

— Que le diable le confonde! dit Montrose tout bas à Menteith; il va mettre le feu aux étoupes quand je viens à peine de l'éteindre. Sir Dugald, dit-il en se tournant vers le major, la question de la préséance est un point que je dois laisser à la considération de Sa Majesté. Dans mon camp tous les officiers sont sur le pied de l'égalité comme les chevaliers de la table ronde, et j'entends qu'ils prennent place à ma table en vrais

guerriers d'après le principe : *premier venu, premier servi.*

— En ce cas, dit lord Menteith à part à Montrose, j'aurai soin qu'elle ne soit pas aujourd'hui pour Dalgetty. Sir Duglad, lui dit-il, puisque vous dites que vos vêtements ont besoin de substituts, que n'allez-vous au camp d'Argyle? On s'est emparé de tous les équipages, et vous y trouveriez bien certainement quelque chose qui pourroit vous convenir. J'ai vu tout à l'heure un superbe justaucorps en peau de buffle brodé en soie et en argent.

— *Voto á Dios!* comme dit l'Espagnol, s'écria le major; et quelque misérable coquin peut y mettre la main pendant que je suis ici à babiller.

L'idée du butin, s'étant alors emparée de son esprit, en chassa le souvenir de Gustave, et lui fit même oublier le repas qui lui avoit été proposé. Il donna un coup d'éperon à Récompense de loyauté, et courut au grand galop vers le camp d'Argyle.

— Voilà le limier parti, dit Menteith, foulant aux pieds les malheureux restes de bien des braves gens qui valoient mieux que lui, et aussi avide d'un vil butin qu'un vautour acharné sur sa proie. Voilà pourtant ce que le monde appelle un soldat! Et vous, milord, vous élevez un pareil homme aux honneurs des chevaliers, s'ils peu-

vent être encore désignés ainsi. C'est faire du collier de la chevalerie la décoration d'un limier.

— Et que pouvois-je faire? je n'avois pas d'os à lui jeter, et je ne puis suivre le gibier seul. D'ailleurs le limier nous a été utile, et a de bonnes qualités.

— Si la nature lui en a donné, l'habitude les a fondues toutes dans un égoïsme sans bornes. Il peut être pointilleux sur sa réputation, brave dans l'action, exact à tous ses devoirs, parce qu'il sait que c'est le seul moyen de faire son chemin. Il défendra courageusement son camarade, tant qu'il le verra sur ses pieds; mais, s'il le voit frappé de mort, il le débarrassera de sa bourse avec le même sang-froid qu'il va prendre la peau de son cher Gustave pour s'en faire un justaucorps.

— Quant tout cela seroit vrai, mon cher cousin, savez-vous bien qu'il est assez heureux d'avoir à commander à des soldats dont les ressorts qui les font agir peuvent se calculer avec une certitude mathématique? Un cœur comme le vôtre est susceptible de mille sensations auxquelles celui du major est aussi impénétrable que sa cuirasse, et il faut que votre ami ne l'oublie pas quand il vous donne un avis. Changeant alors de ton tout à coup, il lui demanda quand il avoit vu Annette Lyle.

— Pas depuis hier soir, répondit le jeune comte

en rougissant; et il ajouta en hésitant : — A l'exception d'un instant ce matin, une demi-heure avant la bataille.

— Mon cher Menteith, dit Montrose avec amitié, si vous étiez un de nos cavaliers petits-maîtres de White-Hall, qui, à leur manière, sont tout aussi égoïstes que notre ami Dalgetty, je ne vous tourmenterois pas en vous faisant des questions sur une amourette semblable. Ce seroit une intrigue dont il ne faudroit que rire. Mais nous sommes dans le pays des enchantements; les dames y font avec les tresses de leurs cheveux des filets aussi durables que l'acier, et votre cœur est exactement fait pour s'y laisser prendre. Les charmes et les talents de cette jeune fille travaillent sur votre imagination un peu romanesque; cependant réfléchissez-y bien. J'ai trop bonne opinion de vous pour croire que vous voudriez la séduire, et vous ne pouvez songer à l'épouser.

— Je ne puis regarder ce que vous me dites, milord, que comme une plaisanterie; mais vous la répétez bien souvent. Vous savez que la naissance d'Annette Lyle est inconnue; elle doit tout aux bontés des Mac-Aulays; elle est sans doute la fille de quelque obscur montagnard; vous savez qu'elle a été faite captive.

— Quoique vous n'ayez pas été élevé au collége

de Mareschal, mon cher Menteith, vous connoissez et aimez les classiques. Ne vous souvenez-vous pas d'avoir lu dans Horace :

« Movit Ajacem Telamone natum
« Forma captivæ, dominum, Tecmessæ ? »

En un mot, ajouta-t-il d'un ton plus grave, cette fantaisie de votre cœur me donne des inquiétudes sérieuses. Peut-être cependant m'appesantirois-je moins sur ce sujet, si vous et Annette y étiez seuls intéressés ; mais vous avez en Allan Mac-Aulay un rival dangereux ; et qui sait à quoi son ressentiment peut le porter? Je regarde donc comme un devoir pour moi de vous représenter que le service du roi pourroit souffrir beaucoup des dissensions qui s'éleveroient entre vous et lui.

— Je suis convaincu, milord, répondit Menteith, que ce langage ne vous est inspiré que par l'amitié ; mais j'espère que vos craintes se calmeront quand je vous aurai dit que j'ai eu avec Allan une explication à ce sujet, et qu'il sait que, d'une part, rien n'est plus éloigné de mon caractère que de concevoir des vues injurieuses à l'honneur d'une jeune fille vertueuse et sans protection, et que, de l'autre, l'incertitude et l'obscurité probable de sa naissance ne me per-

mettent pas de songer à en faire mon épouse. Je ne vous dissimulerai pourtant pas ce que je n'ai pas même cherché à cacher à Allan, que, si Annette Lyle eût été d'une condition égale à la mienne, la différence de fortune ne m'auroit pas empêché de lui offrir de partager mon nom et mon rang; mais, dans l'état où sont les choses, je ne puis y songer. J'espère que cette explication vous satisfera, milord, puisqu'elle a satisfait un homme moins raisonnable.

— Et, comme deux véritables rivaux de roman, dit Montrose en levant les épaules, vous êtes convenus d'adorer tous deux la même maîtresse, et de borner là tous deux vos prétentions?

— Je n'ai pas été si loin, milord; j'ai seulement dit que, dans les circonstances où se trouve Annette, et il n'y a aucune apparence qu'elles puissent changer, je ne pouvois, par égard pour ma famille et pour moi-même, être autre chose pour elle qu'un ami et un frère. Mais vous m'excuserez, milord, ajouta-t-il en montrant son bras gauche enveloppé de son mouchoir, j'ai une légère blessure à faire panser.

— Une blessure! dit Montrose avec une tendre inquiétude; montrez-la-moi.—Hélas! ajouta-t-il, je n'en aurois pas entendu parler si je n'avois voulu en sonder une autre plus profonde et plus cuisante. — Menteith, je vous plains. — Moi aussi

j'ai connu... — Mais à quoi bon réveiller des peines assoupies depuis long-temps !

A ces mots, il serra la main de son noble parent, et rentra dans le château.

Annette Lyle, comme c'étoit assez l'usage dans les montagnes calédoniennes, avoit quelques connoissances en médecine et même en chirurgie. On croira facilement que ces deux professions, considérées comme arts, étoient inconnues, et le peu de règles qu'on observoit étoient confiées à la pratique des femmes ou des vieillards qui n'avoient que trop d'occasions, dans les fréquentes guerres, d'acquérir de l'expérience.

Les soins d'Annette Lyle avoient donc été très-utiles pendant cette courte campagne, et elle avoit prodigué ses secours sans distinction à tous ceux qui avoient pu en avoir besoin, amis ou ennemis. Elle étoit alors dans un des appartements du château, préparant des vulnéraires pour les blessés, et donnant des instructions aux femmes qui travailloient sous ses ordres, et qui cherchoient comme elle à soulager l'humanité souffrante. Tout à coup Allan Mac-Aulay parut devant elle. Elle tressaillit de surprise, car elle avoit entendu dire qu'il avoit quitté le camp pour s'acquitter d'une mission lointaine dont il avoit été chargé. Quoiqu'elle fût accoutumée à son air

morne, elle remarqua que son front étoit couvert d'un nuage encore plus sombre qu'à l'ordinaire. Il s'arrêta devant elle, et comme il gardoit le silence, elle se vit obligée de parler la première.

— Je croyois, lui dit-elle en faisant un effort sur elle-même, que vous étiez déjà parti.

— Mon compagnon m'attend, répondit Allan, et je pars à l'instant.

Cependant il restoit dans la même attitude, et lui prenant le bras il le serra non de manière à lui faire mal, mais assez pour lui prouver que son esprit étoit fortement agité.

— Prendrai-je ma harpe? lui demanda-t-elle avec timidité, éprouvez-vous quelque trouble intérieur?

Au lieu de lui répondre, il l'entraîna vers une fenêtre d'où l'on voyoit le champ de bataille et toutes ses horreurs. La campagne étoit couverte de morts et de mourants que des soldats avilis s'occupoient à dépouiller avec la même indifférence que si ces êtres infortunés n'eussent pas appartenu à la classe des hommes, et que si ceux qui les traitoient avec cette brutale cupidité n'eussent pas été exposés, peut-être dès le lendemain à subir le même sort.

— Cette vue vous plaît-elle? lui demanda Allan.

— Elle est affreuse! dit Annette en se couvrant les yeux des deux mains : comment pou-

vez vous fixer mes regards sur un tel spectacle?

— Vous devriez y être habituée. Si vous restez dans ce camp, c'est sur un pareil champ de bataille que vous aurez bientôt à chercher le corps de mon frère, celui de Menteith, le mien.... Mais cette dernière tâche vous sera la moins pénible... vous ne m'aimez pas!

— Voilà la première fois que vous me parlez avec tant de dureté, dit Annette en pleurant; n'êtes-vous pas mon frère, mon sauveur, mon protecteur? Comment pourrai-je ne vous pas aimer? Mais je vois que votre esprit est troublé; permettez-moi d'aller chercher ma harpe.

— Restez! dit Allan la tenant toujours par le bras. Que mes visions me soient inspirées par le ciel ou par l'enfer; qu'elles viennent de la sphère intermédiaire des esprits, ou qu'elles ne soient, comme le prétendent les Saxons, que les illusions d'une imagination exaltée, je ne suis pas en ce moment sous leur influence. Je vous parle la langue du monde visible, celle de la nature. Vous ne m'aimez pas, Annette; vous aimez Mentheith; vous en êtes aimée, et Allan vous est aussi indifférent qu'un de ces cadavres qui sont devant vos yeux.

On ne peut supposer que cet étrange discours apprît quelque chose de nouveau à celle à qui il s'adressoit. Il n'existe pas une femme qui, dans

les circonstances où Annette s'étoit trouvée, n'eût reconnu depuis long-temps la passion dont elle étoit l'objet. Mais quelque léger que fût le voile qui la couvroit encore, Allan, en le déchirant tout à coup, lui fit craindre qu'il n'en résultât des conséquences terribles avec un caractère aussi violent que le sien. Elle fit donc un effort pour repousser cette espèce d'accusation.

—Vous oubliez ce que vous vous devez à vous-même, lui dit-elle, en parlant ainsi à une fille infortunée que son destin a mise entièrement en votre pouvoir. Vous savez qui je suis; comment puis-je donc croire que vous ou Menteith puissiez avoir pour moi d'autres sentiments que ceux de l'amitié. Vous savez de quelle race malheureuse j'ai probablement reçu l'existence.

— Il n'en est rien, répondit Allan avec impétuosité. Jamais une goutte de cristal n'est sortie d'une source impure.

—Mais le doute seul devroit suffire pour vous empêcher de parler ainsi.

—Je sais qu'il place une barrière entre nous, mais je sais de même qu'elle n'est pas aussi insurmontable à l'égard de Menteith. Écoutez-moi, ma chère Annette, quittez cette scène de terreur et de dangers; suivez-moi dans le Kintail; je vous confierai aux soins de la noble lady de Seaforth, ou je vous conduirai en sûreté à Icolmkill, où de

dignes femmes se dévouent encore au service de Dieu, suivant l'usage de nos ancêtres.

— Vous ne songez pas à ce que vous me proposez, Allan. Entreprendre un pareil voyage seule avec vous, ce seroit montrer pour ma réputation moins de soin que n'en doit prendre une jeune fille. Je resterai ici sous la protection du noble Montrose, et quand son armée approchera des basses terres je chercherai quelque moyen de vous délivrer de ma présence, Allan, puisque, je ne sais pourquoi, elle paroît vous être devenue désagréable.

Allan restoit immobile, comme s'il n'eût su s'il devoit avoir pitié de sa douleur, ou se livrer à la colère que lui inspiroit sa résistance.

— Annette, lui dit-il enfin, vous savez trop bien que vos discours ne conviennent pas à mes sentiments pour vous; mais vous profitez de votre pouvoir, vous vous réjouissez de mon départ, vous en aurez plus de liberté dans vos liaisons avec Menteith. Mais prenez garde, prenez bien garde l'un et l'autre, et songez que jamais Allan Mac-Aulay n'a souffert une injure sans en tirer une triple vengeance.

A ces mots il lui serra violemment le bras, enfonça son bonnet sur son front, et sortit à grands pas de l'appartement.

CHAPITRE XX.

« Après votre départ, j'interrogeai mon cœur ;
« J'ouvris enfin les yeux, j'appris à me connoître.
« L'Amour, à mon insu, s'en étoit rendu maître,
« Mais un amour si pur, qu'il bornoit tous ses vœux
« A voir le seul objet qui pût le rendre heureux. »

PHILASTER.

ANNETTE Lyle avoit alors à contempler le gouffre terrible que venoient d'ouvrir autour d'elle l'amour et la jalousie d'Allan Mac-Aulay. Il lui sembloit qu'elle chanceloit sur le bord d'un abîme, et qu'elle n'avoit à espérer ni lieu de refuge ni secours humain. Depuis long-temps son cœur lui disoit qu'elle aimoit Menteith plus qu'un frère : eh quoi de plus naturel ! N'étoit-ce pas lui dont les instances avoient autrefois désarmé le bras d'Allan levé contre elle ? D'ailleurs elle l'avoit vu fréquemment depuis son enfance ; elle n'avoit pu fermer les yeux sur son mérite personnel, sur ses attentions assidues, sur les grâces et l'amabilité d'un caractère qui le rendoit un être bien différent des guerriers à demi sauvages avec lesquels elle vivoit. Mais son affection étoit douce, timide et réfléchie ; elle la portoit à sou-

haiter le bonheur de celui qui en étoit l'objet, plutôt qu'à concevoir des espérances hardies et présomptueuses. Elle exprima ses sentiments dans une petite chanson gallique, qui a été traduite par le malheureux Alexandre Mac-Donald, dont nous allons transcrire les vers :

« Tous deux dans la même chaumière
« Si nous avions reçu le jour,
« Je n'aurois d'autres vœux à faire
« Que de mériter ton amour.
« Mais du destin puisque la loi suprême
« Ne me permet pas d'être à toi,
« Pleurer, prier pour le héros que j'aime,
« Ce sera le bonheur pour moi.

« Quand je perdrai toute espérance,
« Mon foible cœur pourra souffrir ;
« Mais s'il jouit de ta présence,
« On ne l'entendra pas gémir.
« On me verra, malgré mon deuil extrême,
« M'oublier pour songer à toi :
« Prier, pleurer pour le héros que j'aime,
« Ce sera le bonheur pour moi. »

La déclaration furieuse d'Allan venoit de renverser le plan romanesque qu'elle avoit formée de nourrir en secret une tendresse rêveuse, sans chercher à être payée de retour. Depuis longtemps elle craignoit ce fier montagnard autant que le lui permettoient la reconnoissance et la certitude qu'il adoucissoit pour elle un caractère

indomptable. Mais alors elle ne pensoit à lui qu'avec terreur, et elle n'y étoit que trop autorisée par la connoissance qu'elle avoit de ses dispositions vindicatives et implacables, aigries encore par la cruelle maladie dont il étoit attaqué. Quoique susceptible de grandeur d'âme et de générosité, jamais il n'avoit su résister à la fougue de ses passions. Dans la maison et dans le pays de ses pères, c'étoit un lion apprivoisé que personne n'osoit contrarier, de peur de réveiller son naturel farouche. Il s'étoit écoulé tant d'années depuis qu'il n'avoit éprouvé une contradiction ou un reproche, que s'il n'étoit pas devenu la terreur et le fléau de tous les environs, il falloit en rendre grâces à son jugement sain dont la seule foiblesse étoit de croire à l'infaillibilité de ce qu'on appeloit sa seconde vue. Mais Annette n'eut pas le temps de se livrer en ce moment à ses craintes, l'arrivée de sir Dugald-Dalgetty ayant interrompu le cours de ses réflexions.

On peut croire aisément que les scènes dans lesquelles le major avoit passé sa vie ne l'avoient pas rendu propre à briller dans la société des dames : il sentoit lui-même comme par instinct que le langage du corps-de-garde, de la caserne et de la parade, n'étoit pas fait pour les amuser. La seule portion de sa vie qui avoit été consacrée

à la paix étoit celle qu'il avoit passée au collége de Mareschal à Aberdeen, et il avoit oublié le peu qu'il y avoit appris, si ce n'est l'art de savoir au besoin raccommoder ses bas, et celui de dépêcher un repas avec une célérité peu ordinaire; talents qu'il avoit conservés parce qu'il avoit eu souvent occasion de les exercer. C'étoit pourtant dans le souvenir imparfait de ce qui lui avoit été enseigné à cette époque qu'il puisoit ses sources de conversation quand il se trouvoit en société avec des dames, et son langage ne cessoit d'être militaire que pour devenir pédantesque.

— Miss Annette Lyle, lui dit-il en arrivant, je suis précisément en ce moment comme la demi-pique ou l'esponton d'Achille, qui, après avoir fait une blessure, avoit le don de pouvoir la guérir : qualité que ne possèdent ni la pique espagnole, ni la pertuisane, ni la hallebarde, ni la hache de Lochaber, ni aucune autre arme des temps modernes.

Annette l'ayant à peine entendu, il répéta deux fois son compliment, et comme elle ne le comprit pas mieux la seconde fois que la première, il fut obligé de s'expliquer.

— Je veux dire, miss Annette Lyle, qu'ayant été la cause qu'un honorable chevalier a reçu aujourd'hui une blessure dangereuse, attendu que pendant le combat il avoit, un peu contre les lois

des armes, tué d'un coup de pistolet mon cheval, auquel j'avois donné le nom de l'immortel roi de Suède, je désire lui procurer le soulagement que vous pouvez lui donner, vous qui êtes comme le dieu païen Esculape (il vouloit probablement dire Apollon), c'est-à-dire non-seulement savante en musique, mais encore versée dans l'art bien plus noble de guérir : *Opiferque per orbem dicor.*

—Si vous vouliez avoir la bonté de m'expliquer ce que vous voulez dire, Monsieur, vous m'obligeriez, lui répondit Annette, dont le cœur étoit alors rempli de trop d'inquiétude et de tristesse pour qu'elle pût s'amuser de la galanterie pédantesque du digne major.

—Cela ne me sera peut-être pas très-facile, répondit Dalgetty; car, pour dire la vérité, je ne suis plus trop dans l'habitude de faire la construction d'une phrase; cependant je vais essayer. *Dicor*, sous-entendu *ego*, c'est-à-dire je suis nommé; *opifer... opifer...* Je me souviens de *furcifer* et de *signifer*; mais *opifer...* Ah! j'y suis : ce mot signifie docteur en médecine; *per orbem...*

—Ce jour est pour nous tous un jour de grande occupation, dit Annette; je vous prie donc de me dire tout simplement ce que vous désirez de moi.

—Que vous veniez voir le chevalier blessé, et que vous lui donniez les secours qui peuvent

être nécessaires à sa blessure, qui menace d'être ce que les savants appelle *damnum fatale.*

Jamais Annette n'hésitoit quand il s'agissoit de soulager l'humanité souffrante. Elle demanda à la hâte quelle étoit la nature de la blessure ; et, redoublant d'empressement quand elle eut appris que le blessé étoit le vieillard qu'elle avoit vu à Darnlinvarach, et dont l'air de dignité l'avoit frappée, elle oublia un instant ses propres chagrins pour ne songer qu'à lui porter des secours.

Sir Dugald Dalgetty introduisit Annette dans la chambre du malade avec tout le cérémonial qu'il jugea convenable. Elle fut un peu surprise d'y trouver lord Menteith, et ne put s'empêcher de rougir beaucoup en l'apercevant. Pour cacher son trouble elle se mit sur-le-champ à examiner la blessure de sir Duncan, et reconnut avec regret qu'elle étoit de nature à ne pas laisser grand espoir de guérison.

Pendant qu'elle s'occupoit de ce soin charitable, Dalgetty étoit retourné dans une grange où l'on avoit déposé le vieux Ranald ainsi que plusieurs autres blessés.

— Mon vieil ami, lui dit-il, je vous ai dit qu'attendu la blessure que vous avez reçue tandis que vous aviez de moi un sauf-conduit je ferois tout ce qui dépendroit de moi pour vous obliger : j'ai donc, conformément à la demande que vous

m'en avez faite avec tant d'instances, conduit miss Annette Lyle près du chevalier d'Ardenvohr pour panser sa blessure, quoique je ne puisse concevoir quel intérêt vous pouvez y prendre. Il me semble que je vous ai entendu parler de quelque relation de parenté qui existe entre eux, mais un soldat comme moi a autre chose à penser qu'à se charger la tête de toutes les généalogies de vos montagnes.

Et pour rendre au digne major la justice qui lui est due, nous devons dire ici que jamais il ne s'inquiétoit, ne s'informoit ni ne se souvenoit des affaires des autres, à moins qu'elles n'eussent rapport à l'art militaire ou à son intérêt personnel; et dans ces deux cas il avoit une mémoire extraordinairement fidèle.

—Et maintenant, mon brave ami des Brouillards, dites-moi donc ce qu'est devenu votre aimable fils; je ne l'ai pas revu depuis qu'il m'a aidé à me désarmer après la bataille : savez-vous qu'une telle négligence mériteroit l'estrapade?

— Il n'est pas loin d'ici, répondit le blessé : mais ne levez pas la main sur lui, car il est garçon à payer une aune de courroie avec douze pouces de fer bien affilé.

—Ce ton de menace n'est pas convenable, Ranald, mais je n'y fais pas attention, attendu les services que vous m'avez rendus.

— Si vous croyez m'en devoir quelque reconnoissance, vous pouvez vous en acquitter, en me promettant de m'accorder une demande que j'ai à vous faire.

— Ami Ranald, répondit Dalgetty, j'ai lu dans je ne sais quels livres des histoires de ces sottes promesses qui ont fini par mettre dans l'embarras les chevaliers imprudents qui les avoient faites. C'est pourquoi je me suis fait une loi de ne jamais rien promettre sans savoir bien précisément à quoi je m'engage, afin de ne pas me trouver obligé de faire quelque chose qui pourroit être contraire à mon intérêt. Vous désirez peut-être que j'engage notre chirurgien femelle à venir visiter vos blessures? La seule difficulté, Ranald, c'est que le salon dans lequel on vous a déposé n'est pas de la plus grande propreté; et vous pouvez avoir remarqué que les femmes sont particulièrement soigneuses de leurs vêtements. Je perdis autrefois les bonnes grâces de l'épouse du grand pensionnaire d'Amsterdam, pour avoir essuyé les semelles de mes bottes sur la queue de sa robe de velours noir, parce que le bout, en étant à dix ou douze pieds de sa personne je l'avois pris pour un tapis à s'essuyer les pieds.

— Il ne s'agit pas d'amener ici Annette Lyle, dit Ranald; tout ce que je vous demande, c'est de me faire transporter dans l'endroit où elle se

trouve avec le laird d'Ardenvohr; j'ai à leur dire des choses qui sont de la plus grande importance pour tous deux.

— Il n'est pas trop dans l'ordre, dit Dalgetty, de conduire un bandit blessé en présence d'un chevalier. Le grade d'un chevalier étoit autrefois, et est encore aujourd'hui à quelques égards, le plus haut point d'honneur auquel puisse prétendre un militaire. Cependant, puisque telle est votre demande, je ne vous la refuserai point.

Il donna ordre alors à quatre soldats de transporter Mac-Eagh dans l'appartement où étoit sir Duncan Campbell, et partit lui-même pour y aller annoncer son arrivée et la cause qui y donnoit lieu; mais telle fut l'activité des soldats chargés d'exécuter ses ordres, qu'ils y arrivèrent en même temps que lui, et ils déposèrent sur-le-champ le blessé au milieu de la chambre sur le plancher. Les traits de Mac-Eagh, naturellement difformes, étoient décomposés par les souffrances qu'il éprouvoit, et ses mains et ses vêtements teints de son propre sang et de celui des autres; car personne n'avoit songé à en effacer les traces, quoiqu'on eût mis un bandage sur sa blessure.

— Est-ce vous, dit-il en levant péniblement la tête, et en la tournant vers le lit sur lequel étoit couché son ancien ennemi, est-ce vous qui êtes le laird d'Ardenvohr?

— Moi-même, répondit sir Duncan; que voulez-vous d'un homme dont les heures sont comptées?

— Et moi je ne compte plus que par minutes, répondit Ranald; on doit m'en savoir d'autant plus de gré si je les emploie à rendre service à l'homme dont la main a toujours été levée contre moi, et sur qui la mienne s'est appesantie encore bien plus fortement.

— Ta main s'est appesantie sur moi, misérable vermisseau! dit Sir Duncan en lui jetant un regard de mépris.

— Oui, mon bras a été plus fort; il t'a fait de profondes blessures, quoique celles que j'ai reçues de toi n'aient pas été légères. Je suis Ranald Mac-Eagh, je suis Ranald des brouillards. Te souviens-tu du jour où ton château fut livré aux flammes, où tes enfants furent égorgés? Mais songe aussi aux maux que tu avois faits à ma tribu. Personne ne l'a persécutée comme toi, à l'exception d'un seul homme que sa destinée met, dit-on, à l'abri de notre vengeance, ce que l'on saura d'ici à quelques jours.

— Lord Menteith, s'écria sir Duncan se soulevant sur son lit, cet homme est un scélérat, ennemi en même temps du parlement et du roi, de Dieu et des hommes; un bandit qui a mérité mille morts; le fléau de ma famille, de celle de

Mac-Aulay et de la vôtre. J'espère que vous ne souffrirez pas que mes derniers moments soient empoisonnés par son barbare triomphe.

— Il va être traité comme il le mérite, dit lord Menteith; qu'on l'emmène à l'instant.

— Un moment, s'écria Dalgetty, un moment, s'il vous plaît. Il ne faut pas oublier les services qu'il a rendus à l'armée en qualité de guide; et d'ailleurs il est ici sous ma sauvegarde.

Ranald parloit en même temps, et sa voix forte couvroit celle du major. — Non, non, dit-il, qu'ils se satisfassent : qu'on prépare la corde et le gibet; que mon corps serve de pâture aux faucons et aux aigles du Ben-Nevis, et par ce moyen ce laird orgueilleux et ce fier comte ne sauront jamais le secret que je puis seul leur apprendre; secret qui feroit tressaillir de joie le cœur d'Ardenvohr, fût-il à l'agonie de la mort; secret que le comte Menteith voudroit connoître au prix de tout ce qu'il possède. Approchez, Annette Lyle, dit-il en se mettant à son séant, avec une force dont on ne le croyoit pas capable; ne craignez pas la vue de l'homme qui a pris soin de votre première enfance. Dites à ceux qui vous méprisent comme étant issue de mon ancienne race, qu'une seule goutte de notre sang ne coule pas dans vos veines; que vous êtes née dans la

demeure des grands, et que votre berceau a été aussi doux qu'aucun de ceux où dorment les fils de leur orgueil.

— Au nom du Ciel, s'écria Menteith tremblant d'émotion, si vous savez quelque chose sur la naissance de cette jeune fille, hâtez-vous de nous en faire part; faites ainsi la paix avec votre conscience, et...

— Et bénissez vos ennemis à votre dernier soupir, me direz-vous aussi, dit Ranald en fixant sur lui des yeux où brilloit un malin plaisir. Telles sont les maximes que vous prêchent vos prêtres : mais quand y conformez-vous votre conduite? Que je sache d'abord ce que peut valoir mon secret, avant de le laisser échapper.

Laird Ardenvohr, que donneriez-vous pour avoir la preuve qu'il existe encore un rejeton de votre famille? J'attends votre réponse; sans cela, je ne dis plus un mot.

— Je pourrois, dit sir Duncan en proie tour à tour au doute, à l'espérance, à l'inquiétude et à la haine...; mais non, je connois ta race; elle n'est composée que de menteurs et d'assassins. Si pourtant tu disois la vérité en ce moment, je crois que je pourrois te pardonner tous les maux que tu m'as faits.

— Vous l'entendez, dit Ranald; c'est en dire

beaucoup pour un fils de Diarmid. Et vous, comte, le bruit général du camp est que vous acheteriez au prix de tous vos biens et de tout votre sang la certitude qu'Annette Lyle n'est pas sortie d'une race proscrite; que sa naissance est aussi noble que la vôtre. Si je vous l'apprends, ce n'est point par affection pour vous; il fut un temps où j'aurois échangé ce secret pour ma liberté; je l'échange en ce moment pour ce qui m'est plus cher que la liberté et la vie. Sachez donc qu'Annette Lyle est la plus jeune fille du laird d'Ardenvohr, la seule qui fut épargnée lorsque tout fut mis à feu et à sang dans son château.

— Cet homme dit-il la vérité? s'écria Annette; l'ai-je bien entendu? n'est-ce pas une illusion?

— Jeune fille, dit Ranald, si vous aviez vécu plus long-temps avec nous, vous auriez appris à mieux connoître les accents de la vérité. Mais je donnerai au laird d'Ardenvohr et à ce comte saxon des preuves capables de convaincre l'incrédulité même. Quant à présent, retirez-vous. J'ai aimé votre enfance, je ne hais pas votre jeunesse : l'œil ne se détourne pas de la rose, quoiqu'elle fleurisse sur une épine. Ce n'est que pour vous que j'ai quelque regret de ce qui ne tardera pas à arriver. Mais celui qui, pour goûter

le plaisir de la vengeance, veut écraser son ennemi, ne doit pas s'inquiéter si l'innocent est enseveli sous les ruines.

— Il a raison, Annette, s'écria lord Menteith; au nom du Ciel, retirez-vous. Il faut d'abord que nous voyions si l'on peut ajouter foi au témoignage de cet homme.

— Si j'ai retrouvé mon père, s'écria Annette, je ne m'en séparerai pas. Comment pourrois-je le quitter dans l'état où je le vois.

— Qui que vous puissiez être, mon enfant, dit sir Duncan en lui tendant la main, vous trouverez toujours un père en moi.

— Alors, dit Menteith, je vais faire transporter Mac-Eagh dans un autre appartement où je recevrai moi-même sa déclaration. Sir Dugald-Dalgetty voudra bien sans doute en être témoin.

— Avec plaisir, milord. Je serai son confesseur, votre assesseur, l'un ou l'autre ou tous les deux, comme vous le voudrez. Personne n'est plus propre que moi à cette besogne, car j'ai déjà entendu quelque chose de cette histoire au château d'Inverary, il y a environ un mois. Mais des prises de châteaux comme celui d'Ardenvohr se confondent dans ma mémoire, qui est chargée de choses plus importantes.

En entendant cette déclaration franche que

Dalgetty fit en sortant de l'appartement, le comte jeta sur lui un regard de colère et de mépris, auquel le digne major, bien pénétré de son propre mérite, ne fit aucune attention.

CHAPITRE XXI.

« Je suis libre, je suis ce qu'étoient nos aïeux ;
« Habitant des forêts quand le noble sauvage
« Ne portoit pas encor le joug de l'esclavage. »
Conquête du royaume de Grenade.

Le comte de Menteith, comme il s'en étoit chargé, interrogea Ranald sur l'histoire qu'il venoit de raconter, et la lui fit répéter avec plus de détail. Il fit venir ensuite les deux autres enfants des brouillards qui avoient servi avec leur chef en qualité de guides, et toutes les déclarations de Mac-Eagh se trouvèrent confirmées par leur témoignage. Il compara soigneusement leur récit avec toutes les circonstances de l'incendie du château de sir Duncan et de l'assassinat de ses enfants, dont celui-ci n'avoit que trop fidèlement conservé le souvenir, et tout se trouva parfaitement d'accord. On sent qu'il étoit important de s'assurer que les aveux de ce brigand n'étoient pas une imposture imaginée pour faire passer à l'enfant de quelque misérable de sa tribu toutes les richesses et les propriétés de la famille d'Ardenvohr.

On dira peut-être que Menteith, personnellement intéressé à ajouter foi aux déclarations de

Ranald, ne pouvoit être un juge assez impartial pour qu'on dût lui confier l'examen de cette affaire. Mais les deux autres enfants des brouillards, interrogés séparément, s'expliquèrent avec tant de simplicité, et furent tellement d'accord dans leurs déclarations, que les esprits les plus prévenus n'auroient pu conserver l'ombre d'un doute. La nature d'ailleurs avoit pris soin d'imprimer sur l'épaule gauche d'Annette Lyle une marque qu'on se rappela que portoit la fille de sir Duncan. Enfin on se souvint qu'après l'incendie du château on avoit trouvé les corps de trois enfants, mais qu'on avoit inutilement cherché les restes du quatrième. Toutes ces circontances, et d'autres qu'il est inutile de rapporter ici, convainquirent non-seulement sir Duncan et Menteith, mais même le comte de Montrose, qui se trouvoit entièrement désintéressé dans cette affaire, que dans Annette Lyle, élevée comme par charité dans la famille de Mac-Aulay, et n'ayant pour elle que ses charmes et ses talents, on devoit respecter à l'avenir la fille de sir Duncan Campbell et l'héritière de toute sa fortune.

Tandis que Menteith alloit communiquer à sir Duncan et à sa fille le résultat des informations qu'il venoit de prendre, le vieux proscrit demanda à parler à son fils.

— Vous le trouverez, dit-il, dans un coin de la grange, où l'on m'avoit d'abord placé.

On y trouva effectivement le jeune sauvage blotti dans un coin sous la paille; on l'amena à son père, et on les laissa ensemble.

— Kenneth, lui dit Mac-Eagh, écoute bien les dernières paroles de ton père. Un soldat saxon et Allan à la main sanglante sont partis du camp il y a quelques heures pour se rendre dans le pays de Caberfae; poursuis-les comme le limier poursuit le daim sur nos montagnes; passe à la nage les lacs et les torrents, gravis les rochers, traverse les bois, ne t'arrête que lorsque tu les auras rejoints.

Le jeune homme prenoit un air plus sombre et plus farouche à mesure que son père parloit, et jeta sur lui un regard expressif en portant la main sur un poignard passé dans la ceinture de cuir qui attachoit le plaid en lambeaux dont il étoit couvert.

— Non, dit le vieillard, ce n'est pas de ta main qu'il doit périr. Il te demandera les nouvelles du camp. Dis-lui qu'on a découvert qu'Annette Lyle est la fille de Duncan d'Ardenvohr, que le comte de Menteith va l'épouser en face du prêtre, et que tu vas inviter leurs amis à venir à leurs noces. N'attends pas sa réponse, mais disparois avec la rapidité de l'éclair qui vient de sortir

d'un noir nuage. Pars à l'instant, mon enfant chéri; pour moi, je ne reverrai pas tes traits, je ne reconnoîtrai plus le bruit de ta course légère. Encore un moment pourtant, et écoute les derniers avis de ton père. Souviens-toi du destin de notre race, et sois fidèle aux anciennes mœurs des enfants des brouillards. Nous ne sommes plus qu'une bande éparse, chassée de toutes les vallées par les clans qui se sont emparés des collines où leurs ancêtres fendoient du bois et portoient de l'eau pour les nôtres. Mais au milieu des déserts, sur le sommet des rocs les plus arides, Kenneth, ne fais jamais rien qui souille la liberté que je te laisse pour héritage. Ne l'échange ni pour de riches vêtements, ni pour des lambris dorés, ni pour une table bien servie. Sur les montagnes et dans les vallons, dans l'abondance et dans la disette, au milieu de la verdure de l'été ou parmi les glaçons de l'hiver, enfant des brouillards, sois libre comme tes ancêtres. Ne reconnois point de maître, ne reçois la loi de personne, ne te mets aux gages de qui que ce soit. Ne bâtis point de maison, ne cultive pas la terre; que les daims des montagnes soient tes troupeaux, et, quand tu en manqueras, fais ta proie de ce que possèdent les Saxons, et ces montagnards, qui, Saxons au fond du cœur, estiment leurs bœufs

et leurs moutons plus que l'honneur et la liberté ; et nous devons nous en réjouir, nous n'en ayons que plus de moyens de vengeance. N'oublie pas ceux qui se sont montrés amis de notre race, et paie leurs services de tout ton sang si l'occasion s'en présente. Si un Mac-Ian vient à ta rencontre, la tête du fils du roi à la main, donne-lui une retraite, protége-le, combats pour lui, quand même toute une armée seroit à sa poursuite : ce clan a été l'ami du nôtre de temps immémorial. Les enfants de Diarmid, la race de Darnlinvarach, tout ce qui porte le nom de Menteith — que ma malédiction tombe sur toi, enfant des brouillards, si tu en épargnes un seul quand le moment de les attaquer sera arrivé ; et il arrivera, car ils tireront l'épée les uns contre les autres, ils se dévoreront mutuellement, ils prendront la fuite vers le séjour des brouillards, et tomberont alors sous les coups de nos enfants. Encore une fois, pars ; secoue la poussière de tes pieds contre les habitations des hommes, qu'ils soient en guerre ou en paix. Adieu, enfant chéri ; puisses-tu mourir comme tes ancêtres, avant que les infirmités, les maladies et la vieillesse t'aient privé des forces du corps et de l'énergie de l'âme. Pars ! pars ! mais conserve ta liberté, et n'oublie jamais ni un service ni une injure.

Le jeune sauvage se pencha sur son père, le baisa au front en lui promettant de lui obéir en tous points; mais, accoutumé dès son enfance à supprimer tout signe extérieur d'émotion, il s'en sépara sans verser une larme, et fut bientôt hors de l'enceinte du camp de Montrose.

Sir Dugald Dalgetty étoit rentré pendant la dernière partie des instructions que Mac-Eagh venoit de donner à son fils, et il fut peu édifié de sa conduite en cette occasion.

— Mon ami Ranald, lui dit-il, je ne crois pas que vous soyez dans la meilleure route possible pour un mourant. Brûler des faubourgs, faire le sac d'une ville, massacrer des garnisons, c'est le devoir d'un soldat; il est justifié par la nécessité d'agir ainsi, puisqu'il ne reçoit sa paye qu'à cette condition. Il est donc évident que sa profession est favorisée du Ciel, puisqu'il peut commettre tous les jours des actes de violence, sans perdre l'espérance du salut. Mais au service d'aucun prince de l'Europe, Ranald, ce n'est la coutume d'un soldat mourant de se vanter de pareilles choses, et de recommander à ses camarades d'en faire autant. Au contraire, il montre quelque contrition d'avoir été obligé d'agir ainsi, et il prononce ou fait prononcer près de lui quelque bonne prière, ce que je vais demander au chapelain de son excellence de faire pour

vous si vous le désirez. Ce que je vous dis ici ne fait point partie de mes devoirs; mais votre conscience se trouvera plus à l'aise si vous quittez ce monde en chrétien, au lieu d'en sortir comme un Turc, ce que vous me semblez en beau chemin de faire.

La seule réponse que fit à cette exhortation le mourant (car on pouvoit alors regarder Ranald Mac-Eagh comme presque à l'agonie), fut une prière qu'on lui soulevât la tête de manière à ce qu'il pût voir la campagne par une fenêtre du château. Un épais brouillard s'étant amassé depuis quelque temps sur le haut des montagnes, il commençoit alors à descendre, et laissoit apercevoir les cimes escarpées qui sembloient autant d'îles s'élevant sur un océan de vapeurs.—Esprit des brouillards, dit Mac-Eagh, toi que ma race appelle son père et son protecteur, reçois dans ton tabernacle de nuages, quand ce moment de douleur sera passé, celui que tu as si souvent protégé pendant sa vie. En parlant ainsi, il retomba entre les bras de ceux qui le soutenoient, et, tournant la tête du côté de la muraille, il garda le silence.

—Je crois, dit Dalgetty, que mon ami Ranald, au fond du cœur, ne vaut guère mieux qu'un païen. Et il lui renouvela la proposition de lui envoyer le docteur Wisheart, chapelain de Mont-

rose. C'est un homme qui connoît parfaitement son exercice, dit-il, et qui fera main basse sur tous vos péchés en moins de temps qu'il ne m'en faudroit pur fumer une pipe de tabac.

— Saxon, répondit le moribond, ne me parlez plus de votre prêtre : je meurs content. Avez-vous jamais rencontré un ennemi contre lequel toutes les armes étoient inutiles, sur le corps duquel la balle rebondissoit, la flèche s'émoussoit, que le sabre ni le poignard ne pouvoient percer?

— Certainement, répliqua le major, lorsque je servois en Allemagne. Je me souviens entre autres d'avoir vu à Ingolstadt un gaillard dont l'armure, à l'épreuve du fer et de la balle, étoit si bien jointe que mes soldats furent obligés de lui briser le crâne à coups de crosse de fusil.

— Cet ennemi invulnérable, continua Ranald, est couvert de mon sang le plus précieux. Mais le moment de la vengeance est arrivé. Je lui lègue la jalousie, le désespoir, la rage et la mort, ou une vie plus malheureuse que la mort même. Tel sera le sort d'Allan à la main sanglante, quand il apprendra qu'Annette épouse Menteith, et cet espoir me console de mourir de sa main.

— Puisqu'il en est ainsi, dit le major, je n'ai plus rien à vous dire, mais j'aurai soin de vous laisser voir par le moins de monde possible, car je ne trouve pas fort exemplaire la manière dont

vous prenez votre congé de réforme, et elle ne fait pas honneur à une armée chrétienne.

A ces mots il sortit de l'appartement, et quelques minutes après Ranald Mac-Eagh rendit le dernier soupir.

Cependant lord Menteith, laissant le père et la fille se féliciter d'une découverte si heureuse pour tous deux, et se prodiguer les marques d'une tendresse mutuelle, étoit allé trouver Montrose, et discutoit avec lui les conséquences probables de cet événement.

— Je verrois à présent tout l'intérêt que vous y prenez, lui dit Montrose, si je ne m'étois déjà aperçu depuis long-temps de celui que vous inspiroit l'aimable Annette. Vous l'aimez, je suis certain qu'elle vous aime; votre naissance et la sienne, sa fortune et la vôtre rendent une union entre elle et vous parfaitement sortable; mais, mon cher comte, n'entrevoyez-vous pas d'autres obstacles? Réfléchissez-y bien. Sir Duncan Campbell est un fanatique ou du moins un presbytérien; il a pris les armes contre son roi; il est en ce moment notre prisonnier de guerre; enfin nous ne sommes encore, je le crains bien, qu'au commencement d'une longue guerre civile: croyez-vous en de pareilles circonstances pouvoir lui demander la main de sa fille? Croyez-vous surtout qu'il vous l'accorderoit?

L'amour, avocat non moins ingénieux qu'éloquent, fournit à Menteith mille réponses à ces raisonnements. Il rappela à Montrose que le chevalier d'Ardenvohr n'étoit un fanatique ni en religion ni en politique, et qu'il avoit pris les armes par déférence pour le chef de sa famille, le marquis d'Argyle, plutôt que par suite de ses propres dispositions. Il fit valoir son zèle reconnu pour la cause royale, et les preuves qu'il en avoit données, et il fit sentir que son mariage avec l'héritière d'Ardenvohr pouvoit lui gagner de nouveaux partisans. Il lui parla de l'état dangereux dans lequel sir Duncan se trouvoit, et lui représenta que s'il retournoit avec sa fille dans son château, et qu'il vînt à mourir, elle tomberoit sous la tutelle du marquis qui ne manqueroit pas de la marier à quelqu'un de ses parents, afin d'assurer à son parti la disposition de sa fortune et le secours de ses vassaux. — Vous sentez donc, ajouta-t-il, que si je n'obtiens en ce moment la main d'Annette, il ne peut me rester aucune espérance, car je ne serai jamais assez lâche pour l'acheter au prix de mon honneur, en abandonnant les drapeaux de mon souverain légitime.

Montrose convint que ces arguments n'étoient pas sans force, que le mariage que lord Menteith projetoit n'étoit nullement incompatible avec la

fidélité qu'il devoit au roi, et qu'il pouvoit même être utile à sa cause.

— Mais les obstacles que je crains de la part de sir Duncan, dit-il, n'en subsistent pas moins. Si vous pouviez les surmonter, je désirerois que votre union eût lieu le plus promptement possible, car je voudrois que cette belle Briséis ne se trouvât plus dans notre camp lorsque notre Achille, Allan Mac-Aulay, y reviendra. Je crains quelque malheur de ce côté, Meinteith. Je crois que le plus sage seroit de renvoyer sir Duncan sur parole. Il emmeneroit sa fille dans son château; je vous chargerois de l'y escorter, vous l'y épouseriez; et vous viendriez nous rejoindre au bout de quelque temps. Votre honneur ne pourroit en souffrir; la blessure que vous avez reçue sera un voile honorable pour couvrir votre absence.

— Jamais! s'écria Menteith, quand je devrois perdre toutes les espérances auxquelles j'ai à peine commencé de m'abandonner; je ne quitterai pas le camp de votre excellence tant que l'étendard royal y sera déployé. Je mériterois que l'égratignure que j'ai reçue au bras, et que vous honorez du titre de blessure, fût suivie d'une gangrène incurable si j'en faisois un prétexte pour quitter un seul instant le service du roi.

— Votre détermination est-elle bien prise?

— Inébranlable comme le Ben-Nevis!

— En ce cas, expliquez-vous avec le chevalier d'Ardenvohr; tâchez d'obtenir son consentement, et brusquez la conclusion de cette affaire. S'il vous accorde sa fille, je parlerai moi-même à Mac-Aulay, et nous chercherons les moyens d'occuper son frère à quelque distance de l'armée, jusqu'à ce qu'il ait pris son parti sur cet événement.

— Plût au Ciel que sa seconde vue présentât à son imagination quelque jeune nymphe assez belle pour lui faire oublier Annette Lyle. — Vous ne croyez pas cela possible, Menteith; mais n'importe : songeons maintenant chacun à nos affaires, vous à celles de l'Amour, moi à celles de Mars.

Ils se séparèrent, et, conformément au plan qui avoit été arrêté, lord Menteith, le lendemain matin de bonne heure, dans un entretien particulier avec sir Duncan Campbell, lui demanda la main de sa fille. Le chevalier d'Ardenvohr n'ignoroit pas leur attachement mutuel, mais il ne s'attendoit pas à recevoir sitôt la déclaration de Menteith. Il lui répondit d'abord qu'il s'étoit peut-être déjà trop abandonné à la joie que lui avoit inspirée le bonheur de retrouver une fille, quand son clan venoit d'éprouver une défaite si complète et si humiliante, et que ce n'étoit pas le moment de se livrer à des projets d'agran-

dissement pour sa propre maison. Menteith insista avec tout le feu de l'amour, et sir Duncan finit par lui demander quelques heures pour délibérer sur sa proposition, ajoutant qu'il désiroit en outre avoir une conversation avec sa fille sur un sujet si important.

Le résultat de la délibération et de l'entretien fut favorable à Menteith. Sir Duncan reconnut que le bonheur de sa fille dépendoit de son union avec lord Menteith, et il prévit qu'à moins qu'elle n'eût lieu sur-le-champ Argyle mettroit tout en usage pour y apporter des obstacles. Ce mariage d'ailleurs lui paroissoit convenable sous tous les rapports. Menteith jouissoit de la meilleure réputation; il avoit un rang distingué, il étoit d'une excellente famille; il possédoit une fortune considérable; et tous ces avantages pouvoient bien faire oublier que ses opinions politiques n'étoient pas les mêmes que celles des Campbells. Enfin, quand même il auroit vu cette union sous un point de vue moins favorable, peut-être n'auroit-il pu se résoudre à contrarier le premier désir de la fille qu'il venoit de retrouver, et qui l'avoit intéressé avant qu'il sût qu'elle lui appartenoit de si près.

Nous ne dissimulerons pourtant pas qu'un secret mouvement d'orgueil influa aussi sur sa détermination. Produire dans le monde comme

l'héritière de la maison d'Ardenvohr une jeune fille élevée par charité dans la famille de Darlinvarach, c'étoit une idée qui lui offroit quelque chose d'humiliant; mais présenter sa fille comme comtesse de Menteith, comme ayant fixé les vœux d'un jeune seigneur d'un rang distingué, malgré l'obscurité à laquelle le destin avoit condamné ses premières années, c'étoit prouver que dans tous les temps elle avoit été digne du rang auquel elle se trouvoit élevée.

Toutes ces considérations réunies déterminèrent donc sir Duncan à consentir que les jeunes amants fussent mariés dans la chapelle du château, par le chapelain de Montrose, avec le moins d'éclat qu'il seroit possible. Mais il fut convenu que, lorsque Montrose partiroit d'Inverlochy à la tête de son armée, ce qui devoit avoir lieu dans peu de jours, la jeune mariée retourneroit avec son père au château d'Ardenvohr jusqu'à ce que les circonstances permissent à lord Menteith de se retirer du service avec honneur. Cette résolution une fois prise, il fut le premier à en presser l'exécution, et l'on décida que le mariage auroit lieu dans la soirée suivante, c'est-à-dire le surlendemain du jour de la bataille.

CHAPITRE XXII.

« Il m'a ravi l'objet dont mon cœur est épris,
« Et qui de maints combats étoit pour moi le prix. »
L'Iliade.

Il étoit indispensable, pour bien des raisons, qu'Angus Mac-Aulay, qui avoit été si long-temps le protecteur d'Annette, fût instruit du changement presque miraculeux qui venoit de s'opérer dans la fortune de sa jeune protégée. Montrose, comme il s'en étoit chargé, lui communiqua ces événements remarquables. Il apprit cette nouvelle avec l'air d'indifférence et de bonne humeur qui lui étoit habituel, et montra plus de joie que d'étonnement de la bonne fortune d'Annette.

— Je ne doute nullement qu'elle ne s'en montre digne, dit-il; et comme elle a été élevée dans de bons principes, dans des sentiments loyaux, j'espère qu'elle fera passer la fortune de son vieux fanatique de père dans les mains de quelque brave garçon, ami du roi. Je n'empêcherai même pas mon frère Allan de se mettre sur les rangs, quoique ce sir Duncan Campbell soit le seul homme qui ait osé reprocher à un Mac-Aulay d'avoir manqué aux lois de l'hospitalité. Annette

n'en est pas coupable. Elle seule a jamais pu charmer les moments d'humeur d'Allan; et qui sait si le mariage ne le rendroit pas tout-à-fait à la société?

Montrose se hâta d'interrompre la construction des châteaux qu'Angus bâtissoit en l'air, en l'informant que le père d'Annette avoit déjà disposé de sa main; qu'elle devoit épouser le lendemain soir leur parent commun, le comte de Menteith; et que, par reconnoissance des soins que Mac-Aulay avoit pris de cette jeune fille jusqu'à ce jour, il étoit chargé par sir Duncan de l'inviter à assister à cette cérémonie, et à le remplacer à l'autel, puisque sa blessure l'empêcheroit de s'y trouver.

A cette déclaration, Angus prit un air grave, et se redressa de l'air d'un homme qui croit qu'on a manqué aux égards qui lui étoient dus.

— Je pensois, dit-il, qu'ayant si long-temps servi de père à cette jeune fille, pendant toutes les années qu'elle a passées sous le toit de mes ancêtres, je pouvois m'attendre en cette occasion à autre chose qu'à un compliment de pure cérémonie. Je ne crois pas avoir à me reprocher trop de présomption en prétendant qu'on auroit pu me consulter. Je souhaite tout le bonheur possible à mon parent Menteith, personne ne lui en souhaite plus que moi; mais je dois dire qu'il a été un peu vite dans cette affaire. Tout le

monde connoît les sentiments d'Allan pour Annette; et je ne vois pas pourquoi l'on a mis de côté les droits supérieurs qu'il a sur son affection et sa reconnoissance, au moins sans en faire d'abord l'objet d'une discussion.

Montrose, ne voyant que trop où tendoient tous ces discours, supplia Mac-Aulay d'écouter la raison; et lui demanda d'examiner lui-même s'il étoit vraisemblable que sir Duncan accordât la main de sa fille unique à Allan, qui, malgré les excellentes qualités que personne ne pouvoit lui refuser, avoit des accès de mélancolie qui faisoient trembler tout ce qui approchoit de lui?

—Milord, dit Mac-Aulay, mon frère Allan est ce que Dieu nous a faits tous, un mélange de bonnes et de mauvaises qualités, mais c'est l'homme le plus brave et le plus intrépide de toute votre armée, et il méritoit que votre excellence, que son parent, qu'une jeune personne qui lui doit tout ainsi qu'à sa famille, eussent un peu plus d'égards pour son bonheur.

Montrose fit de vains efforts pour lui faire envisager les choses sous un autre point de vue. L'esprit d'Angus étoit du nombre de ceux qu'aucun raisonnement ne peut convaincre quand ils ont une fois pris une fausse impression. Montrose leva alors le ton plus haut, et lui recommanda de prendre garde de nourrir dans son cœur des

sentiments qui pussent nuire au service de sa majesté. Il lui annonça qu'il désiroit surtout qu'Allan ne fût pas interrompu dans la mission dont il l'avoit chargé, mission, dit-il, aussi honorable pour lui-même qu'elle pouvoit être avantageuse pour la cause du roi, et dont il espéroit que son frère ne le détourneroit pas en l'entretenant d'objets qui y étoient étrangers, au risque de semer la haine et la dissension.

Angus répondit avec un ton d'humeur qu'il n'étoit point un tison de discorde, et que par caractère il joueroit plutôt le rôle de pacificateur : qu'au surplus son frère savoit aussi bien que qui que ce fût ce qu'il devoit faire quand il se trouvoit insulté. Quant à la manière dont Allan seroit informé de ce qui se passoit, on croit généralement, dit-il, que mon frère a des sources d'information plus promptes et plus sûres que les communications ordinaires, et je ne serois pas surpris qu'on le vît arriver ici beaucoup plus tôt qu'il n'y est attendu.

Une promesse qu'il n'interviendroit en rien dans cette affaire fut tout ce que Montrose put obtenir d'Angus, qui, quoique d'un caractère doux et conciliant en toute autre occasion, devenoit intraitable quand son orgueil, son intérêt ou ses préjugés étoient blessés. Les choses en restèrent donc là pour le moment.

Digitized by Google

On devoit s'attendre à trouver sir Dugald-Dalgetty plus disposé à assister avec plaisir à la cérémonie du mariage. Montrose crut devoir l'y inviter, attendu qu'il avoit eu connoissance de toutes les circonstances qui l'avoient amené; mais, à sa grande surprise, sir Dugald hésita; il regarda les coudes de son justaucorps et les genoux de ses culottes, et répondit à Montrose, avec un air de répugnance et de contrainte, qu'il se rendroit à cette invitation si, après en avoir causé avec son noble ami, il trouvoit que cela lui fût possible. Montrose ne crut devoir lui en montrer ni étonnement ni déplaisir, et le laissa libre d'agir comme bon lui sembleroit.

Dès que Montrose se fut retiré, le major chercha lord Menteith, et le trouva dans son appartement, occupé à choisir dans la garde-robe peu nombreuse qu'il avoit au camp les vêtements qui pouvoient être les plus convenables pour cette cérémonie solennelle. Il lui fit d'un air grave et sérieux ses compliments de félicitation sur l'approche du moment qui devoit assurer son bonheur, ajoutant qu'il avoit le plus grand regret de ne pouvoir en être témoin.

— Et quelle raison vous en empêche? lui demanda le comte, Montrose ne vous y a-t-il pas invité?

— Oui, milord, répondit Dalgetty; mais pour

vous parler franchement, je dois vous dire que ma présence ne feroit pas honneur à cette auguste cérémonie. Je n'ai d'autre habit que celui que vous voyez, le cuir de mes culottes est devenu si mince aux genoux, que je tremble à chaque instant de les voir passer au travers, et la solution de continuité qui se trouve aux coudes de mon justaucorps seroit peut-être de mauvais augure pour la durée du nœud de votre bonheur matrimonial. A vous dire la vérité, milord, vous en êtes un peu la cause, car vous m'avez fait penser trop tard que je pourrois trouver dans les dépouilles des ennemis quelque vêtement qui me convînt. Vos enragés montagnards avoient déjà fait main basse sur tout le butin, et il auroit été aussi facile d'arracher un os à un chien affamé. Pour toute réponse, ils tirèrent leurs sabres et leurs poignards en marmottant je ne sais quoi dans ce qu'ils appellent leur langage, que le diable seul peut comprendre. De bonne foi, milord, je crois qu'ils ne valent guère mieux que des païens, et j'ai été très-scandalisé de la manière dont mon viel ami Ranald a jugé à propos de battre la retraite il y a deux jours.

Lord Menteith étoit d'humeur à voir des amis dans tous les hommes; la plainte du major ajouta encore à sa bonne humeur. Lui montrant un ajustement complet en peau de buffle qui étoit

sur une chaise : — Voilà, dit-il, ce que j'avois dessein de prendre pour ma parure de noce, attendu que c'est ce que j'ai trouvé de moins formidable dans tout mon costume militaire; nous sommes à peu près de même taille, me ferez-vous le plaisir de l'accepter?

—Non, non, s'écria Dalgetty ; je ne puis consentir que vous vous en priviez pour moi. Cependant je ne sais s'il n'est pas plus conforme aux usages militaires que vous vous mariez revêtu de votre armure. Je me rappelle que j'assistai autrefois au mariage du prince Léon de Wittlesbach avec la plus jeune des filles de Georges Frédéric de Saxe, mariage qui se célébroit sous les auspices du vaillant Gustave-Adolphe, le lion du Nord.

Le jeune comte sourit, et sûr que le major porteroit à la cérémonie un visage gai, il se revêtit lui-même d'une cuirasse légère couverte par un manteau de velours, et une large écharpe de soie bleue qu'il portoit suivant la mode du temps, et conformément à son rang.

Tout étoit prêt, et il avoit été convenu que, suivant l'usage du pays, les deux futurs époux ne se reverroient qu'en face de l'autel. L'heure fixée pour la cérémonie étoit déjà sonnée, et lord Menteith s'étoit rendu dans une salle voisine de la chapelle, où Montrose, qui avoit bien voulu se charger de remplir à son égard les fonctions

de père, devoit venir le prendre pour le conduire devant le ministre. Quelques occupations relatives à l'armée l'ayant retenu quelque temps, le jeune comte, comme on peut bien le croire, l'attendoit avec la plus vive impatience, et lorsqu'il entendit la porte s'ouvrir, il s'écria d'un ton de plaisanterie : — Vous arriverez bien tard à la parade!

— Vous trouverez que j'arrive assez tôt, répondit Allan Mac-Aulay en s'élançant dans l'appartement, le sabre à la main; Menteith, défendez-vous comme un homme, ou mourez comme un chien.

— Vous êtes fou, Allan! dit Menteith non moins surpris de son arrivée soudaine que frappé de l'état dans lequel il le voyoit. Ses joues étoient livides, ses yeux sortoient de leur orbite, ses lèvres étoient blanches d'écume, et ses gestes étoient ceux d'un démoniaque.

— Vous mentez, traître, répondit Allan d'un ton furieux, vous mentez en cela, comme dans tout ce que vous m'avez dit : toute votre vie n'est qu'un mensonge.

— La vôtre ne seroit plus longue, répliqua Menteith, si je ne vous avois pas dit ce que je pense en vous disant que vous êtes fou. En quoi m'accusez-vous de vous avoir trompé?

— Vous m'aviez dit que vous n'épouseriez pas

Annette Lyle, dit Allan : c'étoit une trahison, un mensonge; car elle vous attend à l'autel.

— C'est vous-même qui mentez, répondit Menteith : je vous ai dit que l'obscurité de sa naissance formoit un obstacle à notre union. Cet obstacle n'existe plus; et qui croyez-vous donc être pour que je vous doive le sacrifice de mes prétentions?

— Armez-vous donc! s'écria Allan : nous n'avons pas besoin d'autres explications.

— Pas à présent, dit Menteith; pas en cet endroit. Vous devez me connoître, Allan : demain nous nous reverrons.

— Aujourd'hui!... à l'instant!... ou jamais! répondit Allan. Votre dernière heure ou la mienne est sonnée. Menteith, je vous en conjure, au nom de notre parenté, de notre ancienne amitié, au nom des drapeaux sous lesquels nous avons combattu ensemble, défendez-vous!

En parlant ainsi, il s'approcha du come, lui saisit la main, et la serra avec une telle violence, que le sang en sortit.

— Retirez-vous, insensé! dit le comte en le repoussant avec force.

— Que ma vision s'accomplisse donc! s'écria Allan; et, tirant son poignard, il en frappa le sein du comte. La cuirasse dont Menteith étoit revêtu fit glisser la pointe du poignard, qui, en

remontant, ouvrit une profonde blessure entre le cou et l'épaule, et la violence du coup le renversa. Montrose entroit au même instant. Tous les témoins de cette scène étoient étourdis de surprise et de terreur. Avant que le comte comprît ce dont il s'agissoit, Allan s'étoit précipité vers la porte, et il descendit l'escalier avec la rapidité de l'éclair.

— Gardes, s'écria Montrose, qu'on ferme la porte du château, arrêtez l'assassin! tuez-le s'il résiste. Fût-il mon frère, il mourra!

Mais Allan renversa d'un second coup de poignard la sentinelle qui étoit en faction et qui voulut l'arrêter, traversa le camp avec la vitesse d'un daim poursuivi par des chasseurs, passa la rivière à la nage, à la vue de ceux qui le poursuivoient, et s'enfonça dans les bois.

Dans le cours de la même soirée, son frère Angus quitta le camp de Montrose à la tête de son clan, retourna à Darnlinvarach, et ne prit plus aucune part à la guere.

Quant à Allan, on dit qu'aussitôt qu'il eut commis son crime, il vola comme un trait au château d'Inverary, pénétra dans la salle où le marquis d'Argyle tenoit un conseil, et jeta devant lui, sur la table, son poignard ensanglanté.

— Est-ce le sang de James Graham? demanda Argyle d'une voix qui annonçoit en même temps

l'espoir que cette demande recevroit une réponse affirmative et la terreur que lui inspiroit cette apparition inattendue.

— C'est le sang de son favori, répondit Allan; c'est un sang que j'étois prédestiné à répandre, quoique j'eusse versé tout le mien pour l'épargner.

Ayant ainsi parlé, il partit avec la même promptitude qu'il étoit arrivé, et disparut avant que personne songeât à le retenir. On n'est pas d'accord sur ce qu'il devint ensuite. Comme on vit le même jour le jeune Kenneth et trois enfants des brouillards traverser le Lochfin, bien des gens présumèrent qu'ils l'avoient suivi à la piste, et qu'Allan étoit tombé sous leurs coups dans quelque solitude écartée : mais d'autres prétendent qu'il quitta l'Angleterre, et qu'il se fit moine dans l'ordre des chartreux. Au surplus, on n'eut jamais que de faibles présomptions à l'appui de l'une ou l'autre de ces deux opinions.

Sa vengeance fut pourtant moins complète qu'il ne se l'imaginoit probablement; car lord Menteith, quoique si dangereusement blessé qu'il fut très-long-temps à recouvrer la santé, dut la vie à la recommandation que lui avoit faite le major Dalgetty de se marier couvert de ses armes. Mais Montrose perdit ses services; et, dès que lord Menteith fut en état de supporter le transport, il partit avec Annette et

sir Duncan, toujours souffrant lui-même de sa blessure, pour le château d'Ardenvohr. Sir Dugald-Dalgetty l'accompagna jusqu'au bord de l'eau, et le conjura, en le quittant, de ne pas oublier de faire construire une redoute sur la hauteur de Drumsnab, pour protéger le château qui devoit un jour appartenir à sa future épouse.

Ils firent ce voyage sans aucun accident; et Menteith, au bout de quelques mois, fut assez bien rétabli pour être uni avec Annette en présence et du consentement de sir Duncan Campbell et de son épouse.

Les superstitieux montagnards furent assez embarrassés pour concilier la guérison de lord Menteith avec la prédiction d'Allan Mac-Aulay, dont ils ne vouloient pas révoquer en doute le don de seconde vue. Quelques-uns lui surent mauvais gré de n'être pas mort pour la vérifier complétement. Mais la plupart pensèrent qu'elle avoit été suffisamment remplie par la blessure qu'il avoit reçue de la main et du poignard d'Allan; et tous furent d'opinion que l'incident de la bague à la tête de mort avoit annoncé le trépas du père d'Annette, qui ne survécut que quelques mois au mariage de sa fille avec le comte. Les incrédules traitèrent toutes ces idées de rêves de cerveaux en délire, et jugèrent que

Digitized by Google

la prétendue vision d'Allan n'étoit autre chose que l'effet de ses passions violentes, qui, ayant vu depuis long-temps dans Menteith un rival plus favorisé qu'il ne l'étoit lui-même, luttoient contre sa générosité naturelle, et lui inspiroient à son insu l'idée de faire périr celui qu'il regardoit comme le seul obstacle à son bonheur.

Menteith ne recouvra pas la santé assez tôt pour rejoindre Montrose pendant sa courte et glorieuse carrière; et quand ce général eut quitté l'Écosse après avoir licencié son armée, il vécut retiré dans ses terres jusqu'à la restauration de Charles II sur le trône. Après cet heureux événement, il exerça dans son pays des fonctions qui convenoient à son rang, vécut heureux, respecté du public, chéri de sa femme et de ses enfants, et mourut dans un âge fort avancé.

Les personnes de notre drame sont en si petit nombre qu'à l'exception de Montrose, dont la gloire et les exploits appartiennent à l'histoire, il ne nous reste à parler que de sir Dugald-Dalgetty.

Ce brave major continua avec la plus rigoureuse ponctualité à remplir ses devoirs militaires et à recevoir sa paye. Mais enfin il fut, comme beaucoup d'autres, fait prisonnier à la bataille de Philiphaug. Il fut condamné à partager le sort de ses compagnons de service voués à la mort, moins encore par les arrêts des tribunaux civils et mili-

taires que par suite des déclamations de ministres fanatiques qui prétendoient que leur sang devoit être versé en sacrifice expiatoire pour effacer les péchés d'Israël, et qui, par une application aussi cruelle qu'impie, disoient qu'ils devoient être traités comme l'avoient été les Chananéens.

Plusieurs officiers des basses terres, au service du Covenant, intercédèrent en cette occasion pour Dalgetty, et le représentèrent comme un homme dont les connoissances militaires pourroient être très-utiles à leur armée, et qu'il seroit facile de déterminer à changer de service. Mais ils trouvèrent sir Dugald plus obstiné sur ce point qu'ils ne l'avoient pensé. Il s'étoit engagé au service du roi pour un temps fixe, leur dit-il, et jusqu'à l'expiration du terme convenu ses principes ne lui permettoient pas l'ombre d'un changement. Les officiers du Covenant n'entendoient pas des distinctions si subtiles; et il couroit le plus grand danger de mourir martyr non de tel ou tel principe politique, mais de ses idées rigoureuses sur la discipline militaire, quand heureusement ceux qui s'intéressoient à lui, découvrirent qu'il ne restoit que quinze jours à s'écouler du terme fixé pour son engagement, auquel aucune puissance sur la terre n'auroit pu le décider à manquer, quoiqu'il fût bien certain qu'il ne seroit pas renouvelé. Ils obtinrent donc, non sans

by Google

peine, un sursis à son exécution pour cet espace de temps, et au bout de ce terme ils le trouvèrent parfaitement disposé à entrer au service de quiconque voudroit le payer. Il prit donc parti dans l'armée du Covenant, et fut nommé major du corps de Gilbert-Ker, communément appelé le régiment de l'Église.

Nous ne savons pas ce qu'il devint ensuite; mais au bout de quelques années nous le trouvons en paisible jouissance de son domaine paternel de Drumhwacket, dont il ne prit pas possession à la pointe de l'épée, mais qu'il acquit par des voies plus pacifiques en épousant Hannah Strachan, matrone respectable, veuve sans enfants du presbytérien auquel il avoit appartenu.

On croit que sir Dugald survécut à la révolution; car des traditions qui ne sont pas encore très-anciennes nous le représentent comme se montrant encore alors assez fréquemment à Aberdeen, très-vieux, très-sourd, et ne se lassant jamais de répéter ses histoires interminables sur l'immortel Gustave-Adolphe, le lion du Nord et le boulevard de la foi protestante.

FIN DES CONTES DE MON HÔTE, ET DE L'OFFICIER DE FORTUNE.

AU LECTEUR.

LECTEUR,

Les Contes de mon Hôte sont arrivés à leur fin. J'avois dessein de vous faire cette annonce sous le nom de Jedediah Cleishbotham, mais de même qu'Horam, fils d'Asmar, et que tous les autres conteurs qui ont pris naissance dans l'imagination des hommes, Jedediah s'est évanoui dans les airs.

M. Cleishbotham avoit avec Ariel la même ressemblance que celui qui l'a évoqué, avec le sage Prospero : et cependant nous nous attachons tellement aux fictions que nous créons nous-mêmes, que ce n'est qu'avec un frivole regret que je cesse de m'identifier avec lui. Je sais que c'est un sentiment dans lequel il est difficile de faire entrer le lecteur; mais il ne peut être plus convaincu que je ne le suis, que j'ai tracé le tableau du caractère écossais sous assez de nuances pour avoir épuisé les observations d'un seul individu; qu'il seroit donc inutile de vouloir continuer plus long-temps ce travail, et que je risquerois d'ennuyer. J'ai la vanité de supposer que ces romans ont été assez répandus pour montrer mes concitoyens, et les traits saillants de leur caractère, sous un jour nouveau pour les lecteurs du sud, et bien des personnes indifférentes naguère pour l'Écosse ont été entraînées à en lire l'histoire, grâces aux allusions qu'elles ont trouvées dans ces fictions.

Je quitte donc un champ sur lequel existe encore une riche moisson; mais je laisse après moi des ouvriers capables de

Digitized by Google

la recueillir. Plus d'un écrivain a récemment fait preuve de talents dans le même genre, et s'il est permis à l'auteur qui parle en ce moment, et qui n'est lui-même qu'un fantôme, de distinguer l'ombre d'un frère, ou pour mieux dire d'une sœur, il citera en particulier l'auteur de l'agréable et intéressant ouvrage intitulé *le Mariage*.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google